DON SARDA Y SALVANY

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES — SES REMÈDES

MÉLANGES ET CONTROVERSES
SUR LES PRINCIPALES QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES
DU TEMPS PRÉSENT

Seule traduction française autorisée

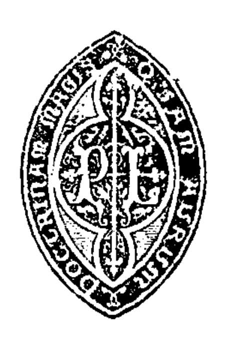
TOME TROISIÈME

PREMIÈRE PARTIE. — *Causes.*

I. La juiverie. — II. Le socialisme. — III. L'ignorance.

DEUXIÈME PARTIE. — *Remède.*

La foi.



PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10
1891



LE MAL SOCIAL

SES CAUSES — SES REMÈDES

III

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

En publiant ce troisième volume du « Mal social », nous nous faisons un devoir d'adresser au lecteur l'expression de notre sincère gratitude pour l'accueil sympathique qu'il a fait aux deux volumes que nous avons déjà publiés sous le même titre et sur des sujets analogues, et de solliciter à nouveau sa bienveillante indulgence.

Quelque soin que mette un *traducteur* à rendre sans le *trahir* le sens de l'original, il n'en demeure pas moins incontestable qu'il a toujours à se faire pardonner des imperfections de détail. Mais lorsque ces défauts inévitables de forme se trouvent compensés dans une large mesure par la richesse du fond, l'énergie de la pensée, l'actualité et l'importance du sujet, le traducteur est absous et le succès du livre est assuré.

Or, telles sont bien, nous le disons sans craindre d'être taxé d'exagération, les qualités maîtresses qui distinguent le troisième volume du « Mal social ». Qu'on en juge plutôt par quelques extraits inévitablement froids et incolores à force d'être courts.

L'éminent polémiste catalan signale tout d'abord l'immense péril que le sémitisme fait courir à l'heure actuelle à la société en général et à la société chrétienne en particulier. Mais laissons Don Sarda dénoncer lui-même et flétrir comme il le mérite ce péril social. « Le Judaïsme, personne « ne saurait le contester, a été et sera l'ennemi constant du « christianisme et de son divin Auteur. Avec la malédiction « que fit retomber sur lui et sur ses fils le crime horrible du « Calvaire, on dirait qu'il circule dans les veines de ce nou- « veau Caïn et de sa descendance une haine inextinguible « contre le Christ et contre sa race. Comme Esaü, dont le « prophète avait dit que tous lèveraient la main contre lui

« et qu'il lèverait la main contre tous, ainsi ce peuple appa-
« raît-il avec une physionomie extraordinaire au milieu de
« tous les autres peuples ».

Tel est le thème de Don Sarda ; telle la thèse qu'il expose, développe et prouve à l'aide d'arguments d'une clarté, d'une logique et d'une force irrésistibles.

Invoquant tour à tour le témoignage du Talmud devenu, plus que l'Ancien Testament, la Bible du peuple juif actuel, il lui emprunte des textes qui respirent la haine la plus féroce à l'endroit des chrétiens, le cynisme le plus monstrueux, l'impiété la plus audacieuse et le blasphème le plus impudent envers la personne adorable du Sauveur. Pour les Juifs, « Jésus-Christ est, au dire du Talmud, *le mensonge* et *l'abo-*
« *mination*, la croix un *objet d'horreur*, l'Eglise catholique *une*
« *hérésie*, la prédication de l'Evangile *la révélation de l'iniquité* ». Le savant polémiste entre çà et là dans des détails où la précision et l'intérêt vont de pair. Il montre la Juiverie faisant cause commune avec la franc-maçonnerie pour arriver plus promptement et plus sûrement à ses fins, qui sont la ruine de la société et la destruction du règne de Jésus-Christ sur la terre.

Après avoir lu ces pages consacrées à la *Juiverie*, tout lecteur impartial, tout esprit honnête et droit ne pourra s'empêcher de s'écrier, en voyant le sémite dont il a le portrait vivant sous les yeux : « Voilà le péril ! Voilà l'ennemi » !

Le second mal qui nous menace, nous envahit de toute part, c'est le *socialisme*. Ici, ce n'est plus Don Sarda, l'infatigable polémiste espagnol, mais un noble et digne fils de l'Alsace, M. l'abbé Winterer, toujours si français par le cœur et par la langue, qui nous dira la grandeur et l'imminence de la plaie qui a nom le socialisme. Ecoutons les accents de l'éloquent orateur. « Au moment où, d'un bout du monde à l'autre, la presse retentit chaque jour des cris de haine et de menace que poussent les socialistes, et des projets qu'ils conçoivent en vue d'une prochaine exécution, l'heure serait mal choisie pour nier le péril social... Le socialisme est la négation de la religion, de la famille et de la société » (1).

1. M. l'abbé Winterer a bien voulu nous autoriser à insérer ici quelques-unes des plus belles pages sorties de sa plume (*Note du traducteur de Don Sarda*).

Le péril du socialisme est, à l'heure actuelle, tellement menaçant, tellement universel, que les gouvernements sentent la nécessité, pour le conjurer et l'arrêter, de lui opposer des mesures vigoureuses, presque des armées. Hier, à Fourmies, à Lyon et ailleurs, le socialisme a provoqué des émeutes sanglantes.

Enfin, Don Sarda signale un autre mal qu'il juge plus funeste que tous les autres. Ce mal c'est l'ignorance, non point une ignorance quelconque, mais l'ignorance religieuse. A la lumière de la saine et impartiale raison, l'auteur montre la société actuelle travaillée par ce mal universel et capital qui *enlève à l'esprit sa lumière, à la volonté sa force, au cœur sa consolation.*

Mais, à ce triple mal qui a nom *la Juiverie, le socialisme et l'ignorance*, pourra-t-on opposer un remède et quel sera ce remède ? Nous l'avons dit en publiant les deux premiers volumes : « *Dieu a fait les nations guérissables* ». A côté du mal aussi profond, aussi invétéré, aussi étendu soit-il, il y a le remède approprié, opportun, efficace, infaillible.

Quel sera ici le remède ? La foi. Oui, la foi et la foi seule, quoi qu'en pense et en dise le rationalisme contemporain, peut triompher du triple mal que nous venons de signaler.

Qui pourra, en effet, déchirer et enlever le voile épais qui couvre les yeux de la synagogue actuelle ? Qui lui montrera l'accomplissement, réalisé depuis de longs siècles, des promesses antiques faites à ses pères ? La foi ; *Jésus-Christ qui est venu sauver ce qui avait péri de la maison d'Israël* ; Jésus-Christ qui a envoyé ses apôtres aux *Juifs d'abord* et *ensuite aux Gentils* ; Jésus-Christ, *la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*.

Pendant que les Juifs crucifient de nouveau Jésus-Christ vivant dans son Église et dans ses disciples, du haut de son nouveau calvaire, il adresse encore à son Père cette prière de sublime miséricorde et de suprême charité : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ». Et la grâce du repentir descend, et à chaque heure du temps et sur chaque point de l'espace, on annonce le retour de quelque fils d'Israël qui apprend à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Qui rétablira la société, aujourd'hui si ébranlée, sur des bases solides ? La foi ; Jésus-Christ et ses divins enseignements ; Jésus-Christ vivant dans son Evangile et parlant par

son Eglise (1). Pas plus que Don Sarda, M. Winterer ne juge le mal incurable. Ecoutons-le nous dire son espérance inébranlable.

« Non, le socialisme ne déracinera jamais, dans le cœur « des hommes la foi en Dieu. Non, le socialisme ne dé- « truira jamais ce chef-d'œuvre social qu'on appelle la « famille. Non, le socialisme n'effacera jamais complète- « ment dans la vie des hommes le besoin de l'autorité et le « besoin de la propriété ».

Qui dissipera, enfin, les ténèbres de l'ignorance qui envahissent présentement un si grand nombre d'âmes ? Le divin flambeau de la foi. Mais pour que ce remède soit efficace, il doit présenter certaines conditions. Aussi Don Sarda s'attache-t-il à énumérer et à examiner en détail les divers caractères de la vraie foi.

Tel est donc le remède opposé au triple mal dont souffre la société contemporaine. Ce remède triomphera-t-il du mal ? Oui, si la société veut être guérie. Ici, le passé répond du présent et de l'avenir. N'est-ce pas la foi qui a vaincu le judaïsme antique, le socialisme du vieux monde païen ? N'est-ce pas elle qui a dissipé toutes les ténèbres et donné la solution de tous les problèmes ? Espérons donc que la foi triomphera encore, triomphera bientôt, et que notre société éclairée, renouvelée, vivifiée par la foi, s'écriera dans un élan de légitime et généreuse reconnaissance : « Voilà la victoire qui triomphe du monde : notre foi » (2) !

A. T.

1. Qu'on se rappelle les admirables et magistrales encycliques de Léon XIII sur les plus hautes questions sociales.
2. Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. I *Joan.* V. 4.

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES

I. — LA JUIVERIE

I

Introduction.

Il nous est impossible de rester indifférents en présence du mouvement qui prétend s'établir en Espagne (1) dans l'opinion publique, à l'aide du libéralisme, en faveur des Juifs. Que leur nombre atteigne ou non, en ce moment, le chiffre de soixante mille, c'est là, à notre humble avis, un point qui ne saurait avoir une grande importance. Il nous semble, du reste, que la question peut être immédiatement tranchée dans un sens négatif. Les fils d'Israël donneront une nouvelle preuve de leur perspicacité proverbiale

1. Ce que l'auteur dit ici de l'Espagne s'applique, hélas ! à un grand nombre d'autres nations.

en n'exposant ni leurs trésors ni leurs personnes pour accepter la singulière hospitalité qu'on leur octroie aujourd'hui, mais qui pourrait se convertir demain, même de la part de leurs plus chauds ennemis, en une persécution plus impitoyable et plus cruelle que celle qu'ils souffrent à l'heure actuelle dans les nations septentrionales. Ce n'est point là ce qui nous préoccupe. Mais ce qui nous préoccupe, c'est le courant qui se forme en faveur des Juifs et qui a la prétention de se nommer une *réparation*, alors qu'il n'est qu'un courant de haine et de calomnie contre la foi catholique et l'honneur de notre antique Espagne, et une sorte de réhabilitation morale de nos ennemis les plus tenaces. Il est de mode aujourd'hui de parler des Juifs ; et la mode libérale c'est de parler en leur faveur. Nous ne pouvons, nous catholiques, nous soustraire à ces exigences de la mode. C'est là le thème de propagande que nos ennemis nous imposent le plus souvent malgré nous, ne nous laissant point la faculté de choisir à notre gré les sujets qu'il nous plairait de traiter.

Aussi se présente-t-il immédiatement un programme, une série de questions qui naissent en quelque sorte spontanément du fond de cette question principale et qui provoquent un examen aussi curieux qu'instructif. Telles sont celles qui se rapportent à l'existence, bien extraordinaire de-

puis dix-neuf siècles, du peuple juif sur la terre, à sa conservation providentielle au milieu de persécutions continuelles, aux relations mutuelles entre ce peuple et le peuple chrétien, au rôle qu'a joué l'Église catholique dans ces relations, aux causes qui ont déterminé nos rois catholiques à expulser les Juifs de l'Espagne, au genre et au mode qui furent employés pour cette expulsion. Il ne faut point oublier la part qui revient à la secrète influence du judaïsme dans les révolutions modernes, ou, en d'autres termes, son intime relation avec la franc-maçonnerie. C'est là un point sur lequel s'exerce aujourd'hui l'investigation de plusieurs savants et d'où jaillissent fréquemment des éclairs dont la lumière sinistre montre la scélératesse et la noirceur des principaux évènements que le siècle présent a vu consommer contre l'Église.

Le Judaïsme, nous le constaterons, a été l'ennemi constant du christianisme, comme il fut l'ennemi de son divin auteur. Avec la malédiction que fit retomber sur lui et sur ses fils le crime horrible du Calvaire, on dirait qu'il circule dans les veines de ce nouveau Caïn et de sa race une haine inextinguible contre la race du Christ. Comme Ésaü, dont le prophète avait dit que tous lèveraient les mains contre lui et qu'il lèverait les mains contre tous, ainsi se montre ce peuple extraordinaire au

milieu de tous les autres peuples du monde civilisé.

Nous nous proposons de retirer de ce modeste travail de propagande populaire un autre avantage, le plus important de tous peut-être; c'est de faire connaître enfin à tous nos lecteurs ce qu'est le libéralisme et où il aboutit. Ce trait manquait à sa monstrueuse physionomie. Nous savions qu'il sympathisait avec toute sortes d'erreurs et d'hérésies, qu'il décapitait les moines, qu'il pillait les couvents, s'en appropriait les biens, s'appliquait sans trêve ni repos à démolir nos institutions nationales, à détruire systématiquement notre unité religieuse, la plus précieuse de nos richesses, qu'il a arrachée et vendue trente deniers au moyen de la loi de *désamortisation*. Le trait sous lequel il se montre aujourd'hui est celui de protecteur des Juifs en haine des chrétiens; ce trait manquait au tableau, et il va être incontestablement le plus caractéristique et le plus apte à faire découvrir certaines filiations ou généalogies. Qui sait s'il ne viendra pas un jour, après la confusion actuelle, où l'on verra clairement que tout le libéralisme, nous parlons ici non du libéralisme de parti, mais du libéralisme d'école, qui nous a perdus depuis environ cent ans, n'est en réalité qu'une immense plaie du judaïsme? Et se rencontrera-t-il alors un homme qui ne reconnaisse pas l'exactitude de notre langage, lorsque nous appelons *Juiverie* le

mouvement révolutionnaire actuel en faveur des descendants d'Anne et de Caïphe?

II

Le nouveau Caïn; son crime et son châtiment.

Lorsque le fratricide Caïn, après avoir consommé son crime horrible, eut entendu pour la première fois la voix de la justice divine qui lui demandait compte du sang de son frère, et la sentence qui le condamnait à mener par toute la terre une vie errante et vagabonde, accablé sous le poids de son remords, les *Livres Saints* disent que Dieu imprima sur son front comme un sceau ou une marque destinée à le faire connaître, et à empêcher quiconque le rencontrerait de le tuer. Le malheureux portait donc sur lui un sceau d'inviolabilité personnelle, afin que son châtiment devînt ainsi plus terrible et plus exemplaire. Et le texte sacré nous dit, en effet, que le premier meurtrier vécut dès lors errant sur la terre, mais il n'ajoute point qu'il soit mort de mort violente, ce qui indique l'accomplissement exact de la malédiction divine.

Voilà, en quelque sorte, le tableau de la condition du peuple juif depuis le crime affreux par lequel il mit à mort le Fils de Dieu. La justice

divine ne l'a point condamné à mort, son crime était trop grand pour qu'il n'eût à subir qu'une peine si légère. Dieu a condamné le nouveau Caïn, comme l'ancien, à vivre errant et fugitif sur la terre; de plus, il l'a marqué du sceau d'une inviolabilité providentielle pour que personne ne l'exterminât, mais pour que sa misérable existence fût partout respectée.

Le vengeur suprême voulut faire de ce peuple comme un monument vivant de sa justice, en sorte qu'il parcourt perpétuellement le monde portant sur son front cette tache de sang qui y fut imprimée, le jour où, sur la place de Jérusalem, il s'écria par la bouche de la populace, des prêtres et des magistrats : « Que son sang (du Christ) retombe sur nous et sur nos fils »! Il y tomba en effet; et cette tache n'a point été effacée encore, et elle ne le sera pas! C'est pour cela que le peuple juif ne meurt pas; il est condamné à vivre toujours avec son remords et son ignominie. Il ne meurt ni ne se convertit; vrai peuple réprouvé, qui a déjà trouvé son enfer comme nation, sans préjudice de l'enfer que chaque membre impénitent de ce peuple trouvera après la mort avec tous les autres réprouvés. Autant fut grand et incomparable le crime du Calvaire, autant est terrible et hors de pair le châtiment qui l'expie.

En parcourant l'histoire qui mesure les dix-

neuf siècles écoulés depuis le crime consommé le soir du Vendredi-Saint jusqu'à nous, on voit cette vérité aussi palpable et saisissante que si le doigt de Dieu même l'y avait gravée en traits de feu. L'incrédulité ne cesse pas de chercher et d'inventer des raisons pour expliquer ce phénomène; il n'y a qu'une explication, celle que la foi enseigne. Depuis les massacres épouvantables de l'époque de Titus jusqu'aux persécutions actuelles exercées contre les Juifs en Russie et en Allemagne, en passant par les vexations, les tortures du moyen-âge, aucun peuple n'a plus souffert, aucun peuple, humainement parlant, n'a eu plus de raison de disparaître de la scène du monde, et cependant, aucun peuple n'a paru plus invulnérable à toute persécution.

Tout autre peuple, exposé durant tant de siècles à de si cruelles persécutions, aurait disparu infailliblement. On a vu succomber sous des coups bien moins forts et moins nombreux des nations très puissantes et dont on conserve aujourd'hui à peine le souvenir. Il en est tout autrement du peuple juif. Toutes les colères du genre humain soulevées contre lui ne l'entament pas, en ce qui est de son existence matérielle. Il vit au milieu des catholiques, des schismatiques, des protestants, des musulmans, odieux et haï partout; mais il vit. C'est que, comme le réprouvé, il a

été condamné à vivre. Mourir serait en quelque sorte pour lui une grâce, un pardon. Vivre perpétuellement est la condition essentielle de son châtiment exemplaire.

Il faut remarquer une autre circonstance qui rendra plus sensible ce qu'il y a de providentiel dans ce phénomène historique. Ce peuple vit, parce qu'il a été condamné à ne pas mourir ; mais il mène le genre de vie auquel il a été condamné, c'est-à-dire qu'il est errant, fugitif et dispersé sur la terre. De ses fils dispersés on pourrait, ce semble, former une forte et puissante nationalité. Il a pour cela toutes les conditions humainement désirables : le nombre, parfois d'immenses richesses, une industrie singulière pour les accaparer, le lien d'une même religion, un type commun même entre ceux qui habitent les climats les plus divers, l'unité des aspirations, la solidarité des offenses et des souvenirs. Placez tout autre peuple dans les mêmes conditions, et vous ne tarderez pas à le voir devenir une grande nation indépendante et peut-être dominatrice. Il n'en est pourtant pas ainsi du peuple juif. Il veut ce résultat, il sait qu'il a tout ce qu'il faut pour y arriver ; et néanmoins il ne l'obtient pas. Il lui est défendu de se constituer, et bien qu'il cherche sa constitution depuis dix-neuf siècles, il n'a pu la trouver encore. Et bien qu'elle soit écrite et conservée

dans les divines Écritures, il ne s'en sert point. Quelle est sa condition ? Celle de Caïn : « Tu seras errant et fugitif sur la terre ».

Ce phénomène offre un autre aspect. Ce peuple réprouvé, qui est condamné, non à mourir, mais à vivre toujours, comme les réprouvés, et à vivre dans cet état de perpétuelle décomposition ou désagrégation, offre encore une autre particularité. Il ne peut se fondre avec aucun autre peuple. C'est un élément qui ne peut entrer en composition avec aucun autre ; il est toujours insoluble et demeure sans cesse réfractaire à toute combinaison et à tout mélange, en dépit de la loi que nous pourrions appeler la loi de chimie historique qui tend sans cesse à ce que les races se modifient mutuellement et forment en quelque sorte un alliage pour constituer de nouveaux composés, de nouvelles sociétés. Qu'on examine toutes les races qui ont vécu sur le sol de notre Espagne depuis l'époque où elle commença à être habitée. Toutes se sont fondues et mêlées comme dans un creuset, pour arriver à former le type actuel de notre race, qui contient les éléments de toutes les races anciennes. Dans la magnifique unité de notre langue, il est permis de voir un reflet de cette diversité des peuples qui ont contribué à former notre nation. Cela prouve que toute race, aussi distincte qu'elle paraisse, s'assi-

mile bientôt à une autre race et finit par se fondre et s'identifier avec elle, en en formant une nouvelle. Mais la race juive est dépourvue de cette propriété d'assimilation. Nulle part, ni en Russie, ni en Turquie, ni en Allemagne, ni en Espagne, le peuple juif ne cesse d'être juif pour former, en se mêlant à d'autres, un peuple nouveau. Il vit avec tous les peuples mais sans jamais se mêler à eux. Telle est sa loi, telle est sa condition : éternelle désagrégation parmi ses fils, et éternelle séparation des autres peuples. Dieu, qui n'a pas voulu qu'il pérît par le glaive des conquérants, n'a pas voulu, non plus, qu'il disparût en se mêlant et se fondant avec un autre peuple. Ni les guerres ne le feront disparaître de la face du monde, ni les alliances ne lui feront perdre sa physionomie propre et caractéristique.

Ainsi donc, il ne peut ni mourir, ni se constituer une autonomie, ni se fondre avec les autres. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu un peuple présentant ces caractères singuliers et en opposition avec toutes les lois de l'histoire et de l'ethnographie. C'est un peuple extraordinaire et on ne saurait le qualifier d'un autre nom. Ce qu'il a été pour son bien, avant la venue du Christ auquel il avait reçu la mission de préparer les voies, il l'a été pour son mal, depuis, pour le punir d'avoir méconnu le même Christ.

Ce peuple, bien étudié à ces deux époques de son histoire, suffit à lui seul pour établir la vérité de notre foi. Dans la première époque, il a servi de prologue, dans la seconde, il est un éloquent commentaire : dans les deux, il est un témoignage irrécusable et incontestable de la puissance de Dieu. Réduit à l'impuissance de mourir, de se reconstituer, de fondre son existence avec celle d'un autre peuple quelconque, que reste-t-il à ce Caïn abject et méprisable, sinon la mission providentielle de fournir un monument des vengeances divines et une preuve authentique de la vérité de notre religion ?

III

Le peuple juif et sa haine implacable contre les chrétiens.

Le peuple juif, soumis aux conditions historiques que nous avons vues et signalées dans le paragraphe précédent, ne s'y est pas résigné. Il les supporte avec la haine dans le cœur, et une animosité qui se lit jusque sur ses traits. Il vit en maudissant, avec des paroles qui respirent la fureur, celui que maudirent ses pères dans le Sanhédrin et sur la place publique de Jérusalem ; il rêve sans cesse la domination universelle. Il

n'est point le pécheur qui porte sur lui son supplice comme une pénitence salutaire qui doit le réhabiliter, mais il est le condamné endurci qui, au milieu de ses remords, se révolte et lutte désespérément pour s'arracher à la main de fer qui l'opprime. Le Talmud qui, plus que l'Ancien Testament, est aujourd'hui la Bible du peuple juif, est une imprécation continuelle contre le Christ et contre le peuple chrétien ; sa morale est la haine contre les fils de la Croix; il canonise le parjure, l'usurpation, l'usure, l'assassinat lui-même, en tant qu'on les dirige contre les disciples de l'Évangile. Et toute la tradition de ses rabbins ou docteurs est basée sur ce sentiment concentré de haine opiniâtre contre le Christ, son Église et ses disciples.

Ici nous avons besoin d'appuyer notre affirmation sur des textes authentiques et incontestables ; sans cela, nous courrions risque de n'être pas crus, si nous donnions, sans preuves, des affirmations que l'on pourrait taxer d'exagération ou d'appréciation passionnée. Aussi bien, voici ce que nous extrayons, en le traduisant intégralement, d'un ouvrage fort connu et qui a une grande actualité et opportunité. Nous avons nommé le livre de Rupert intitulé : *L'Église et la synagogue.* Il y est dit :

« Pendant que les Juifs vivent dans cette espé-

« rance inébranlable et ont devant les yeux, selon
« leur langage, une secte d'hommes composée en
« partie de leurs frères et en partie de païens, qui
« ont suivi Jésus, Fils de Marie, en se séparant de
« la synagogue, pour former une nouvelle église,
« qu'y a-t-il d'extraordinaire qu'ils entretiennent
« contre ces hommes et contre leur chef la haine
« irréconciliable qu'ils montrèrent dès le commen-
« cement du christianisme? Aussi leur intolérance
« est-elle arrivée au paroxysme. Ils n'accomplis-
« sent pas un seul acte de leur vie sans insulter et
« maudire le saint nom de Jésus; ils exècrent
« ses disciples et les persécutent sans cesse dans
« leur réputation, dans leurs biens et dans leurs
« personnes. Quant à Jésus-Christ, excités qu'ils
« sont par les doctrines que nous venons de rap-
« peler et que nous avons recueillies dans les
« écrits des Apôtres, ils ont composé, en prenant
« le Talmud pour règle, une œuvre appelée *Tole-*
« *doth Jeschu*, dans laquelle ils outragent si odieu-
« sement le caractère divin du Sauveur, que nous
« éprouvons de l'horreur et du dégoût à repro-
« duire textuellement les ignominies vomies par
« la synagogue contre les mystères de l'Incarna-
« tion et de la Rédemption, et contre les autres
« dogmes sacrés de notre religion.

« Nous espérons que notre réserve sur ce point
« suffira, au moins auprès des chrétiens, pour

« faire apprécier et juger comme ils le méritent « de si horribles blasphèmes. Nous nous borne- « rons à dire que parmi tous les noms dégradants « prodigués par la synagogue à notre adorable « Sauveur, le plus commun est le monogramme « *Jeschu* au lieu de *Jeschua*, ce qui revient à dire : « Que sa mémoire et son nom périssent », ou, « en d'autres termes : « Jésus est le mensonge « et l'abomination ».

« Les calomnies dont les Juifs poursuivirent « les Apôtres et les Martyrs ne sont que la con- « séquence de ces sentiments pervers à l'endroit « des points fondamentaux du Christianisme. Ils « appelaient les saintes femmes des *profanes*, l'Eu- « charistie *un corps impur ;* pour eux la Croix était « *un objet d'abomination,* l'Église chrétienne *une* « *hérésie*, la prédication de l'Évangile *la révélation* « *de l'iniquité.* Afin de montrer leur mépris pour « les prêtres de Jésus-Christ, ils les traitaient de « *tondus* et de *prêtres des idoles* (cumarin); le Ven- « dredi-Saint était pour eux *un jour profane;* les « expressions les plus injurieuses sont celles qu'ils « emploient sans cesse contre nous : les chrétiens « sont des *Galiléens*, des *épicuriens*, des *Iduméens*, « des *incirconcis*, des *hommes abominables*, etc., « etc. Ce vocabulaire d'outrages se trouve repro- « duit dans le traité du Talmud intitulé : « *Avodah* « *Zara* » et dans le poème du rabbin Lipmann.

« En outre, il est permis aux Juifs de prononcer les
« paroles suivantes, lorsqu'ils passent près d'une
« église chrétienne, d'un oratoire ou d'un sanc-
« tuaire quelconque : « Que le Seigneur détruise
« les maisons de boue » ; et ils doivent dire en
« passant devant les tombeaux des chrétiens : « Que
« votre mère soit couverte d'opprobres, que celle
« qui vous a donné le jour soit répudiée, puisque
« la fin des chrétiens n'est autre que les vers et
« la pourriture ». Le rabbin Éliézer dit dans le
« Pirké, chapitre 29e, que quiconque mange avec
« un incirconcis doit être regardé comme s'il
« mangeait avec un chien ; que celui qui touche
« un incirconcis est impur, comme s'il avait tou-
« ché un cadavre ; que celui qui se lave avec un
« incirconcis, doit être regardé comme s'il avait
« communiqué avec un lépreux. En effet, les incir-
« concis, c'est-à-dire les chrétiens, sont, pendant
« leur vie, comme s'ils étaient morts, et, après
« leur mort, comme des cadavres jetés à la voi-
« rie.

« Buxtorf a eu sous les yeux et entre les mains,
« un vieux formulaire de prières à l'usage de la
« synagogue, imprimé en 1534. Une des pages
« de ce formulaire avait un certain endroit en
« blanc ; lorsque les Juifs étaient arrivés à cet
« endroit, ils disaient de mémoire et faisaient
« répéter par leurs enfants, une malédiction con-

« tre tous ceux qui adorent le Christ, et en
« même temps ils crachaient à terre, imitant
« ainsi l'exemple de leurs pères qui avaient cons-
« pué la face trois fois sainte de Jésus. Le même
« auteur fait remarquer que la synagogue com-
« prend sous le nom antique de *minüm* tous
« ceux qui ne pratiquent pas leur culte, et spé-
« cialement les chrétiens. Trois fois par jour, les
« Juifs profèrent des malédictions contre ces der-
« niers : Ces malédictions sont écrites dans le
« *Temona Hesreh*, qui forme la partie de leurs
« prières quotidiennes. Entre autres paroles, on
« y lit les suivantes : « *Hamalsinim velamesuma-*
« *din* » dont la première forme une sorte de
« monogramme contre les fidèles que l'on pour-
« rait traduire de la façon suivante : « Qu'on les
« extermine jusqu'à la racine, qu'on les foule
« aux pieds, qu'on les abatte, qu'on les détrui-
« se ». Saint Jérôme indique cette formule
comme étant déjà en usage de son temps. Un
siècle avant Buxtorf, les Juifs, par crainte des
magistrats chrétiens, supprimèrent ces paroles de
leurs livres, et les remplacèrent par d'autres qui
avaient le même sens, au moyen d'une interpréta-
tion convenue. Dans la fête des *Purim*, qui rap-
pelle l'élévation et la chute d'Aman, ils substi-
tuèrent le nom de Jésus et de ses adorateurs aux
paroles qui exprimaient la malédiction portée

« contre Aman. Ainsi, depuis l'époque de Théo-
« dose jusqu'à nos jours, ils expriment leurs malé-
« dictions contre les chrétiens, en se servant des
« noms symboliques d'Aman et de ses partisans.
« Il existe encore de vieux manuscrits de la *Jefisah*
« qui montrent d'une façon explicite qu'Aman et
« ses partisans représentent Jésus et ses disciples,
« dont les Juifs demandent l'extermination, comme
« leurs pères exterminèrent Aman et ses partisans.

« Victor de Cobden, dans un écrit relatif aux
« préoccupations des Juifs, décrit les rites qu'ils
« suivent pour se préparer à la fête de Kippur,
« le septième jour du mois de septembre. Cha-
« que homme prend un coq et chaque femme
« une poule ; ils les font tourner autour de leur
« tête, en récitant quelques prières et ensuite ils
« les tuent ; après les avoir dépecés, ils les jettent
« hors de leurs maisons. Le 9 septembre ils se
« lèvent de grand matin, et en sortant de leurs
« demeures ils maudissent le premier chrétien
« qu'ils rencontrent, en proférant en même temps
« les paroles suivantes : « Que Dieu permette
« qu'il te soit fait comme à mon coq ». Les
« femmes agissent de même envers la première
« femme chrétienne qui se présente. Parfois, ils
« attendent de longues heures avant de rencontrer
« une personne contre laquelle ils puissent pro-
« noncer leur malédiction ; et lorsqu'ils ont pro-

« noncé ces paroles, ils s'en retournent pleins de « joie dans leurs demeures.

« Le même néophyte ajoute que lorsqu'ils « entendent le son des cloches qui appellent les « fidèles à l'église, les Juifs prononcent des im- « précations contre le sonneur, désirant qu'il soit « frappé de mort subite et précipité au fond des « enfers.

« Enfin, quand un chrétien rencontre un Juif « et le salue le premier avec un véritable senti- « ment de charité, le Juif répond de son côté : « « Que Dieu te fasse périr » ! Telle est la tolérance « de la Synagogue envers Jésus-Christ et son Égli- « se ; tels sont les sentiments des sectateurs du « Talmud ».

Nous continuerons, dans le paragraphe suivant, l'exposition de ces doctrines horribles, qui sont non seulement les préoccupations vulgaires du peuple juif, mais la législation officielle, ce qui s'enseigne dans ses écoles et se prêche dans ses synagogues, ce que le père sur son lit de mort recommande et lègue comme un testament à son fils, ce qui forme, en un mot, l'essence du judaïsme, et explique parfaitement la terrible histoire de ses relations avec le peuple chrétien dans tous les siècles.

IV

Le peuple juif et sa haine implacable contre les chrétiens (suite.) Coup-d'œil sur la législation judaïque actuelle.

Poursuivons l'examen de la morale officielle du peuple juif, et, dans ce but, continuons à citer des extraits de l'ouvrage important auquel nous avons fait les emprunts rapportés dans le paragraphe précédent.

« Si nous examinons, y est-il dit, les rapports « civils qui existent entre les chrétiens et les Juifs, « nous verrons que ceux-ci entretiennent à l'en- « droit de ceux-là les mêmes idées perverses et « criminelles qu'en matière religieuse. Un savant, « très au courant des doctrines talmudiques, « Lempereur, écrit dans son *explication* du livre « de la *Mischna* intitulé *Bava Kama*, chapitre IV, « § 3 : « La *Gémare* dit que Dieu a proscrit les biens « des Gentils qui n'observent pas les principes « donnés aux enfants de Noé et qu'il a donné « droit sur ces biens au premier occupant ».

« Ajoutant encore à la rigueur de ces principes, « les Juifs ont établi dans le livre intitulé *Sanhé-* « *drin*, « qu'un hébreu qui a tué un homme en « croyant tuer un animal, ou qui a tué un autre « hébreu, un frère, en croyant tuer un chrétien,

« sera absous ». Maimonides, que les Juifs ont ap-
« pelé l'Aigle de la synagogue, en le proclamant
« le génie le plus brillant qui ait paru depuis
« Moïse, professe sans aucune restriction les
« mêmes sentiments. Voici, en effet, ce qu'il dit
« dans les conseils qu'il adresse à ses coreligion-
« naires, sur la manière de se conduire envers
« les chrétiens : « Lorsque les Israélites ont une
« dispute avec un *goi* (un chrétien), il faut la
« juger selon la loi des chrétiens, puisque cette
« loi favorise l'Israélite ; par conséquent, nous
« invoquerons dans ce cas les constitutions du *goi*.
« Mais, si nous voyons quelque avantage à être
« jugés selon notre loi, nous revendiquerons nos
« droits, et nous dirons qu'ainsi le veulent nos
« usages. Et que personne ne s'étonne, car cela ne
« doit pas paraître plus extraordinaire, plus dur
« et plus cruel, que de tuer un animal, bien qu'il
« n'ait pas péché ; donc quiconque ne possède
« pas la perfection des vertus humaines, ne doit
« pas être véritablement considéré comme un
« homme : la fin de son essence est de servir aux
« besoins des autres ». Les auteurs des notes com-
posées pour expliquer le traité de la *Mischna* inti-
tulé *Avodah Zara*, établissent également que
« les sectateurs de la doctrine de Jésus doivent
« être traités de telle sorte que, si on les voit à
« l'agonie, on achève de les tuer ; que si on les

« rencontre auprès d'un puits, on les y jette com-
« me on y jetterait une pierre, et que s'il y a
« dans le puits une échelle à main, on la retire
« afin de les empêcher de s'en servir pour remon-
« ter ». Nous lisons dans un autre passage : « Il
« ne peut être permis ni de faire alliance avec les
« idolâtres, ni de faire la paix avec eux ; il nous
« est permis seulement ou de les retirer de leurs
« erreurs ou de les tuer. Ceci doit s'entendre
« des idolâtres en général. Quant à ceux qui dé-
« truisent Israël et le conduisent à sa perdition,
« comme les hérétiques et les blasphémateurs,
« c'est une bonne action de les détruire et de les
« porter avec leurs mères au fond de l'abîme,
« puisque ce sont eux qui causent les angoisses
« d'Israël et éloignent le peuple de la voie de
« Dieu. Tels sont Jésus de Nazareth et ses dis-
« ciples, dont les noms sont maudits. D'où il
« faut conclure qu'il est défendu d'assister comme
« médecin les adorateurs de Jésus, même avec
« une rétribution, à moins que ce refus n'entraî-
« ne un grand danger ». Par une conséquence naturelle de ces principes, les rabbins ont décidé qu'il est permis de commettre une erreur de compte à son profit, lorsqu'on traite avec un chrétien, et qu'en général on fait une action honnête en enlevant à un chrétien une somme quelconque par des moyens analogues.

Le rabbin Bechai dit, en parlant de l'usure: « Il est permis de prêter à usure à un Juif apostat. « Il est permis de lui ôter la vie; comment ne « serait-il pas permis, à plus forte raison, de lui « enlever sa fortune ? Cette même considération « a inspiré à Maimonides la maxime suivante: « Il est défendu de donner un bon conseil à un « *goi* (chrétien) ou à un impie. Bien plus, il est « défendu de lui conseiller d'accomplir tout ce qui « est prescrit par la loi, afin qu'il persiste dans son « impiété » (Hilchatrozeah, cap. XIII).

Le rabbin Isaïe, fils d'Elie, qui vivait au XII[e] siècle, écrit également dans son commentaire sur *l'Avodah Zarah:* « L'Israélite qui s'est donné à un culte étranger doit être considéré comme un *goi* (chrétien) et jeté dans une fosse. S'il tombe dans un puits et qu'on puisse habilement l'empêcher de sortir, qu'on le fasse ».

Le rabbin Samuel n'hésite pas à dire, en parlant de l'état d'abjection auquel se trouve actuellement réduit le peuple juif: « Nous sommes abhorrés « par tout le monde, mais dans nos cœurs règne « l'orgueil qui nous place au-dessus des autres ». Et il ajoute: « De même que Dieu est le Dieu « suprême, ainsi le peuple d'Israël est le peuple « souverain, puisque Dieu l'a déclaré supérieur à « toutes les nations de la terre ». Pénétrés de ces idées, loin de se regarder comme étrangers et

esclaves des nations au milieu desquelles ils vivent, les Juifs se considèrent comme les soldats d'une expédition, campés en pays ennemi, attendant le signal du combat ou de l'assaut. Dans leurs seings se trouve cette formule rabbinique : « Je, rabbin, N. N., qui suis campé à Hambourg, etc. » ; formule qui découle naturellement de la croyance qu'ils sont les dominateurs du monde par leur foi au Messie qui doit subjuguer toutes les nations. Le rabbin Ascher, parlant de la manière dont les Juifs doivent se comporter au milieu des *goïn* (chrétiens), dit expressément que, s'il s'agit de réaliser un bénéfice, ils peuvent très bien se dispenser d'observer les préceptes rabbiniques. Les Juifs recourent à l'hypocrisie surtout dans leurs relations nécessaires avec les chrétiens ; ne pensant qu'à les tromper et à leur porter tout le préjudice possible ; ils ne refusent pas de recourir à la plus basse adulation pour arriver à leur but. Ils ne marchandent pas les protestations de sincérité, d'amitié et de sympathie ; et ils sont si persuadés par ce moyen d'inspirer confiance à la droiture des chrétiens, et ils réussissent si bien à les prendre dans leurs filets, qu'ils recommandent dans leurs écrits cette ruse aussi méprisable que satanique.

Que l'on voie maintenant, dirons-nous, si un tel peuple, imbu de pareilles doctrines, peut laisser d'être la personnification même de la perver-

sité et de la bassesse ; et quelles légitimes préventions doit avoir pour lui quiconque n'appartient pas à cette race dégradée. L'histoire confirme pleinement ces conclusions que toute bonne logique doit nécessairement déduire de tels principes, et elle montre comment, en effet, les Juifs n'ont pas cessé d'être les tyrans et les oppresseurs du peuple chrétien, excepté lorsque celui-ci, usant du droit de légitime défense, s'est imposé à eux et a réussi à s'arracher à cette honteuse sujétion.

C'est ce que nous verrons, avec la grâce de Dieu, dans le paragraphe suivant.

V

Confirmation historique de ces monstrueuses doctrines du judaïsme moderne.

Nous avons vu, d'une façon très sommaire, il est vrai, la morale épouvantable du judaïsme moderne. Une observation se présente ici, et il est nécessaire de nous y arrêter. Le peuple juif, tel qu'il a été voulu de Dieu, c'est-à-dire comme figure, préparation et prophète de la loi évangélique, a cessé d'exister, dès que cette loi a inauguré son règne sur la terre par la prédication de Jésus-Christ. Dès ce moment, le peuple élu ne fut plus peuple

juif, mais la gentilité à laquelle passèrent les bénédictions et les promesses faites à Abraham et à ses fils dans la foi. Le peuple hébreu, dès lors, est devenu un peuple réprouvé, *populus non meus*, un peuple qui n'était plus le peuple de Dieu, selon la parole sévère du Seigneur lui-même parlant par un de ses prophètes. En conséquence, lorsque nous parlons du Judaïsme dans les siècles postérieurs au sacrifice du Calvaire, nous devons nous rappeler qu'il n'est plus question du Judaïsme véritable et orthodoxe, mais d'un Judaïsme corrompu et bâtard ; non de celui qui puisait ses inspirations dans la Bible et dans les glorieux souvenirs des patriarches, mais de celui qui reconnaît pour guide unique l'affreux Talmud et les traditions rabbiniques. Ce Judaïsme n'est point une prolongation, une perpétuation de ces générations fidèles à Moïse et aux observances légales, mais un judaïsme héritier et continuateur du pharisaïsme de l'époque de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce pharisaïsme qui mérita d'être qualifié par Jean-Baptiste de *race de vipères*, par Jésus-Christ, de *sépulcre blanchi*, et par saint Etienne, de *peuple à la tête dure*, est celui qui a survécu à la ruine de l'antique Israël ; celui qui promène à travers le monde l'ignominie de son existence méprisée.

Ce qu'a été la conduite de ce peuple dégradé envers ceux qui forment aujourd'hui le peuple de

Dieu ou les chrétiens, nous pourrions facilement le deviner en nous rappelant seulement les principes épouvantables qui règlent sa morale privée et sociale, et dont nous avons parlé dans les paragraphes précédents. Toutefois, nous ne sommes point réduits à nous contenter de cette déduction logique; nous avons des faits qui parlent plus haut que la logique et qui nous montrent le peuple juif, dans toute la succession des siècles chrétiens, comme le plus tenace et le plus perfide ennemi, non seulement de nos croyances, mais encore de notre bien-être et de nos intérêts matériels.

Dans l'impossibilité de multiplier des citations qui rendraient notre récit interminable, nous réduirons ce que nous avons recueilli sur cette matière dans nos lectures, à divers groupes de faits qui sont comme autant de chapitres de ce procès historique contre le judaïsme dans ses relations avec les peuples chrétiens. Les voici :

Le Judaïsme fut le premier persécuteur du christianisme, non seulement dans la personne de son divin fondateur, mais dans celle de ses disciples et de ses prédicateurs. A Jérusalem, après la Pentecôte, c'est lui qui a dressé les premiers gibets contre les chrétiens; c'est lui qui s'est précipité avec fureur vers les tribunes des préteurs romains pour obtenir qu'ils secondent leurs haines contre

les disciples du Christ. On connaît les accusations que les Juifs ne cessaient de porter contre saint Paul, dès qu'il eut cessé d'être l'instrument des haines de la synagogue pour devenir un apôtre de l'Évangile. On remarque une semblable complicité dans les persécutions qui se succédèrent jusqu'à la conversion de Constantin.

Le Judaïsme fit alliance avec le mahométisme dès la maudite apparition de ce dernier sur la terre; et, bien qu'il en ait été méprisé et plus maltraité que par les chrétiens, il s'est toujours montré, en haine de ces derniers, le servile adulateur des sectateurs du Prophète.

En Espagne, nous savons cela mieux que partout ailleurs, l'ayant appris à nos dépens. L'histoire découvre aujourd'hui la part que prirent les Juifs à l'invasion des Sarrasins, par les intelligences secrètes qu'ils entretenaient durant la domination des Visigoths avec les Maures d'Afrique. Notre illustre Villoslada en fait le récit dans sa précieuse *Amaya*, qui est moins une histoire qu'un tableau dénotant une vaste et profonde érudition. Pendant que nos pères reconquéraient l'Espagne, dans nos villes occupées par les troupes musulmanes, les Juifs se chargeaient de veiller et de contenir la population chrétienne, lorsque les nécessités de la guerre forçaient l'armée musulmane à laisser pendant un temps plus ou moins long

la place sans soldats. Nous avons combattu pendant huit siècles contre les Maures, ayant toujours dans notre camp le peuple juif remplissant le rôle d'espion et de traître. De telle sorte que nos rois et notre peuple firent preuve d'une grande patience en retardant jusqu'au XVIe siècle l'expulsion de cette race maudite.

Dans ses relations privées avec le chrétien, le Juif a toujours été le type de l'immoralité et de la bassesse. L'amour de l'argent et le désir de la prédominance de sa race sur le peuple chrétien ont été toujours ses uniques passions. On ne sait s'il désire dominer pour s'enrichir ou simplement s'enrichir pour dominer. Cette horrible maxime du Talmud : « Dieu charge les Juifs, au moyen de la fraude, de l'usure, du vol, de s'emparer des biens des chrétiens », a toujours été observée à la lettre. C'est pourquoi, le Juif, aujourd'hui encore, s'adonne ordinairement, non aux arts ou à l'industrie (c'est là un point qui le distingue essentiellement du Maure), mais à l'exploitation de ses frères. Le Juif opulent fait la haute banque et exploite la fortune publique, le Juif de condition moyenne est simple banquier, et il ruine par ses exactions impitoyables celui qui tombe sous ses griffes ; le Juif de condition infime se livre au commerce en détail, qui, entre ses mains, n'est ordinairement qu'une usure plus ou moins déguisée.

Dans ses relations, il est vil et rampant comme un reptile ; il lèche les pieds de celui qu'il veut mordre impunément ; il dissimule sous des invocations bibliques et sous un extérieur exprimant la componction, sa haine et son insatiable cupidité. Comment, en effet, tout ne semblerait-il pas permis à un homme à qui on commence par dire qu'une action est sainte et louable, quelque mal qu'elle fasse à un chrétien ?

Cette morale satanique des Juifs et de plus les superstitions magiques auxquelles les engage corps et âme l'abominable Talmud ont été cause que le sang chrétien a coulé mille fois dans leurs conciliabules. Il a été d'usage chez les Juifs, répandus parmi tous les peuples du monde, non seulement de se réunir dans leurs synagogues pour célébrer leurs cérémonies légales, mais encore de s'assembler à certains jours déterminés pour accomplir les plus exécrables mystères. La célébration de leur Pâque et la Semaine Sainte des chrétiens leur servent principalement d'occasion et de prétexte pour accomplir de monstrueuses infamies. Sur ce point, l'histoire a enregistré et enregistre des pages lugubres dans tous les pays, des évènements sanglants accrédités non seulement par la croyance populaire, mais par les pièces les plus authentiques des tribunaux. Tantôt, ils avaient coutume de se procurer des hosties consacrées sur lesquelles ils assouvis-

saient, en les perçant à coups de poignards, leur haine contre la sainte Eucharistie, tantôt ils parodiaient sacrilègement la scène de la Passion du Sauveur en crucifiant un chien ou un jeune chevreau, en reproduisant toutes les circonstances du drame du Calvaire ; tantôt ils s'emparaient d'un chrétien, ordinairement d'un petit enfant, pour accomplir sur lui cette monstrueuse parodie, s'exerçant tous à l'envie à enfoncer leurs couteaux dans le corps de leur innocente victime, et recueillant le sang dans de petits vases afin de le boire ensuite en guise de communion, ou de l'employer à des opérations magiques et à des maléfices. Toutes les nations se rappellent divers faits de ce genre découverts à l'aide de simples coïncidences, et parfois par un miracle manifeste du Ciel. Combien doit-il en rester dans l'obscurité où la ruse de leurs auteurs s'efforce de les tenir ensevelis ! En Espagne, nous en connaissons des exemples qui jettent une sinistre lumière sur ce sujet et qui permettent de deviner tout le reste : nous citerons simplement celui des saintes Hosties de Ségovie, et celui du jeune Dominguito, clerc de la cathédrale de Saragosse, crucifié dans la synagogue de cette ville, en 1250, et vénéré aujourd'hui comme martyr dans cette même cathédrale. Et à une époque plus rapprochée de nous, en 1840, quelle émotion profonde et indignée n'a pas produit l'assassinat du Père Tho-

mas, capucin, accompli par les Juifs de Damas, dans des circonstances particulières : on parodia la Passion dans les jours consacrés à la Pâque juive et on recueillit le sang dans un bassin, circonstances qui rendirent manifeste aux yeux du monde entier, que le judaïsme est animé aujourd'hui du même esprit féroce qu'au moyen-âge.

C'est l'histoire du peuple hébreu depuis le Calvaire jusqu'à nous. Nul ne peut le nier, puisque ce fait est consigné dans une multitude d'ouvrages et avoué par les défenseurs mêmes du judaïsme. Nous parlerons des relations des Juifs avec les ennemis de l'Église au siècle actuel, à la fin de cet opuscule. Dans le paragraphe suivant, nous allons voir quelle a été la conduite de l'Église envers les Juifs.

VI

Combien la conduite de l'Église envers les Juifs a été différente à toutes les époques.

Il importe grandement de considérer maintenant quelle a été la conduite de l'Église catholique envers les Juifs, non seulement pour justifier le catholicisme des attaques que l'on dirige contre lui, de ce chef, mais pour démontrer une fois de

plus que le sympathique étendard de l'humanitarisme que la Révolution veut montrer comme exclusivement sien, ne lui appartient pas, mais bien à nous, tellement l'Église, mieux que tout autre, l'a tenu déployé à tous les vents depuis son institution.

En effet, si la conduite du judaïsme envers les peuples chrétiens n'a été, depuis le Calvaire jusqu'à nous, que la continuation de sa conduite perfide et cruelle envers la divine personne de Jésus-Christ, en retour, la conduite de l'Église a toujours été comme la continuation de celle de Jésus-Christ, bienveillante et charitable envers le peuple égaré d'Israël. La politique que, dans le jargon moderne, on est convenu d'appeler dans les journaux et dans les discours, *politique d'attraction*, a été dans tous les siècles celle de l'Église à l'endroit du judaïsme. L'Église semble avoir pris pour devise ces paroles si admirables de calme du Sauveur : « Jérusalem ! Jérusalem ! que de fois j'ai voulu « rassembler tes enfants sous mes ailes, comme « la poule ses petits, et tu ne l'as pas voulu » ! Aussi bien, tout en anathématisant sévèrement les doctrines et les superstitions judaïques et en prévenant contre elles les imprudents, par toutes sortes de moyens, l'Église a-t-elle toujours été, pour ces déshérités, une mère pleine de mansuétude, et jamais une marâtre sans cœur, bien qu'ils

aient sans cesse protesté qu'ils ne voulaient pas être pour elle de véritables fils. Elle n'a jamais permis qu'on leur fît violence, ni directement ni indirectement, pour les amener à embrasser la véritable foi. Lorsqu'un roi de notre monarchie visigothe, Sisebut, emporté par un zèle imprudent, voulut obliger les Juifs de ce royaume à recevoir le Baptême, l'Église se leva et prit la défense de leur liberté. Nos évêques, sans vouloir être libéraux ni passer pour tels, ont déclaré, comme l'ont toujours fait les catholiques, qu'une telle contrainte n'était pas permise. Qu'on parcoure une à une toutes les pages de notre droit canonique, on n'en rencontrera pas une seule où l'on enseigne une autre doctrine, où l'on prescrive une autre conduite. Et n'y a-t-il pas de cela un témoignage plus éloquent que tous les autres dans ce fait que quelques-uns regardent comme extraordinaire et qui n'est que très conforme à la logique, à savoir que, nulle part, depuis des siècles, les Juifs n'ont joui de plus de sécurité et de respect que dans la Rome des Papes, bien que les Juifs aient été leurs plus cruels ennemis, et les aient payés de la plus noire ingratitude ? Non seulement l'Église a traité le Juif avec la considération et les égards qui sont dus au prochain en général, mais avec un certain respect dû à son titre d'ancien peuple de

Dieu, d'héritier des antiques promesses, de monument vivant de l'accomplissement de ces promesses, à la façon d'un registre ou d'archives où le christianisme garde les témoignages les plus précieux de son origine divine. L'Église n'a pas désiré que la race juive disparût; au contraire, elle a toujours trouvé son intérêt dans la conservation de cette race, qui est comme le témoin le plus authentique des faits glorieux sur lesquels repose l'existence même de notre foi. Elle s'est bornée uniquement à lui assigner des limites et à la menacer de châtiment lorsqu'elle a voulu exercer son prosélytisme parmi les chrétiens, ou lorsque quelqu'un de ses membres, après avoir embrassé le catholicisme et reçu le baptême, est revenu à ses anciennes pratiques, au mépris et par une profanation sacrilège de son caractère de chrétien. Ainsi il est faux, et nous défions tout démenti sur ce point, il est faux que l'Église ait jamais persécuté les Juifs à raison de leur judaïsme. L'Inquisition et les princes chrétiens ont châtié en eux ou bien des délits de droit commun qui auraient mérité un châtiment, même dans l'homme professant le christianisme le plus pur, ou des apostasies indignes de quelques-uns de ceux que le baptême avait placés sous sa juridiction. Ceux-ci sont connus sous le nom de *judaïsants*, et les procédés employés contre eux furent très légitimes et leurs châtiments très mérités.

La sollicitude maternelle de l'Église à l'endroit des Juifs se prouve principalement par la suavité des moyens qu'elle a toujours employés pour leur faire connaître la vérité, sans gêner aucunement leur libre choix dans l'acceptation ou le refus du catholicisme. Dans les quartiers habités par les Juifs, elle a voulu placer sous leurs yeux l'image du Seigneur que leurs pères ont crucifié, afin que ce spectacle continuel excitât en eux le désir d'examiner les faits sur lesquels repose leur réprobation actuelle. On connaissait ce grand et magnifique crucifix placé à Rome dans le *Ghetto*, avec cette inscription si expressive qu'on ne pouvait la lire sans éprouver une émotion vive et tendre en même temps : « Tout le jour j'ai étendu mes bras vers le peuple qui ne croit pas, qui me contredit et qui ne veut pas me reconnaître ». Notre antique constitution catalane ordonnait d'envoyer chaque semaine ou chaque mois un religieux instruit et éloquent vers les Juifs de nos cités, afin qu'il leur fît connaître les extravagances de leur secte et les solides fondements de notre religion. Et l'histoire du moyen-âge, de cet âge si accusé d'intolérance et de cruauté, mentionne ces célèbres conférences publiques, telles que celles de Tortosa, dont le souvenir s'est conservé parmi nous, où de savants rabbins discutèrent en public devant nos prélats, avec nos docteurs

les plus renommés ; ces luttes théologiques eurent pour résultat la conversion d'un certain nombre de ces rabbins, qui rendirent ensuite d'immenses services à la vraie foi.

Mais, nous dira-t-on, et les massacres fréquents des Juifs accomplis par le peuple chrétien ameuté contre eux ? Et les incendies répétés, et le pillage des quartiers habités par les Juifs, comme à Barcelone le jour de la fête de saint Dominique de l'an 1391 ? Et l'expulsion définitive des Juifs par nos rois catholiques en 1492 ?

Nous répondrons à ces questions dans les paragraphes suivants et nous verrons que de tels faits ne prouvent rien contre l'Église catholique, dont la justification nous occupe et nous intéresse exclusivement ici.

VII

Quelle est la part qui revient aux États catholiques et à l'Église dans les massacres du moyen-âge.

Si l'on veut demander compte à quelqu'un des persécutions que souffrirent, durant le moyen-âge, les Juifs dans différentes nations, et des scènes sanguinaires qui s'accomplirent contre eux dans certaines cités, qu'on le demande, nous le voulons

bien, mais non à l'État chrétien et encore moins à l'Église. Oui ; il est certain que les Juifs furent vexés et persécutés ; le peuple excité se livra souvent dans les quartiers qu'ils habitaient à des assauts et à des massacres cruels. La page sanglante de l'histoire de Barcelone, à laquelle nous avons fait allusion au paragraphe précédent, lorsque le jour de la fête de saint Dominique de l'an 1391, notre quartier des Juifs se vit assiégé par la populace en fureur et qu'un grand nombre de ses malheureux habitants furent assassinés, est une tache que l'on ne peut justifier. Mais quoi ? Ne donne-t-on pas l'explication la plus exacte et en même temps la plus satisfaisante de ces faits, en disant qu'ils ont été accomplis par une populace en furie, comme on a vu s'en accomplir parfois, au milieu de semblables accès de fureur, contre une autre classe de la société, et même contre des frères en nationalité et en religion ? Que prouvent contre l'Église et les pouvoirs publics des excès qui, il faut le dire tout d'abord pour être dans le vrai, sont le résultat d'une émeute ? Et ce n'était pas une émeute feinte ou puérile, comme celles que suscitent parfois parmi nous les gouvernements pour faire réussir des projets secrets et peu avouables ; comme celle que l'on simula en Espagne, pour la destruction sauvage des couvents en 1834 et 1835, émeute organisée, protégée par l'autorité, et qui

tourna enfin au profit de ceux-là même qui auraient dû la prévenir, l'éviter ou au moins la châtier d'une façon exemplaire ; mais une émeute populaire dans la plus exacte signification de ce mot. Si les lois et la vigilance publique sont un moment impuissantes contre une telle émeute, elles ne tardent cependant pas à recouvrer leur empire et à demander un compte sévère à ses fauteurs. Ainsi dans la fameuse attaque et dans le massacre des Juifs de Barcelone, ces derniers ne furent pas les seules victimes ; on attaqua également l'intendant général, le percepteur et l'administrateur des impôts royaux. On ne se contenta point de saccager et d'incendier le quartier des Juifs, mais on pilla et on incendia également une partie de notre hôtel-de-ville. Peut-on donner une preuve plus convaincante que ces algarades doivent être attribuées beaucoup moins à l'État ou à l'Église qu'aux passions et aux égarements dont aucun peuple n'a jamais été exempt ? Et ce qui, plus que tout le reste, démontre cette vérité, c'est le châtiment sévère que la loi ne tarda pas à infliger aux incendiaires et aux assassins. Onze furent pendus en peu de jours sur divers points de la ville, et quelques-uns sur les ruines mêmes du quartier des Juifs ; deux jours plus tard, on en pendit douze autres, et un mois après, on en condamna à mort huit, parmi lesquels il y en eut cinq qui, à force

de supplications, obtinrent le bénéfice des circonstances atténuantes et la vie sauve. Les têtes des malheureux qui furent décapités demeurèrent longtemps exposées aux regards sur un des points les plus visibles de la cité. Qu'on nous le dise maintenant franchement : dans quelle ville d'Espagne a-t-on châtié de cette façon les assassins des religieux ? Il est vrai qu'on doit établir quelque différence entre les religieux et les Juifs ; entre les couvents catholiques et les synagogues ; entre les pouvoirs chrétiens du XIV^e siècle et les gouvernements libéraux du XIX^e. Mais cette différence et ce contraste, en faveur de qui parlent-ils ? Pour qui ou contre qui décideront-ils le juge impartial à se prononcer ?

Que le peuple ait haï les Juifs, c'est une vérité. Mais pouvait-il en être autrement, étant donnés les abominables principes et la pratique plus abominable encore de cette secte ? Sans doute les rois et l'Église se sont efforcés d'entourer les personnes et les biens des Juifs de toutes les garanties de respect et d'inviolabilité assurées par les lois à tout citoyen, mais le peuple chrétien pouvait-il cesser de voir en eux des ennemis de sa patrie et de sa foi, et même de ses intérêts matériels ? En bonne philosophie historique, il est plus logique d'affirmer que si les lois chrétiennes et l'autorité du roi et de l'Église n'avaient pas pris sans cesse la

défense de cette race infortunée et maudite, notre peuple n'aurait pas tardé à se défaire d'elle par un moyen quelconque, fût-il injuste et brutal. C'est à l'Église et à l'État chrétien que les Juifs furent redevables de la sécurité relative dont ils jouirent durant de longs siècles parmi nous. On n'a jamais lu dans nos codes, on n'a jamais prêché du haut de nos chaires, on n'a jamais enseigné dans nos catéchismes que ce fût une action louable et sainte de tuer un Juif, qu'il est permis de lui causer tout le préjudice possible, que le premier occupant a droit sur ses biens, toutes choses que l'abominable Talmud enseigne contre les chrétiens. Au contraire, on donne au Juif comme au chrétien le nom de prochain, on taxe toujours de péché les mauvais traitements qu'il subirait ; on regarde comme un vol formel de lui prendre son bien ; et la haine contre lui est une faute contre la charité. Que pouvait faire pour le Juif le catholicisme de plus que ce qu'il a fait, et que pouvait-il empêcher à son préjudice qu'il n'ait empêché ?

Mais l'expulsion ?

Ah ! vous avez raison : ce fameux argument de la plus fameuse expulsion est encore debout. Nous l'examinerons, s'il plaît à Dieu, dans le prochain paragraphe, et ce paragraphe et le suivant termineront notre modeste travail.

VIII

Comment la critique historique justifie-t-elle la fameuse expulsion des Juifs espagnols ?

L'expulsion des Juifs espagnols par le célèbre décret des rois catholiques Ferdinand et Isabelle est le point qui excite le plus la bile de nos Judéophiles, qui, en cela comme en tout le reste, montrent qu'ils sont plus juifs que catholiques et espagnols. Qu'y a-t-il à leur répondre et comment la critique historique justifie-t-elle la résolution si attaquée des monarques les plus glorieux de notre nation ? Rappelons d'abord quelques faits qui nous serviront de principes en cette matière.

Les Juifs n'ont jamais vécu dans notre pays que comme dans un campement, et on peut dire qu'ils n'ont jamais réussi à faire partie de notre nationalité. Leurs lois, leurs usages, leur religion, leurs mœurs, leurs affections, leurs souvenirs, leurs espérances étaient différents de ceux de notre peuple ; ils étaient non seulement distincts, mais opposés. Un Juif d'Espagne et un Juif de Constantinople étaient plus concitoyens qu'un espagnol quelconque de la même cité ou de la même province. Ils étaient donc un peuple dans un autre peuple, avec lequel ils étaient si loin de se mêler

et de se fondre, que cette fusion était absolument impossible en quelque temps que ce fût. Ils constituaient un État dans l'État, avec tous les inconvénients et tous les dangers qui naissent de cette étrange compénétration. Ils n'étaient donc pas nos concitoyens, à moins qu'on ne prétende qu'il suffise de la seule occupation matérielle d'un même sol pour justifier ce titre.

Nous avons dit, en outre, qu'ils étaient non seulement un peuple distinct en tout de notre peuple, mais en tout opposé à ce dernier. L'Espagne achevait d'expulser de son territoire profané les envahisseurs musulmans, après huit siècles de luttes sanglantes et désespérées. Avec la prise de Grenade, elle achevait de se débarrasser de la lèpre sarrasine. Or, les Juifs avaient toujours été les alliés des Sarrasins ; ils avaient été leurs premiers complices dans l'invasion néfaste ; ils leur avaient ouvert les portes de nos principales cités et avaient négocié avec eux, par trahison, l'occupation de nos principales places fortes. Ils sympathisaient ouvertement avec eux, ce qui rendait d'autant plus équivoque et suspecte leur conduite envers les chrétiens. Lors donc que l'invasion musulmane eut été complètement vaincue à Grenade, l'heure était venue pour le peuple espagnol de demander à de pareils hôtes leurs comptes présents et arriérés. C'est ainsi que leur expulsion fut demandée

à Ferdinand et à Isabelle la Catholique par toutes les classes du peuple, représentées par leurs corporations les plus influentes. Jamais on n'a vu plus clairement exprimé qu'alors ce qu'on appelle aujourd'hui si pompeusement le vœu de l'opinion publique. Le roi entendit ce vœu ; mais il resta longtemps sans prendre une détermination, parce qu'alors on ne prenait pas pour la voix de Dieu toute manifestation populaire, mais on interrogeait les conseils d'État les plus élevés et les plus consciencieux. Enfin, le 30 mars 1492, il promulgua un décret par lequel il enjoignait aux Juifs de sortir du royaume d'Espagne dans l'espace de quatre mois. Il leur était permis de vendre tous leurs biens, même leurs immeubles, afin de pouvoir, comme il était juste, en emporter le prix avec eux dans les pays où ils allaient se fixer. On n'avait pas encore inventé la *désamortisation* pour s'emparer sans scrupule du bien d'autrui. Voici un fait très important. Le Pape, qui n'avait pas dans ses Etats les mêmes raisons puissantes que les monarques espagnols de redouter les Juifs, les admit (ainsi agit l'Église) en grand nombre dans ses provinces, en même temps qu'il félicitait Ferdinand et Isabelle de leur admirable prudence. Le commerce et le peuple se ressentirent, comme il était naturel, du départ de ces négociants actifs, dont le nombre s'élevait à huit cent mille. Mais

la sage politique des rois d'Espagne crut que l'unité religieuse, politique et sociale de la monarchie compensait suffisamment ce sacrifice de la fortune publique. Le temps n'était pas encore venu où l'économie matérialiste devait être comme aujourd'hui l'unique théologie, l'unique philosophie et l'unique jurisprudence des Etats. Mais, en dehors de cela, hésite-t-on, par hasard, à accepter ou à déclarer une guerre toujours funeste pour la richesse publique et meurtrière pour le peuple, lorsqu'on la juge convenable ou simplement honnête ? Qu'on applique donc ce critère à cette expulsion, objet de tant d'anathèmes, et qu'on décide ensuite avec impartialité.

Il nous revient en ce moment à l'esprit d'autres expulsions que les gouvernements espagnols, bien que très éclairés, tolérants et libéraux, ont accomplies dans les temps modernes envers d'autres citoyens qui n'étaient ni Juifs ni rien de semblable. Nous voulons parler de l'expulsion des Jésuites par Charles III et de celle des Frères par le gouvernement de Christine en 1835. Ces expulsions peuvent très bien être comparées à celle des Juifs et de cette comparaison ressort un grand enseignement. L'expulsion des Jésuites s'accomplit secrètement, sans donner satisfaction au public par la manifestation des motifs que le prince réservait, disait-il, dans son cœur royal ; singulière

manière d'instruire un procès ! Et sans laisser pressentir aux expulsés le lieu de leur exil, sans leur permettre d'emporter leurs manuscrits, sans les autoriser ni à saluer leurs parents, ni à en recevoir une consolation ou un secours, et en confiscant absolument tout ce qui leur appartenait : effets, rentes, bibliothèques, objets précieux. Tout Jésuite de cette époque, y compris les plus célèbres, les plus renommés dans les sciences et les lettres, se serait estimé heureux de pouvoir être traité comme le dernier Juif expulsé avec tant de témoignages d'humanité et d'équité par Ferdinand et Isabelle.

Nos lecteurs savent ce qui s'est passé en 1834 et 1835. Ce souvenir est vivant dans la mémoire de la génération présente, le sang à peine a cessé de couler et les ruines sont encore fumantes. Le libéralisme a chassé les Frères à coups de fusils et de poignards ; il a incendié leurs maisons qui étaient en même temps des asiles de science et de vertu ; il a confisqué à son profit, excellente aubaine ! ce qui restait de leurs revenus, et il a poursuivi ses victimes, jusque dans leur réputation et leur honneur, de toutes sortes de calomnies infâmes. Si la monarchie catholique avait traité de la même façon les Juifs ou les Maures, quel n'eût pas été le scandale du camp libéral. Mais comme ce fut la monarchie libérale (car la monar-

chie de Charles III fut libérale et très libérale), qui traita ainsi des Espagnols, des catholiques et de plus, des religieux, le délit comporte, de ce chef, toutes sortes de circonstances atténuantes. Telle est la philosophie de l'histoire en vogue aujourd'hui. Nous nous contenterons en ce moment de signaler ces contrastes, et d'en appeler à la bonne foi et à la droite raison du lecteur impartial.

En attendant, les évènements modernes viennent aujourd'hui donner raison à la sage politique de nos monarques, Ferdinand et Isabelle, objets de tant de blâmes. Le mouvement antisémitique, que l'on remarque dans les nations du nord, et spécialement en Prusse et en Russie, les lois et les cris d'alarme par lesquels ces gouvernements, qui ne sont pourtant pas catholiques, se voient forcés de surveiller les menées des Juifs dans leurs États, tout montre combien les rois d'Espagne voyaient venir de loin certains évènements et combien fut raisonnable et sagement politique l'expulsion de cette race étrangère. Notre historien moderne, Cortada, à qui nul ne refusera le titre de libéral, après avoir énuméré les préjudices qu'eut à souffrir la richesse espagnole de la sortie de ce demi-million environ de marchands, parle ainsi dans ses « *Leçons d'histoire d'Espagne* » : « A côté de ces maux qui résultèrent de l'expulsion, on peut

citer les avantages qu'elle procura. Les relations commerciales si étendues que les Juifs avaient en Espagne mirent tout le commerce entre leurs mains, à tel point que le commerce fut pour les chrétiens un champ défendu. Au pas dont marchaient les choses, la nation entière serait devenue le partage exclusif des Juifs, dont la conscience élastique facilitait l'acquisition du bien d'autrui au moyen des ruses et des habiletés qui les ont toujours distingués, et qui, encore aujourd'hui, sont leur partage exclusif. L'expulsion de cette race fut, en outre, une garantie solide de l'unité de foi de tous les Espagnols, qui, grâce à cette unité que rien n'a jamais pu détruire dans notre patrie, évitèrent ces guerres intestines et les horreurs qui, à la faveur de la divergence des opinions religieuses, firent tant de victimes en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse, et chez d'autres nations de l'Europe.

IX

Le Judaïsme et la Maçonnerie.

Pour conclure ce sujet, mais non pour épuiser cette matière, il nous reste à ajouter ici quelques mots sur le rôle que joue actuellement le judaïs-

me dans le monde révolutionnaire, afin que nos lecteurs voient clairement l'extrême importance de cette question sur laquelle quelqu'un penserait peut-être que nous nous sommes appesantis plus qu'il ne convenait. En effet, le Judaïsme n'est pas seulement, à l'heure actuelle, un simple souvenir historique ; il est, au contraire, une puissance vivante et exerçant une influence véritable au sein de la société moderne. Il est, aujourd'hui comme toujours, un antichristianisme vivant et exerçant son action, d'une façon tenace et continuelle, contre l'Église catholique ; et cela, aujourd'hui plus que jamais, en raison des conditions spéciales d'isolement et d'impuissance officielle où se trouve l'Église, et des conditions de pleine liberté d'action et d'absence de toute entrave dans lesquelles se trouve celui-ci. Depuis la ruine de Jérusalem jusqu'aux temps modernes, le Judaïsme a été comme un chancre ou un ver rongeur enfermé au cœur même du peuple chrétien qu'il n'a cessé d'attaquer d'une façon occulte mais continuelle. Aujourd'hui, il se présente en pleine lumière, et il travaille en public et sans aucun masque, à la ruine complète et définitive de la religion du divin Crucifié et à la déchristianisation du monde. Tel est le messie et le règne après lequel il soupire. Mais son espoir et ses efforts seront vains.

Il y a, en face de l'Église du Dieu vivant, qui est la société organisée par ce même Dieu pour ceux qui veulent s'employer à son service, et par ce moyen le glorifier dans ce monde et le posséder dans le ciel, il y a, disons-nous, une autre église que nous appellerons l'église de Satan, organisée et présidée par Satan, pour unir les efforts de tous ceux qui veulent combattre contre Dieu, afin de diminuer la gloire qui lui est due et d'empêcher l'homme d'arriver à sa fin suprême. La ligue ou assemblée des fils de Satan, armés contre les enfants de Dieu, a atteint en ces derniers temps une perfection dans ses moyens, une audace dans ses projets, une puissance d'action telles que l'on est en quelque sorte forcé à croire qu'elle est l'antechrist annoncé pour la fin des temps ; antechrist dont la tâche consiste à faire disparaître de la face du monde, « *tout ce qui porte le nom de Dieu* », et dont le déplorable résultat sera de séduire et de pervertir presque tous les hommes, de sorte que le temps semble proche où les élus eux-mêmes seraient induits en erreur, s'ils pouvaient l'être ; ce qui est l'abomination de la désolation prédite par nos Saints Livres. Celui qui songe, en effet, à quelle extrémité en est venu le monde actuel, à quels plans est subordonnée toute sa politique, à quelles lois obéissent les nations, dans quelle oppression se trouvent tous les

intérêts chrétiens, et, surtout, celui qui examine sérieusement par quels chemins on est venu d'une civilisation pleinement et essentiellement catholique à la civilisation actuelle, qui est pleinement et essentiellement anticatholique ; celui qui, en se plaçant au point de vue philosophique, sait voir le progrès graduel et calculé par lequel s'est accompli dans le monde ce mystère d'iniquité ; l'unité de plan grâce à laquelle il a abouti, le programme exact et identique des fins et des procédés qui ont été employés partout dans ce but, celui-là ne tardera pas à deviner que cette guerre impie n'a qu'un moteur universel, unique ; que ce qui parut, il y a un siècle, aux intelligences vulgaires comme une succession de phénomènes isolés, n'est rien moins que cela, mais au contraire, constitue l'ensemble de corps distincts d'une même armée qui manœuvrent avec précision et régularité, obéissant à une tactique infernale, mais manifestement habile et d'une sagesse sinistre. Tel est le sens, dans nos temps modernes, du mot révolution. Il signifie, non pas la révolte de tels ou tels individus contre la loi de Dieu et contre son Église, révolte qui a toujours existé, mais le code de doctrines réduites en système, et prêchées au monde, en opposition directe avec les doctrines divines, et le complot d'efforts organisés et donnés en spectacle au monde contre l'influence

de l'Église de Dieu. Eh bien ! le ressort secret de cette immense machine révolutionnaire c'est le Maçonnisme, et le Maçonnisme, au fond, n'est autre chose qu'une dérivation du judaïsme, ou plutôt, nous croyons qu'il est le judaïsme lui-même en action.

Cette idée émise récemment par des écrivains consciencieux a en sa faveur de puissantes raisons d'analogie qu'il n'est pas permis en bonne philosophie de mépriser. L'histoire officielle du Maçonnisme fait remonter son origine à Hiram, constructeur du temple de Jérusalem, c'est-à-dire qu'elle lui donne pour base une légende judaïque. Le développement de la Maçonnerie en Europe est attribué communément à la perversion de quelques Templiers, non de tous, à qui il fut nuisible de demeurer en Asie, et de se trouver en contact avec les synagogues dont les superstitions se répandirent malheureusement en Europe, où elles exercent leur funeste contagion. Ce que nous pouvons appeler les dogmes maçonniques de la solidarité universelle et du culte du grand architecte remonte au judaïsme talmudique et rabbinique sans aucun doute. La loge et la synagogue partagent la même haine contre les autels et les trônes chrétiens; nous disons chrétiens, car, pour les trônes rationalistes qui sont les plus nombreux aujourd'hui, on sait que la Maçonnerie les érige,

les sert, les soutient jusqu'à ce qu'il entre dans ses plans de les détruire ou de les remplacer. Le Maçonnisme est puissant aujourd'hui dans le monde parce qu'il dispose à son gré de l'opinion et des deniers publics ; des deniers en ayant à sa disposition les caisses des sommités de la Bourse et des Finances, de l'opinion publique, en monopolisant en grande partie le journalisme libéral qui forme à son gré cette opinion. Les grandes sources de la fortune sont aujourd'hui entre les mains des banquiers, principalement des Juifs, et les souverains régulateurs de l'opinion publique sont les journaux révolutionnaires dont les principaux sont la propriété de sociétés juives.

Ainsi, si le Maçonnisme et le Judaïsme n'avaient pas été la même chose dans leur être et leur substance, ils le seraient devenus dans leurs effets; au point qu'aujourd'hui, on peut donner comme mathématiquement certaine la formule suivante : le Maçonnisme gouverne actuellement le monde au moyen du Judaïsme, et le Judaïsme est présentement le maître du monde au moyen du Maçonnisme. Nous entendons ici les mots gouverner et dominer dans le sens purement humain et restrictif; car Dieu n'a point abdiqué sa souveraineté et n'a point cessé d'être un monarque vivant et agissant ; et par là même l'Église n'a point cessé d'être combattue avec une rage furieuse. Jamais, en effet,

on n'a vu, comme aujourd'hui, ce que peuvent l'enfer et ses suppôts ; mais aussi jamais on n'a mieux constaté leur radicale impuissance devant la Croix du Rédempteur. Etant données leur cruauté satanique et leur puissance colossale, c'est un prodige dû uniquement à l'assistance visible de Dieu qu'il y ait actuellement un seul temple debout dans le monde, qu'il y ait un prêtre qui prêche dans ce temple, et qu'une âme puisse publiquement y servir et adorer Dieu. Aussi bien, nous répétons que jamais on n'a vu comme aujourd'hui combien est puissant l'enfer servi avec une ardeur si incroyable par des éléments si nombreux ; mais, en retour, on n'a jamais vu si clairement combien est puissamment assistée et protégée l'Église de Dieu, qui ne cesse de se développer et de vaincre.

On pourrait presque dire que nous vivons en plein judaïsme, ainsi que l'a dit d'une façon heureuse un illustre écrivain catholique à qui nous ne faisons qu'un seul reproche, celui de dire ces choses et d'autres également bonnes dans un journal libéral: La société actuelle vit, ou peu s'en faut, en plein judaïsme, comme elle vit en plein maçonnisme ou libéralisme, ce qui est identiquement la même chose. C'est le courant sémitique qui pousse çà et là cette barque agitée de l'opinion publique, qui, dans son orgueil, ne

s'est jamais crue plus éclairée et plus libre, et qui, par un spécial et humiliant châtiment de Dieu, n'a jamais été plus esclave des centres ténébreux qui lui dictent chaque jour et sur chaque question ce qu'elle doit penser et ce qu'elle doit entreprendre; race ilote de libre-penseurs, qui se croient tels, alors qu'ils reçoivent honteusement des loges et des clubs leur libre-pensée arrêtée et décidée d'avance. C'est l'argent juif qui circule dans les veines et les artères de cette société matérialiste; c'est lui qui lève des armées, qui achète et vend les places, qui corrompt les magistrats, qui subventionne les consciences des journalistes, qui facilite la diffusion des mauvais livres, qui empêche les bons livres de se propager et d'être connus, qui laisse dans l'oubli ou fait disparaître ceux qui sont imprimés en faveur de la religion, qui fait baisser ou hausser les fonds de bourse, au moyen d'une nouvelle à surprise, qui provoque au milieu des foules, au milieu de l'Hosanna du jour des Rameaux, le *tolle* du Vendredi-Saint, qui retentit aux jours antiques d'Hérode et de Caïphe.

Que l'on nous dise maintenant s'il y avait, oui ou non, un motif légitime de consacrer à la question présente ces courts paragraphes, en présence de la fameuse Juiverie qui, malheureusement, domine aujourd'hui dans le gouvernement de notre malheureuse nation!

II. — LE SOCIALISME

I

Introduction.

Une question qui, dans le cours des siècles, a maintes fois préoccupé les esprits, a réveillé de nouveau, dans ces dernières années, l'attention universelle. Cette question, qui se montre actuellement sous un jour des plus sérieux et paraît grosse de conséquences, c'est la question sociale.

Depuis quelque temps déjà, le glorieux pontife Léon XIII, placé par Dieu sur la chaire de saint Pierre, comme chef et docteur de la chrétienté, a voué sa sollicitude à cette importante question et a appelé l'attention des princes et des peuples sur la nécessité de la régler conformément à l'esprit chrétien, afin de parer aux dangers qui menacent la société. « Vous n'ignorez pas, dit le Vicaire du Christ, au début de sa Lettre apostolique aux évêques d'Allemagne, vous n'ignorez pas les grands dangers et les difficultés immen-

ses que présente la question appelée question sociale, dont la gravité inquiète jusqu'à ceux qui gouvernent les plus grands États de l'Europe ».

Cette question, qui faisait naguère l'objet d'une conférence internationale tenue à Berlin, a été agitée en divers sens et dans les congrès catholiques et dans les congrès socialistes révolutionnaires. La lueur des incendies qui ont épouvanté et désolé une partie de la Belgique (la région de Charleroi) jetait naguère sur cette question une sinistre clarté.

Et, à l'heure actuelle, qui serait assez insouciant ou insensé pour douter de la gravité et de l'imminence du danger social ? Qui est-ce qui en doute parmi les puissants de la terre ? Qui est-ce qui en doute parmi les ouvriers des villes désignés sous le nom de prolétaires ? L'homme que l'Europe écoutait naguère avec plus de crainte que de déférence, et qui ne peut se résoudre au silence et à l'inaction dans sa retraite forcée, semble même désespérer de la solution pacifique de la question sociale, et pense que tôt ou tard cette question se résoudra au bruit du canon sur les champs de bataille.

Il est permis de nourrir des espérances plus pacifiques et de compter sur un avenir moins lugubre. Laissons donc le rôle de l'homme qui, quelques jours avant la ruine de Jérusalem, cou-

rait sans s'arrêter sur les murs de la ville, annonçant les maux qui devaient fondre sur elle. Il nous plaît de nous souvenir que Dieu a fait les nations guérissables et de prendre le rôle du médecin qui sonde la plaie à guérir, en signale la profondeur, et indique aussitôt le remède salutaire et efficace.

Après avoir sondé la plaie sociale et en avoir mesuré la prcfondeur et l'étendue, on est plus autorisé à faire part de ses expériences et de ses découvertes.

C'est ainsi que, dans le présent opuscule, nous montrerons tout d'abord comment le socialisme est devenu rapidement une puissance redoutable, une puissance internationale.

II

Comment le socialisme est devenu une puissance redoutable, une puissance internationale.

Il n'est pas possible de se le dissimuler, puisque c'est un fait d'une évidence incontestable, le socialisme est devenu rapidement une puissance redoutable. Il s'est produit dans l'espace d'une année, sur le terrain de l'agitation socialiste, trois faits dont il importe au plus haut point de comprendre toute l'importance et la signification.

Le premier de ces faits est le congrès socialiste marxiste qui s'est tenu à Paris au mois de juillet 1889.

En effet, le 14 juillet, pendant que la capitale de la France était en liesse et que l'attention publique était entièrement absorbée par le bruit et l'éclat de l'Exposition, il s'est rencontré plusieurs centaines d'hommes qui se sont donné rendez-vous à Paris. Et ces hommes venus de tous les points de la vieille Europe et de la jeune Amérique, parlaient douze langues et appartenaient à un plus grand nombre de nationalités diverses. Parmi ces hommes, dont la plupart ne s'étaient jamais vus, il se forma une fraternité cosmopolite d'un nouveau genre. Chacun d'eux était délégué par plusieurs milliers d'électeurs appartenant à la classe ouvrière. Forts de cette délégation, ces hommes se considéraient comme les représentants autorisés du travail, et ils agirent en conséquence. On les avait salués d'avance avec enthousiasme ; on leur avait prédit qu'ils briseraient la féodalité de la grande industrie, du capital ; on avait appelé leur congrès le parlement du travail, un parlement qui n'a pas eu son semblable dans l'histoire.

Lorsque ces hommes, réunis dans ces conditions si extraordinaires, eurent délibéré, à la façon des assemblées les plus graves ; lorsqu'ils eu-

rent voté leurs résolutions et pris l'engagement de veiller partout à leur exécution, ils allèrent visiter des morts. Et quels morts ! Ils allèrent suspendre une couronne immense dans le cimetière du Père-Lachaise, au mur des Fédérés. Ils jurèrent sur la tombe des *Communards* de consacrer leur vie à la défense des droits des prolétaires.

Cette visite au cimetière fut suivie d'un banquet que couronnèrent des chants exécutés dans les diverses langues qui étaient représentées. Et avant de se séparer, les membres du Congrès de Paris jetèrent aux ouvriers des deux mondes le cri de ralliement de la révolution sociale : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » !

Paris, tout entier à ses fêtes et à l'Exposition, ne s'occupa guère de ce singulier parlement du travail, si ce n'est que son conseil municipal *offrit le vin d'honneur* aux délégués.

Une partie de la presse eut la naïveté de croire que ces hommes ne s'étaient réunis que pour délibérer sur la protection internationale de l'ouvrier.

Sans nous arroger le droit de mettre en doute le dévouement de tels hommes à la cause des ouvriers, nous pouvons affirmer qu'un autre sentiment était au cœur de ces délégués ; un sentiment qui entraîne comme l'amour ; ce sentiment c'était la haine. Oui, la haine avait réuni ces hommes des quatre vents du ciel.

Ils étaient accourus pour se concerter et s'unir dans la lutte contre la société, pour organiser la Révolution sociale universelle. Un des présidents du congrès n'a pas hésité à le déclarer, et il a ajouté : « La lutte des classes dominantes contre l'union internationale des ouvriers est le dernier et suprême combat, le combat désespéré de l'ancienne société contre la société future ».

Ces paroles expriment toute la portée du congrès social qui siégea à Paris au mois de juillet 1889. Il est permis d'affirmer que nul parlement européen n'eut de délibérations aussi importantes que ce congrès.

Avec lui, une nouvelle puissance est entrée dans le monde, une puissance de négation, de destruction, la puissance de la Révolution sociale internationale organisée. Il faut plaindre les gouvernements et les hommes politiques qui ne comprennent pas qu'il est inévitable désormais de tenir compte de l'entrée en lice de cette nouvelle et redoutable puissance.

Le deuxième fait social à signaler, c'est le succès électoral des socialistes allemands aux élections du 20 février de la présente année (1890). Ce deuxième fait n'est pas indépendant du premier. Et il fut remarqué comme il méritait de l'être. Il y avait là, en effet, de quoi étonner et frapper de stupeur l'Europe libérale. De douze,

le nombre des députés socialistes fut porté d'un coup à trente-cinq. En 1887, le chiffre des voix obtenues aux élections par les candidats socialistes était encore inférieur à celui des voix de toutes les autres fractions importantes. En 1890, le chiffre des voix de la fraction socialiste dépasse celui des voix de toutes les autres fractions.

Ce résultat est, à coup sûr, un fait social considérable, il est un évènement. Si l'on voulait se faire une idée de développement du mouvement socialiste en Allemagne, il suffirait de citer quelques chiffres qui rendraient la démonstration évidente, incontestable.

C'est ainsi, par exemple, que de 1878 à 1890, les voix données aux candidats socialistes s'élevèrent, à Berlin, de 57.000 à 126.000 ; à Hambourg, de 29.000 à 66.000 ; à Munich, de 5.000 à 25.000, etc.

Il serait superflu de continuer cette énumération, quelque concluante qu'elle soit. L'organe principal du socialisme allemand, qui se publie à Londres, poussa alors ce sinistre cri de triomphe : « Le monde est à nous, quoi qu'on fasse »!

Ce qu'il y avait de particulièrement grave dans ce cri, c'est qu'il fut considéré comme le cri du triomphe du socialisme cosmopolite, et que l'écho de ce cri retentit sur les bords de la Tamise comme sur les bords de la Sprée, au delà des Alpes comme

au delà des Pyrénées, à Paris comme à Copenhague, comme à New-York.

Les socialistes d'Europe et d'Amérique avaient, du reste, contribué à couvrir les frais des élections socialistes d'Allemagne.

Ils étaient autorisés à considérer le résultat obtenu comme leur propre triomphe. Des dépêches de félicitations furent adressées aux socialistes Allemands par leurs frères Anglais, Belges, Espagnols, Français, Hollandais, Russes, etc., par leurs frères de tous les pays.

Le troisième fait, survenu peu après les élections allemandes, fut plus directement encore dépendant du Congrès de Paris. Nous voulons parler des démonstrations qui eurent lieu le 1er mai dans la capitale de la France.

Il importe souverainement de ne pas se méprendre sur la portée de ces démonstrations. L'origine première de ces manifestations est assez connue. Elle appartient à l'Amérique.

Le 1er mai 1886, les ouvriers des Etats-Unis avaient fait des manifestations communes en faveur du travail de huit heures. Le but de ces manifestations n'ayant pas été atteint, des ouvriers américains résolurent de les reprendre le 1er mai 1890, et les délégués socialistes d'Amérique demandèrent l'appui du Congrès de Paris.

Les inspirateurs du congrès virent là une excel-

lente occasion d'agir en faveur de la ligue ouvrière qu'ils voulaient former. En conséquence, ils firent voter une résolution qui devait provoquer, tant en Europe qu'en Amérique, des démonstrations générales pour le 1er mai.

Au moment où cette résolution fut votée, ni Paris, ni le monde capitaliste n'y prirent garde et n'en furent émus. Mais lorsque l'agitation qui devait préparer les démonstrations commença, il en alla tout autrement. On prit peur alors et on semblait croire à un mouvement révolutionnaire violent. Il y eut toutefois très peu d'actes de violence. Tout se fit conformément au mot d'ordre donné par les chefs. On vit des manifestations dans toutes les principales villes industrielles et dans presque toutes les capitales, à Paris comme à Berlin, à Vienne comme à Bâle et à Zurich, à Milan comme à Madrid et à Lisbonne, à Londres comme à New-York. A Londres le nombre des manifestants dépassa même *trois cent mille*.

Les manifestations furent en général si correctes extérieurement qu'une grande partie de la presse bourgeoise loua hautement les manifestants. On les complimenta du haut des tribunes parlementaires. La police alla même jusqu'à adresser des félicitations à ceux qui avaient dirigé les manifestations.

Oui, à la vue des bataillons de travailleurs qui

se mirent en mouvement dans les deux mondes, on ne demanda qu'une chose : Y a-t-il des vitres brisées ? Y a-t-il des coffres-forts forcés ? Et comme il n'y eut que peu de vitres cassées et point de coffres-fors forcés, on dit gaiement aux bataillons ouvriers : « Passez »! On ne songea pas à leur dire : « Au nom de quels chefs et de quels principes marchez-vous ? Où allez-vous » ?

Il semble que le caractère tout exceptionnel de la manifestation aurait dû frapper tous ceux qui étaient témoins de ce spectable aussi étrange que nouveau. Les congrès, les réunions, les cortèges, les télégrammes, tout cela se pratique en dehors du socialisme, mais des manifestations uniformes s'étalant le même jour dans les capitales et les villes ouvrières de l'Europe et de l'Amérique, cela s'est-il jamais vu dans le monde social ? Non ; ce fait est unique dans les fastes du travail. Ce fait est un évènement d'une immense gravité. On ne peut point l'appeler l'aurore d'une ère nouvelle ; mais il est assurément le premier jour d'une nouvelle période de l'histoire sociale. On a oublié que les armées bien disciplinées sont les armées les plus redoutables. On a oublié aussi que les démonstrations du 1er mai devaient être et furent en effet une imposante affirmation de la solidarité nternationale du prolétariat ouvrier de tous les pays. On a oublié enfin que cette affirmation

unique était l'œuvre du socialisme international.

C'est là que se trouve la signification véritable, la signification infiniment sérieuse des démonstrations du 1er mai. Les bataillons ouvriers ont marché, dans un pays comme dans l'autre, quelle que fût la forme du gouvernement ; et ils ont marché sur un signe du congrès socialiste de Paris.

Il est inutile d'ajouter aux faits que nous venons d'exposer de longues considérations. Et il est permis de conclure de ces faits que le socialisme est devenu rapidement une puissance redoutable.

III

Coup d'œil rapide sur le socialisme, sur ses forces et sur ses moyens de propagande. Problème qui se pose aujourd'hui pour tous ceux qui ont le devoir de la défense sociale.

Il est temps de jeter maintenant un coup-d'œil rapide sur le socialisme, sur ses forces et sur ses moyens de propagande.

Le socialisme, qui fait de si grands efforts pour entraîner le prolétariat ouvrier, qu'est-il ? Il faut que nous le sachions bien. Quelle est sa doctrine ? Il faut que nous la connaissions. Quel est le but

véritable qu'il poursuit ? Il est bon que nous ne nous fassions aucune illusion sur ce point.

Le socialisme est, avant tout, une négation, et la négation la plus catégorique, la plus entière, la plus universelle.

Nous ne comprenons pas la société sans la religion, sans la famille, sans la propriété. Il y a là pour nous, si l'on peut employer cette expression, un triple dogme social.

Or, en fait de religion, qu'enseigne le socialisme ? « En fait de religion, a dit froidement à la tribune du parlement allemand, le chef le plus autorisé du socialisme, nous sommes *athées* ».

Nous savons très bien qu'on n'est pas toujours aussi franc. Lorsqu'on a besoin, dans l'intérêt de la cause, de masquer plus ou moins cet athéisme brutal et révoltant, les socialistes déclarent que leur programme considère la religion comme une affaire privée, abandonnée au bon plaisir de chacun. Mais l'athéisme est la doctrine mille fois proclamée, professée du socialisme.

Il y a toutefois une distinction à établir entre l'athéisme socialiste et l'athéisme théorique d'une philosophie plus ou moins platonique en révolte contre Dieu ; l'athéisme socialiste est l'athéisme pratique, l'athéisme dans le peuple, l'athéisme dont on veut tirer brutalement les conséquences sociales. S'adressant aux libéraux du parlement

allemand, le chef socialiste cité plus haut s'est écrié un jour : « Ce que vous n'avez voulu que pour vous, nous le voulons pour tous ». Oui ; le blasphène de Proudhon, le socialisme le jette dans les rangs du peuple. Il dit au peuple que la foi en Dieu, la foi en l'âme immortelle, la foi en l'autre vie, la foi en tout ce qui fait l'objet de notre consolation et de notre espérance, il dit que cette foi est le mal, qu'elle est la cause première du sort de celui qu'il appelle l'*exploité*.

Nulle rencontre n'est plus douloureuse que celle de l'ouvrier athée en devenant socialiste. C'est à cet ouvrier que s'applique le mot désolant de Jouffroy : « J'ai vu cet ouvrier dans sa famille ; il enseignait l'athéisme à ses enfants. Je l'ai vu à l'heure de la souffrance, il ne savait que maudire ; je l'ai vu en face de la tombe, il ne savait qu'accuser la société ; je l'ai vu en présence de la mort, il se taisait dans un sombre désespoir ».

Nous ne dirons que peu de mots de l'idée de la *famille* selon le socialisme. Sur ce point, le socialisme craint particulièrement de paraître tel qu'il est. Il parle encore de la famille, mais la famille dont il parle n'est pas la nôtre. Il chasse Dieu de la famille ; il ne veut plus l'union bénite au nom de Dieu. Il méconnaît complètement les droits du père sur l'éducation des enfants. Il travestit et désorganise la vie du foyer domestique. Il y a quel-

que temps, devant une réunion de femmes socialistes, un agitateur en renom, parlant du rôle de la femme dans la société de l'avenir, crut pouvoir exposer comment, dans cette société, la nourriture serait préparée dans des établissements publics. Une femme se leva indignée dans l'auditoire ; elle protesta avec énergie, disant qu'elle ne comprenait pas, toute socialiste qu'elle était, ce que pourrait être la femme, la mère, quand on lui aurait retiré son droit de préparer la nourriture des siens.

La négation la plus précise du socialisme, c'est la négation de la *propriété privée*, de la propriété individuelle, du sol, du capital, de la machine, des mines, en un mot de tous les instruments du travail. Cette propriété, il la combat sans merci ; il lui oppose tous les abus du passé et du présent ; elle est la grande coupable dont la condamnation doit être irrévocablement prononcée. Le socialisme veut la remplacer par la propriété collective, qui doit être celle de tous, tout en n'étant celle de personne, il veut la livrer à l'État ou à la société. Mais cet État auquel il veut la livrer, n'est pas l'État tel qu'il existe, cette société qui doit tout posséder n'est pas celle que nous connaissons. Demandez au socialisme qu'il définisse son État, sa société : il ne le fera pas, il ne l'a jamais fait, il ne peut pas le faire.

Il est absolument vrai que le socialisme ne sait pas ce qu'il veut édifier, mais il sait très bien ce qu'il veut détruire, et cela lui suffit. Il est, comme l'enfer, une puissance de destruction et de mort. Oui, il faut qu'on le sache bien, cette puissance de négation ne se contente pas de nier ; elle veut renverser et détruire. Elle est âpre à la curée comme ne l'a été nulle autre révolution. Elle est ardente à l'œuvre comme la haine. Il n'est pas un seul des nombreux moyens actuels de propagande dont le socialisme n'ait appris à se servir. La presse, l'association, la réunion, le plaisir, le travail collectif, le socialisme se sert de tout. Sa propagande spéciale est la propagande quotidienne, incessante, de l'usine et de l'atelier.

Si elle se voit surveillée dans la presse, la propagande socialiste se réfugie dans l'association professionnelle. Chassée de l'association, la propagande retrouvera ceux qu'elle recherche dans une partie de plaisir, dans une fête champêtre, jusque dans un convoi funèbre. Si le rendez-vous de la partie de plaisir n'est pas possible, si la police garde l'entrée des cimetières, il restera toujours à la propagande socialiste le contact quotidien de la fabrique et de l'atelier, où la surveillance est difficile et la répression presque impossible.

La propagande socialiste a su découvrir et em-

ployer l'arme la plus redoutable de toutes. Elle a étudié et mesuré les conséquences économiques de la production capitaliste, elle a reconnu de bonne heure le côté le plus vulnérable du système, qui consiste dans la *prolétarisation* des masses.

Chaque jour, dans tous les pays, l'armée de ceux qui ne possèdent rien, l'armée des salariés, l'armée des *prolétaires*, augmente. C'est à elle que le socialisme s'adresse. Il ne dit pas immédiatement : « Reniez votre Dieu »; il dit : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ! Il dit encore de sa voix la plus puissante : « Travailleurs, ayez conscience de vous-mêmes, de vos privations, de vos droits, de votre nombre, de votre force ». En d'autres termes, le socialisme réveille dans les masses ouvrières l'esprit de classe.

Ah ! s'il ne l'éveillait que pour la défense des droits légitimes de l'ouvrier, nous accepterions volontiers cet article de son programme. Si la cause de l'ouvrier n'était pas la nôtre, nous ne serions pas les disciples du Dieu qui, dans sa vie publique et dans sa vie cachée, s'est entouré de pauvres, de petits, d'humbles selon le monde. Mais le socialisme réveille l'esprit déclassé pour en faire un esprit de convoitise, un esprit de défiance, un esprit de vengeance, un esprit de révolte. L'esprit de classe qu'il revendique est la haine de classe. Or, il n'est pas de haine plus

profonde, plus tenace, plus implacable que cette haine, parce qu'elle se croit légitime.

Là est le résultat le plus funeste de la propagande socialiste actuelle. C'est là qu'on sème le vent jusqu'à ce qu'on récolte la tempête. « Il faut faire en sorte que le peuple ait conscience de lui-même, a dit un chef socialiste ; le jour où ce résultat sera obtenu, sera le jour de l'action ». On le voit, l'aveu est complet : avant de marcher à la conquête du pouvoir, le socialisme veut conquérir le prolétariat.

Telle est la tactique du socialisme, tels sont ses moyens d'action, telle est son arme principale. La théorie de la propriété collective laissait les masses ouvrières assez indifférentes ; ce qui les a soulevées, c'est le cri de ralliement : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ; ce qui est l'immense danger de l'heure actuelle, c'est le réveil soudain de la haine de classe.

Passons en revue les forces du socialisme.

On en est à se demander s'il faut mentionner ici les anarchistes. Les socialistes les désavouent aujourd'hui ; ils déclinent toute solidarité avec eux. Cependant les anarchistes sont sortis presque tous des rangs du socialisme ; ils n'ont pu supporter le joug de la discipline, ils veulent aller plus vite. Ce sont les hommes de la dynamite, les hommes des bombes explosibles, les hommes qui étudient,

comme les nihilistes russes, les moyens les plus violents de destruction.

Le jour où le socialisme se croira assez fort pour marcher à l'assaut de la vieille société, les anarchistes formeront une troupe de volontaires à leur façon. Souvenons-nous du pétrole de la Commune, et il sera facile de nous représenter ce que pourra faire la dynamite, ce que pourront produire les bombes des anarchistes.

Mais ce n'est pas du côté des anarchistes, c'est du côté des socialistes organisés, des socialistes disciplinés, que je vois le plus grand danger ; du côté de ces milliers d'hommes qui marchent quand on leur commande de marcher, qui s'arrêtent quand on leur ordonne de s'arrêter.

On dira peut-être : Y a-t-il réellement des milliers, des millions d'hommes qui croient à la propriété collective, comme nous croyons au salut, et qui seraient prêts à agir en conséquence? Nous n'hésitons pas à l'avouer: pour nous, la propriété collective, telle que Karl Marx l'a entrevue, n'est qu'un rêve.

Ce n'est pas ce rêve, c'est la haine de classe, ce sont les négations du socialisme, qui lui recrutent surtout des partisans. Ah ! il faut avoir entendu un pauvre ouvrier égaré, un ouvrier qui a subi quelques injustices, un ouvrier auquel on a arraché la foi; il faut, disons-nous, avoir entendu

avec quelle haine frémissante cet homme parle des injustices sociales, pour comprendre la puissance du mouvement socialiste actuel. Cet homme, qui se défie de tout le monde, ne se défie pas du compagnon quelconque que le parti lui désigne comme guide. Cet homme, qui maudit toutes les dépenses et toutes les contributions, prélève sans murmurer sur ses sueurs et sur le pain de ses enfants, la cotisation hebdomadaire que le parti lui demande.

A côté de ceux qui sont engagés dans le parti socialiste, on voit d'autres hommes qui se contentent de suivre les socialistes au jour des manifestations et au jour des élections. Ce sont les mécontents. Sans parcourir leurs rangs, n'est-il pas facile de constater que les mécontents ne sont jamais plus nombreux qu'aux temps des grandes passions et des grandes convoitises ?

Qui peut en douter ? Le nombre des ennemis de la société est considérable, il est très considérable, trop considérable. Cependant, grâce à Dieu, la très grande partie des ouvriers, l'immense majorité de ceux que les socialistes appellent les prolétaires, ne suivent pas encore le socialisme à l'heure actuelle. Mais le socialisme veut s'emparer d'eux : il cherche à les entraîner ; il fait de suprêmes efforts pour les enrôler. C'est dans ce but qu'il déploie toutes les ressources de sa propagande, qu'il fait appel

à l'esprit de classe, qu'il souffle la haine de classe, qu'il répète mille fois son cri de guerre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » !

Si l'on élève ses regards ; si l'on considère ce qui se passe dans le monde, dans toute notre vieille Europe et jusqu'au delà de l'Océan, on voit le prolétariat universel qui s'ébranle. Une immense fermentation s'est emparée des populations ouvrières. Elles s'agitent comme une mer mouvante ; elles s'agitent dans les réunions, dans les associations, dans les démonstrations, dans les grèves. Et quelles grèves ! Ce ne sont plus les ouvriers d'une usine ; ce sont les ouvriers de vastes régions, qui abandonnent tout à coup leurs ateliers et leurs usines, et réclament d'autres conditions de travail.

Hier, c'étaient les grèves gigantesques de la Westphalie, les grèves des ouvriers des docks de Londres ; aujourd'hui, ce sont les grèves de la haute Alsace, les grèves de Barcelone et de Bilbao, les grèves de Roubaix et de Tourcoing, les grèves du Borinage. Ni le vieil empire d'Autriche, ni le jeune empire d'Allemagne, ni la vieille république suisse, ni la jeune république française, ni l'Angleterre avec sa constitution, ni les Etats-Unis d'Amérique avec toutes leurs libertés, ne sont à l'abri du mouvement. Il a suffi d'un mot prononcé par quelques centaines d'hommes réunis

à Paris pour donner comme une commotion électrique aux légions ouvrières de tous les pays.

Une semblable situation a-t-elle jamais existé ? On dit parfois que c'est la quatrième couche sociale qui apparaît à la surface, que c'est le quatrième Etat qui monte. Le nom importe peu. Il suffit de constater qu'une agitation inouïe trouble le monde ouvrier. Le mouvement ne gagne-t-il pas jusqu'aux campagnes agricoles ? Dans plusieurs pays, elles sont déjà douloureusement entamées. Un sourd mécontentement parcourt les rangs des petits propriétaires. Le socialiste Liebknecht a observé les envahissements de plus en plus étendus de l'hypothèque, envahissements qu'on ne pouvait plus arrêter ; il a supputé l'heure où l'hypothèque aurait dévoré la petite propriété et où les petits propriétaires entreraient en masse dans l'armée du prolétariat.

Plaise à Dieu que cette heure n'arrive jamais ! Quoi qu'il en soit, le mouvemeut ouvrier est là, profond, précipité, universel. Le socialisme dirigera-t-il tout le mouvement ouvrier ? Parviendra-t-il à s'emparer de l'innombrable prolétariat industriel? Le prolétariat agricole deviendra-t-il sa proie ? Les petits propriétaires iront-ils grossir ses bataillons? Telle est la grande question de l'heure présente. Tel est l'inévitable et formidable problème social qui est posé aujourd'hui dans les

deux mondes. Malheur aux peuples, si ceux qui sont appelés à concourir à la solution de ce problème tardent trop à le comprendre !

Et maintenant que faisons-nous en tenant un pareil langage? Nous avons voulu jeter un cri d'alarme; et nous regrettons de ne pas avoir une voix plus retentissante et plus autorisée.

Avons-nous jeté un cri de détresse? Oui, encore, nous avons voulu jeter un cri de détresse, car le mal qui se fait est bien grand et le danger qui se prépare est immense.

A la vue de la propagande socialiste qui envahit ainsi notre vieille Europe de tous les côtés à la fois, qui tue dans des milliers, dans des millions d'âmes, toute foi et toute espérance, et qui, au lieu d'unir les hommes, les soulève, les armes les uns contre les autres, à cette vue, oui, nous poussons un cri de douleur et de détresse.

Nous sentons encore le besoin de pousser un cri de détresse à la pensée de ce qui arriverait si le socialisme parvenait à entraîner pour quelque temps les masses organisées du prolétariat international. Il y aurait dans la société des convulsions épouvantables. L'histoire de l'humanité serait témoin de la révolution la plus vaste, la plus furieuse, la plus calamiteuse qui fut jamais.

IV

Ce que commande le devoir de la défense sociale.

Que faut-il faire pour conjurer le danger ? Il faut éviter avant tout de contempler ce qui se passe avec la stupéfaction morne du désespoir. Il ne faut pas désespérer. Aussi bien avons-nous poussé un cri de détresse, mais non un cri de désespoir.

Nous avons appris dès longtemps à admirer les merveilles sociales opérées par le Créateur. On admire les autres merveilles de la création, les beautés de la nature, les harmonies du monde physique. On n'admire peut-être pas assez les merveilles sociales, les harmonies sociales déposées par la Providence au plus profond du cœur de l'homme, au sein des peuples, au sein de la société humaine en général. Ces harmonies, Dieu ne permettra jamais aux hommes de les détruire entièrement. Non, le socialisme ne déracinera jamais dans le cœur des hommes la foi en Dieu, qui est la base de ces harmonies sociales. Non, le socialisme ne détruira pas ce chef-d'œuvre social qu'on appelle la famille, et qui est une inimitable copie de la sainte Trinité. Non, le socialisme n'effacera jamais complètement dans la vie des hommes le

double besoin de l'autorité et de la propriété. Non, mille fois non, les efforts des hommes n'anéantiront pas l'œuvre de Dieu. Le christianisme a vaincu plus d'une barbarie, il vaincra aussi les barbaries modernes. Nous ne saurions douter de l'Église. Avant tout, il faut donc éviter le découragement. Le péril est là, il faut le regarder en face.

Que faut-il faire ensuite ? Il faut réparer les fautes et les iniquités dont le socialisme est à la fois la conséquence et le châtiment.

On a nié les droits de Dieu ; le socialisme a dit au nom des siens : ni Dieu ni maître ! Il faut proclamer de nouveau franchement, hautement, les droits de Dieu ; il faut revenir à Dieu et à son Christ.

On a nié les compensations éternelles de la vie future ; le socialisme a répondu au nom des siens : Nous voulons des compensations en ce monde. — Il faut reconnaître que la vie de ce monde ne peut pas se séparer de la vie future ; il faut reconnaître que la première sans la seconde serait une énigne aussi indéchiffrable pour le socialisme que pour le libéralisme ; il faut reconnaître que la vie future explique seule les inégalités et les mystères de la vie de cette terre.

On a fait de la jouissance la loi première de la vie ; le socialisme a répondu au nom des siens :

si la jouissance est la loi de la vie, nous voulons jouir comme tous les autres, nous voulons avoir notre place au banquet de la vie. Il faut reconnaître que la loi première de la vie n'est pas la jouissance, mais le devoir; il faut reconnaître que cette loi du devoir est la même à tous les degrés de l'échelle sociale, sauf qu'en haut les obligations sont plus étendues et les responsabilités plus grandes.

On a fait de la question sociale une question exclusivement économique, une question de production et de consommation. Il faut qu'on se souvienne de nouveau, selon la parole divine, que l'homme ne vit pas seulement de pain.

On a mis l'homme au service de la machine ; il faut, au nom de l'humanité, qu'on intervertisse les rôles et qu'on mette la machine au service de l'homme.

On n'a vu dans l'ouvrier qu'un instrument, un facteur dans le problème de la production ; il faut qu'on se souvienne que l'ouvrier est un père, que l'ouvrière est une mère.

On a permis insensiblement à l'argent de devenir la première puissance du monde ; il faut soustraire l'humanité à ce règne humiliant, dégradant et pourtant fatal, impitoyable. On a permis au capital d'enrégimenter indistinctement les hommes et de produire cette multitude inouïe de prolé-

taires qui nous épouvante, cette armée bien autrement nombreuse et redoutable que les formidables armées des peuples modernes. Il faut, au prix de tous les efforts, arrêter ou du moins entraver cette œuvre funeste d'une *prolétarisation* indéfinie, universelle.

Qui est-ce qui peut et doit concourir à faire tout cela ? C'est d'abord l'Église, mais l'Église délivrée de toutes les chaînes dont on l'a chargée dans nos jours mauvais, l'Église libre dans son enseignement, l'Église libre dans les créations de sa charité. Oui, il faut que l'Eglise puisse interpréter librement les deux grandes lois : « Aime Dieu par dessus toutes choses ; aime ton prochain pour l'amour de Dieu ». Il faut que l'Église puisse communiquer au monde les enseignements du Vicaire du Christ, il faut que l'Église puisse jeter à tous les échos de la terre le sublime : « *Sursum corda* ».

C'est ensuite l'État qui doit agir. Demander tout à l'État, attendre tout de l'Etat dans la grave question qui nous occupe, mènerait directement au socialisme. Nous devons donc nous garder de substituer les droits de l'État à tous les autres, de substituer l'État à la Providence.

Mais l'État, par des lois funestes, a contribué au mal ; pourquoi, par des lois justes, ne contribuerait-il pas à la réparation du mal ? De

plus, l'Etat est le bras armé de la justice; il est le défenseur de la loi morale. Partout où celle-ci est atteinte, partout où la justice est lésée, l'Etat n'a pas seulement le droit, mais il a le devoir d'intervenir. Il est dans son rôle, dans la législation ouvrière, lorsque celle-ci ne prétend pas régler de plein droit toutes les conditions du travail, lorsqu'elle se contente de protéger l'ouvrier dans ses droits inaliénables. Nous ne disons pas à l'Etat, comme les auteurs des manifestations du 1er mai : « Réduis partout le travail de la journée à huit heures ; c'est ton droit ». Nous lui disons : « L'ouvrier ne peut plus remplir ses devoirs religieux ; rends-lui possible l'accomplissement de ces devoirs; protège-le dans son droit».

Nous disons aussi à l'État : « L'enfant qui entre trop tôt à la fabrique s'étiole, son âme se flétrit, son corps s'épuise; protège cet enfant qui de lui-même ne peut pas se protéger ». Nous disons encore à l'État : « La femme qui travaille d'un travail trop prolongé à l'usine s'affaiblit, elle ne peut pas donner à la famille ce qu'elle doit à la famille; la famille souffre ; au nom de la santé publique, au nom des intérêts les plus sacrés de la famille, protège la mère ».

Après l'Église et l'État, qui est-ce qui doit contribuer à la défense sociale, à la réconciliation sociale ? D'abord tous ceux qui, à un titre quel-

conque, exercent une influence sociale, et ensuite tout homme de bonne volonté. On disait autrefois : « Noblesse oblige ». Il faut dire aujourd'hui : « Position oblige, dignité oblige, richesse oblige, talent oblige ». Dans le mouvement économique actuel, nous sommes navrés de voir la société anonyme remplacer de plus en plus le patron. Le patron digne de ce beau nom est cependant si nécessaire ! Dans la section des patrons, qui de nous ne nommerait pas aussitôt des hommes qui ont prouvé autrement que par des paroles ce que peut pour la réconciliation sociale un patron à l'âme vraiment chrétienne, vraiment grande et généreuse ?

A l'heure des grandes souffrances sociales, Dieu a suscité dans les siècles passés les Ordres religieux. A l'heure où la plaie du paupérisme s'est ouverte au côté de l'humanité, il a appelé saint Vincent de Paul. Ni l'esprit de saint Vincent de Paul, ni l'esprit de saint François Régis, ni l'esprit de saint Jean de Dieu, ni l'esprit de saint François d'Assise, ni l'esprit de saint Benoît, n'a abandonné l'Église. Il anime les nombreuses congrégations de notre temps, quelque nom qu'elles portent, quelque douleur humaine qu'elles soulagent.

Il est un homme qui, dans son ministère modeste, est spécialement bien placé pour l'œu-

vre de la réconciliation sociale, parce qu'il est placé tout près du pauvre et à peu de distance du riche. Cet homme, c'est le prêtre.

Et ici la mission du prêtre est toute tracée. Il faut qu'il aille à celui qu'on appelle prolétaire et que le prêtre appelle du doux nom de frère. Il faut qu'il aille au prolétaire quel qu'il soit, malgré la barrière de défiance qu'on a cherché à mettre devant lui; le prêtre doit ne flatter aucune passion, mais compatir à toutes les souffrances de l'ouvrier et se constituer le défenseur de tous ses légitimes intérêts.

Un glorieux exemple de ce genre vient d'être donné récemment dans une sphère plus élevée. Pendant la grève récente, mais terrible, des ouvriers des docks de Londres, la misère était à son comble, l'irritation pleine de menaces. On vit apparaître alors l'homme de la paix, l'homme de la réconciliation, un prince de l'Eglise, un vieillard de 82 ans (Mgr le cardinal Manning). Pendant huit jours, on le vit constamment au milieu des ouvriers, ne se lassant pas, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le compromis qu'on a si bien et si justement appelé *la paix du cardinal*.

Nous avons dit que la propagande socialiste la plus funeste est celle de l'atelier. Mais ceux que nous venons de nommer ne peuvent pénétrer jusque-là. La propagande quotidienne de l'ouvrier

socialiste cherchant à entraîner ses compagnons doit être combattue par l'ouvrier chrétien, employant toute son influenee et tout son dévouement pour prémunir ses amis. Elle doit être combattue aussi par la presse. Jeunes hommes que Dieu a favorisés du don d'écrire et qui dépensez peut-être le talent le plus riche et les efforts les plus persévérants dans des luttes politiques stériles, nous vous en conjurons, allez, avec tout l'élan de la jeunesse, à l'ouvrier qu'on égare ; parlez-lui le langage qu'il comprend ; vouez à la question sociale cette plume qui vaut une épée.

Et vous, ouvriers chrétiens, vous serez les mieux écoutés par des compagnons dont vous partagez le sort ; vous entendez tous les jours la parole de haine ; prononcez tous les jours la parole de charité. Il y a dix-huit siècles que le christianisme connaît l'ouvrier devenu apôtre.

On emploie pour amener la ruine de la société toute la puissance de l'action commune, toute la puissance de la réunion, de l'association, des congrès ; employons cette même puissance pour la défense de la société.

Pour les catholiques comme pour les socialistes, la cause sociale s'étend bien au delà des frontières politiques. Il ne sera point dit qu'au déclin du XIXe siècle la charité catholique ait été moins puissante que la passion anti-sociale. Il ne sera

point dit que les catholiques n'ont pas su s'unir pour la défense de la société, comme les socialistes ont su le faire pour la ruine de cette même société. Le socialisme a serré ses rangs, serrons les nôtres sans haine, sans peur, sans reproche. Du congrès de Paris, les socialistes ont jeté à tous les échos du monde le cri de guerre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » : jetons à tous les échos du monde le cri de paix : « Chrétiens de tous les pays, unissez-vous » !

III. — L'IGNORANCE

I

Introduction.

Quel sera, ami lecteur, le pire de nos maux, au milieu de tous ceux qui nous affligent depuis longtemps ? Sera-ce cette opposition systématique que les puissances de la terre s'efforcent de faire à l'Église de Dieu, en se liguant partout avec ses ennemis ? Sera-ce la corruption des mœurs qui menace de faire de nous un peuple d'insensés et de brutes, au point que c'est à peine si l'on trouve un enfant innocent, un jeune homme sensé, un vieillard judicieux ?

Sera-ce cette universelle lâcheté dans la pratique du bien, ce stupide *qu'en dira-t-on*, qui fait que les bons s'allient aux méchants, uniquement par crainte de baisser dans leur opinion ? Le déchaînement de la presse ? La licence sceptique de

l'enseignement? L'horrible pouvoir des sociétés secrètes?

Ah! il y a un mal au-dessus de ces maux, une calamité pire que ces calamités, un ennemi plus funeste que tous ces ennemis.

Je le dirai, tout bas, bien bas, à nos amis, pour que nos ennemis ne l'entendent pas; je le dirai, la rougeur et la honte au front, et le cœur brisé. Ce mal, c'est notre ignorance, notre ignorance grossière et coupable des choses de la religion.

Qu'un militaire ne connaisse pas les choses de la guerre, qu'un médecin ignore la médecine, un avocat la législation, j'en suis moins étonné que de voir un catholique ne sachant presque rien du catholicisme. Et pourquoi le cacher? En Espagne, un grand nombre de catholiques se trouve dans cette situation.

Et notez que je ne me préoccupe point en ce moment de ces malheureux qui conservent de notre sainte religion uniquement le caractère indélébile du Baptême, vivant pour tout le reste en libres-penseurs consommés ou au moins en indifférents absolus. Je me borne à parler ici de ceux qui n'ont pas renié leur foi, de ceux qui aiment les pratiques chrétiennes, de ceux qui se permettraient de donner à leurs enfants une éducation rigoureusement catholique, de ceux qui vont à la messe tous les jours de dimanche et de fêtes d'obligation,

et accomplissent ponctuellement les autres préceptes de l'Église. Je parle, en un mot, de la portion choisie, du *petit troupeau* (pusillus grex) à qui on peut et on doit, en toute justice et vérité, donner le titre honorifique de peuple fidèle. Or, j'affirme que ceux-là même n'ont pas communément le degré d'instruction religieuse indispensable à notre époque, pas même souvent celui qui fut nécessaire à tout chrétien à une époque quelconque.

J'ai été déterminé à traiter ce sujet, auquel je consacrerai quelques paragraphes, par une petite lettre d'un de nos amis de province, personnage à qui je suppose d'excellentes intentions, mais qui m'est absolument inconnu, et qui, en se plaignant de cette ignorance générale, me cite deux faits récents qui donneraient envie de rire s'ils donnaient moins sujet de pleurer. Je ne citerai pas les détails; il s'agit en substance de bons catholiques de la classe lettrée qui n'exigeaient rien moins de leur pasteur que la réitération du sacrement de Baptême, afin qu'on pût employer comme marraine une dame, fort mécontente et affligée de ce qu'on n'avait pas pensé à elle au moment du premier Baptême. Une autre famille aisée demandait à un bon prêtre qu'il célébrât la messe dans son oratoire particulier, ne voyant pas l'inconvenance provenant ici de ce que ce prêtre avait déjà dé-

jeûné. On nous a cité les noms, les dates et les localités en cause dans ces deux cas.

Eh bien ! si, dans des questions si simples et si ordinaires, il y a une telle ignorance, que sera-ce dans les questions les plus élevées et les moins connues ? Déjà, dans une autre occasion, nous disions à ce sujet : Interrogez un grand nombre d'hommes très versés dans les lettres, ayant même leurs grades académiques, sur le mystère de l'Immaculée-Conception de Marie, mystère le plus populaire en Espagne, et, sur cent, vous en trouverez plus de quatre-vingt-dix qui vous répondront en confondant ce mystère avec celui de Virginité perpétuelle de la Mère de Dieu. Je parle par expérience. Que sera-ce donc si nous interrogeons sur les mystères les plus profonds ? Les réponses matérielles du catéchisme elles-mêmes s'oublient peu de temps après qu'on a quitté l'école. On ne fait rien pour les rappeler pendant toute la jeunesse, et lorsque, dans la maturité de l'âge, on entend les enfants et les petits-enfants les réciter, elles semblent à plusieurs une lettre absolument inconnue ou pour le moins oubliée. Hommes du monde, en êtes-vous là, oui ou non ?

Et cependant il est certain qu'il y a une partie de la religion tellement essentielle que si on ne la connaît pas, on ne peut obtenir son salut

éternel. Il est certain également qu'il y en a une autre partie qui, bien qu'elle ne soit pas indispensable au salut, ne saurait être ignorée, parce qu'il est prescrit de la connaître. Et il n'est pas moins certain que la plupart des questions que l'on traite aujourd'hui en public, et qui se traitent dans les journaux, les parlements, les clubs et les soirées intimes, sont des questions religieuses. Il est déplorable et honteux pour un catholique d'écouter sans mot dire les attaques dirigées contre sa foi, pour la triste raison que le malheureux ne sait pas défendre cette foi, qui est pourtant la sienne. Dites-moi, lecteurs impartiaux, ne vous êtes-vous pas trouvés plus d'une fois dans cette pénible situation?

Je vais donc, dans ces quelques pages, faire appel à votre bon sens, afin que vous donniez à votre instruction religieuse personnelle et à celle des membres de votre famille l'importance qu'elle mérite réellement à notre époque. Vous le voyez, je n'ai pas hésité à appeler cette ignorance le pire de nos maux.

Celui qui maintenant trouverait cette expression exagérée, la trouvera peut-être faible en achevant la lecture de ces paragraphes. Aussi bien me proposé-je de montrer la gravité de ce mal, le profit qu'en retire l'enfer, les mille calamités publiques et privées dont il est la cause ou

l'occasion, et surtout la souveraine félicité avec laquelle on pourrait y porter remède, si les catholiques le voulaient. Personne n'ignore le soin que nous mettons à rendre nos écrits toujours très pratiques et opportuns. Le sujet que nous abordons en ce moment aura même plus que les autres ces qualités. Dieu veuille accorder à nos humbles réflexions l'efficacité et la fécondité de sa divine impulsion !

II

Pourquoi appelons-nous l'ignorance religieuse le pire de nos maux ? — Coup d'œil sur l'état présent du peuple espagnol (1).

Pour comprendre jusqu'à quel point est exacte cette expression appliquée à l'ignorance générale en matière de religion, que nous déplorons à notre époque, il suffira de considérer ce qu est la religion et ce qu'est l'homme sans son précieux secours.

La religion est à la fois lumière pour l'entendement, force pour la volonté, consolation pour le cœur. Lumière pour l'entendement, parce qu'elle enseigne ce que doit savoir l'homme touchant son origine divine, sa fin suprême et les moyens de

1. Ceci peut s'entendre de tous les peuples européens à l'heure actuelle. Le lecteur en fera lui-même l'observation.

l'obtenir. Force pour la volonté, parce qu'elle l'aide puissamment à agir d'une façon conforme à ces moyens ; elle la stimule, si elle s'affaiblit ; elle la réveille, si elle s'endort ; elle la relève, si elle se laisse choir ; elle la soutient, si elle défaille. Enfin consolation pour le cœur, parce que, comme il y a inévitablement dans ce chemin des difficultés à vaincre et des ennemis à combattre, tout combat et toute victoire supposent la souffrance, la persécution, l'angoisse mortelle, et par là même aussi la nécessité de la consolation.

D'où il suit que la religion procure à l'homme la satisfaction des besoins les plus impérieux de son esprit : le besoin de savoir, le besoin d'agir, le besoin d'être consolé.

Or, supposez un homme qui, par sa faute ou par la faute d'autrui, se trouve privé de ces trois éléments de vie morale, et voyez s'il peut se rencontrer dans la création un être plus tristement misérable.

« D'où viens-tu » ? lui demande à chaque instant sa conscience, qui est un questionneur très importun et très ennuyeux « Eh ! que sais-je d'où je viens » ? Telle est l'unique réponse que peut donner le malheureux qui se trouve privé de la seule lumière qui puisse l'éclairer dans une affaire si difficile et si ardue. « Où vas-tu » ? poursuit l'implacable questionneur.

« Eh ! que sais-je où je vais» ? Il semble que je vais sans tarder où vont tous les autres hommes : au cimetière. « Et après » ? Horrible parole ! Voilà le doute, voilà le bourreau cruel, voilà les terribles pressentiments enveloppés parfois dans une négation impie et blasphématoire que les lèvres s'efforcent de prononcer, mais que le cœur s'obstine à ne pas vouloir admettre. En conséquence, à toute heure revient ce terrible : « si c'était vrai » ! qui tourmente sans cesse, sans cesse aiguillonne, au milieu des affaires, au sein des plaisirs, dans les enivrements du pouvoir ! Ah ! n'être pas sûr de la fin dernière ! Et tout cela, pour ne pas vouloir le demander à qui le sait, à la Religion ?

Et si l'esprit est privé de cette lumière, il est clair qu'il ne peut pas y avoir beaucoup de force dans la volonté, ni de consolation dans le cœur. Nous travaillons tous pour ce que nous connaissons, bien que notre travail ne soit pas toujours en rapport avec cette fin. Mais si, alors même que nous connaissons le bien, nous omettons parfois de le pratiquer, comment le pratiquera celui qui l'ignore absolument ? C'est ici l'expérience qui répond.

Croyez-vous qu'on profèrerait des blasphèmes si horribles contre Dieu, qu'on outragerait à chaque instant et d'une façon si révoltante son nom béni, si on avait de la divinité la haute idée qu'en a l'homme qui a une connaissance ordinaire et

suffisante de la religion ? Croyez-vous que la parole obscène n'expirerait pas sur les lèvres de celui qui comprendrait la gravité de la profanation dont il se rend coupable ? Nous ne nous sommes pas fait une idée assez défavorable du pauvre cœur humain, pour le croire à ce degré cyniquement pervers. Non, il est impossible que celui qui outrage ainsi son Dieu, sache qu'il est son Créateur, son Père, son Sauveur, la Providence qui veille constamment sur lui, le Juge inexorable qui réserve à ses infidélités un châtiment éternel. Ils ne savent pas ce qu'ils font, pouvons-nous dire, en répétant l'excuse invoquée par le Sauveur en faveur de ses bourreaux. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Mais, dites-moi : le fait de cette ignorance n'est-il pas déjà un grand crime ?

Appliquez cette réflexion à tant et tant d'autres circonstances dans lesquelles la religion a à pleurer sur les excès et les extravagances de ses enfants. Si vous voyez, par exemple, le prêtre raillé par les multitudes, pensez-vous que ces malheureux ont du ministre du Seigneur l'idée qu'ils devraient en avoir ? Si le temple catholique a été l'objet de profanations que ne lui auraient point fait subir des Turcs et des Juifs, ne devinez-vous pas que cela vient de ce qu'ils n'ont pas de la maison du Seigneur et de son caractère sacré l'idée élevée qu'en donne la religion ? Ceux

qui s'accommodent si facilement des unions condamnées par Dieu et injustement colorées du titre de mariages civils, agiraient-ils ainsi à la légère, s'ils comprenaient la gravité du concubinage public?

Les révolutions de notre siècle, ces monstrueux attentats publics qui bouleversent et détruisent l'Europe moderne, et qui, lui promettant chaque jour de la régénérer, la conduisent de nouveau à la barbarie antique, n'auraient pas été possibles à leur origine et ne le seraient pas aujourd'hui dans leurs conséquences, si elles n'avaient pas eu partout pour auxiliaire désastreux l'ignorance religieuse. C'est à ce prix seulement qu'il a été facile de faire perdre à notre bon peuple son caractère primitif de docilité et de noble grandeur ; c'est ainsi qu'on a pu en faire le jouet de l'ambition insensée des uns et des tentatives désastreuses des autres ; c'est ainsi encore que des maximes et des systèmes auxquels nos aïeux n'auraient répondu que par un sourire de compassion ou de mépris ont pu trouver des prosélytes au cœur de l'Europe et en plein christianisme.

Voici à ce propos une réflexion qui jettera une vive lumière sur le sujet que nous traitons. Il s'est produit, dans notre dernière révolution religieuse, un fait qui, à première vue, paraît incompréhensible.

Nous étions auparavant un peuple catholique; l'unité religieuse, non seulement était consignée dans nos lois, mais en réalité elle était observée par notre bon peuple. Il ne venait à la pensée de personne qu'il fût possible de se marier, ni d'enregistrer la naissance des enfants, ni de donner la sépulture à la dépouille mortelle de ses parents autrement qu'en suivant l'usage traditionnel et catholique suivi par l'Église. Les plus avancés n'étaient pas encore sortis de cette sphère catholique que l'on croyait éternellement invariable en Espagne. L'Espagne est catholique, disait-on, et nul n'admettait de discussion sur ce point. Or, que s'est-il passé ? La Révolution éclate ; nous ne ne dirons pas un seul mot ici sur le côté politique de la Révolution. La Révolution religieuse éclate et, du coup, nous nous trouvons transplantés, devinez où, bagatelle ! dans l'athéisme le plus éhonté; bien plus, nous livrons la guerre à Dieu, en nous plaçant aussitôt beaucoup plus en avant dans l'impiété que nulle autre nation d'Europe. Et qu'on le remarque, cela n'a pas été seulement le délire d'un petit nombre d'hommes ; non. Des personnages malheureusement très célèbres ont dû leur néfaste célébrité à ces bravades athées, ils ont été en peu de temps les chefs d'une armée nombreuse, et ils ont remporté des triomphes électoraux, grâce à la *guerre contre Dieu* franchement

inscrite dans leur programme ; et cela s'est passé dans la catholique Espagne, dans cette Espagne qui, deux ans auparavant, ne connaissait et ne reconnaissait, en fait et en droit, d'autre religion que la religion catholique, apostolique et romaine. Quel mystère incompréhensible ! Notre patrie sera donc toujours le pays des phénomènes et des anomalies extraordinaires ! Tout doit-il donc se passer chez nous autrement qu'ailleurs ? Comment avons-nous fait tant de chemin en si peu de temps ? Comment arrivons-nous à cet abîme d'impiété sans passer par des étapes et des degrés successifs ?

En étudiant un peu ce fait, nous trouvons une explication assez satisfaisante, sans exclure toutefois les autres causes, dans notre état d'ignorance religieuse. La révolution de 1868 a surpris notre bon peuple dans la pratique de sa foi, pratique vivante en quelques endroits, il est vrai, mais morte et à l'état de routine, en un plus grand nombre de lieux. On entendait la messe, on célébrait la fête du patron, on assistait aux processions, on recevait les sacrements indispensables ; mais comme chez plusieurs cela n'était pas appuyé sur une conviction robuste mais sur une coutume héréditaire, et n'était pratiqué que d'une façon inconsciente, il a suffi de la voix fougueuse, enthousiaste, d'un agitateur, pour le faire disparaître dans une ruine lamentable. Supposez que le peu-

ple espagnol, à côté de la pratique de sa foi, eût pu, grâce à son instruction religieuse, raisonner cette foi, qu'il eût compris le sens de ces fêtes, la signification de ces cérémonies, la valeur de ces sacrements, oh ! les déclamations de quelques insensés plus ou moins éloquents ne l'auraient pas fait chanceler dans sa vieille croyance. La municipalité d'une cité immortelle n'aurait pas commis l'énormité d'inviter l'imposteur protestant à s'associer aux fêtes de la Vierge du Pilier ; elle aurait su que les Protestants n'admettent pas le culte de la Sainte Vierge ; tels autres n'auraient pas demandé à un curé catholique de bénir avec le rituel et le goupillon la distribution socialiste de biens particuliers. Ailleurs on n'aurait pas promené en procession, pendant la Semaine Sainte, la Mère des Douleurs coiffée d'un bonnet phrygien, brodé pour elle par un dévot fédéré, sans intention peut-être de l'outrager, mais au contraire dans la pensée d'accomplir un acte de piété singulière.

Qui contestera que ce qu'il y a de plus extraordinaire, au milieu de cette série d'horreurs et de bouffonneries, c'est l'ignorance extrême de notre peuple ? Il a fait preuve de perversité et de beaucoup de malice ; mais on ne saurait expliquer par cette perversité toute seule, des folies semblables et un tel progrès dans le mal. L'aveuglement y a contribué plus que tout le reste ;

cet aveuglement provient principalement de notre épouvantable ignorance. L'ignorance a été ici l'auxiliaire de la fausse science dans son œuvre de démolition. C'est l'ignorance qui a aplani toutes les voies à la corruption. C'est à la faveur de cette ignorance que nous avons été sur le point de laisser périr au milieu des ruines de nos temples les plus précieux souvenirs de notre foi. Cette ignorance est plus grande dans les grands centres de lumière intellectuelle que dans les montagnes et les vallées écartées ; elle échappe à ceux qui ne regardent que le vernis extérieur des choses ; mais ceux-là la palpent avec douleur et tristesse qui, par leur ministère, se voient obligés d'enfoncer la main dans les plaies de cette société corrompue. C'est au point que nous croyons fermement que nos douleurs actuelles disparaîtraient presque entièrement si l'on obtenait que tous les enfants de notre Espagne possédassent au moins les notions les plus indispensables de la Religion.

III

Déplorables effets de cette calamité. Faciles triomphes des incrédules.

Parmi les maux nombreux qu'a produits parmi nous l'ignorance religieuse, un des plus sensibles et des plus considérables est l'importance que l'impiété a prise à sa faveur. Si l'impiété s'en va, de nos jours, se targuant ainsi de sa civilisation et de ses lumières, avec des rodomontades et des fanfaronades, avec la prétention de monopoliser à son profit les noms pompeux de philosophie et de science, elle le doit à l'ignorance du peuple catholique touchant les vérités de la religion. Notre médiocrité donne souvent des airs de géants à ces pauvres pigmées ; notre insuffisance sert de piédestal à leur prétendue science.

Voyez-les au casino et au café, en promenade et en voyage, disserter à leur aise sur le catholicisme et le protestantisme, sur les prêtres et sur le Pape, sur les dogmes et les mystères, décidant sententieusement, donnant leur appréciation sans réserve ni mesure, rabaissant ou insultant selon l'humeur du moment ou le caractère de la question. Leur *science* s'en va, comme un navire

orgueilleux, vent en poupe et à toute voile, sans rencontrer d'écueils et sans se détourner de sa voie.

Qui est capable de se mesurer avec cet athlète vigoureux ? Qui osera lutter avec cet orateur célèbre ? Qui ? Personne, par malheur. Ce sera beaucoup si on ne sourit pas gracieusement, en signe, sinon d'applaudissement, au moins de condescendance affectée. Et pourtant, il y a là quatre, six, peut-être douze catholiques très sincères, qui vont à l'église et parfois fréquentent les sacrements. Ils vont peut-être jusqu'à sentir dans l'intime de leur âme une douleur intense en entendant attaquer et vilipender leurs plus chères croyances. Et néanmoins, ils se taisent et dissimulent, ils se montrent complaisants. Y a-t-il là une lâcheté ? Il peut y avoir du respect humain ; mais, disons-le franchement, il y a surtout de l'ignorance. On en a des preuves. On attaque ici l'existence de Dieu, et cet opulent négociant n'est pas en état de développer la preuve la plus simple de cette vérité fondamentale. On a insulté la divinité de Jésus-Christ ; et cet autre, qui est avocat distingué, ne peut pas alléguer les raisons, même purement historiques, qui établissent le caractère divin du Sauveur, parce qu'il les ignore. On a attaqué la Papauté, et cet autre, médecin d'ailleurs très instruit, n'a allégué aucune des nom-

breuses preuves qu'il aurait pu produire sur son origine et ses bienfaits. Et le déclamateur impie est resté vainqueur et triomphant, par la raison que, dans le pays des aveugles, le borgne est roi ; et non seulement lui, mais plusieurs peut-être de ceux qui l'ont entendu, auront acquis la persuasion bien ferme que le catholicisme est une chose de pure routine et de bonne foi, qu'on le croit parce qu'on le croit, et rien de plus, sans avoir de preuves qui l'appuient et le recommandent, et sans avoir de réponses à opposer à ses adversaires, lorsqu'en réalité, il est le système scientifique le plus vaste, le plus complet et le plus philosophique qui ait jamais pu occuper l'intelligence humaine. Et l'on regardera comme une chose déjà jugée et hors de discussion que, pour être philosophe, il est nécessaire d'être incrédule ; qu'aucun point de nos croyances ne peut résister à l'examen sérieux de la raison ; que tout dans la religion n'est que sottise et imaginations de vieilles femmes, et rien de plus. Et tout cela, parce que le savant impie n'a pas trouvé à son heure quelqu'un qui lui ait fermé la bouche avec une des mille raisons fortes et décisives qui abondent dans nos auteurs de controverse populaire.

Vous avez été témoin de quelqu'un de ces cas, n'est-il pas vrai ? Eh bien, figurez-vous qu'il en va de même partout et toujours. Il n'est pas pos-

sible d'entrer dans un hôtel, un restaurant ou une simple auberge de charretiers, de voyager en diligence ou en chemin de fer, sans qu'à l'instant surgisse la question religieuse, attendu que les malheureux impies, sans doute en raison du dépit qu'elle leur cause et parce qu'ils sont les ennemis de l'Église, aiment à parler d'elle à tout instant. Or, si nous accordons que, de toutes parts, la religion paraît vaincue, admettrons-nous son manque de prestige et la vanité orgueilleuse de ces infortunés roseaux creux qui se croient invincibles par cela seul qu'ils n'ont jamais trouvé rien qui leur résistât ?

Et pourtant, il est si facile de fermer la bouche à ces malheureux ! Un simple éclaircissement qu'on leur demande sur un de ces mots qu'ils prononcent souvent sans en connaître la signification, une seule preuve qu'on leur demande des principes qu'ils émettent d'une façon sentencieuse ; une seule observation, une seule objection suffisent pour couper les ailes à ces aigles superbes. Un seul livre de Mgr de Ségur, que nous connaîtrions à fond, ses *Réponses* par exemple, pourrait malgré sa simplicité, faire triompher la cause de la Religion dans ces combats d'escarmouche où l'on s'en tient ordinairement au côté superficiel des questions.

Les voyageurs d'une diligence mangeaient

dans une hôtellerie. L'un d'eux portait la parole, faisant parade d'impiété, et débitait des torrents d'éloquence et de science pour prouver l'absurdité de nos mystères. Sa thèse favorite était celle de tant d'autres imbus des mêmes idées : « Moi, messieurs, je ne crois que ce que je comprends ». Et il appuyait son langage de tant de raisons extraordinaires et de railleries, et il l'assaisonnait de gestes si vifs, si énergiques et si naturels, que l'auditoire paraissait non seulement convaincu, mais ravi d'admiration. Ses arguments lui semblaient irréfutables, puisque nul ne les réfutait. On mangeait, en ce moment, une grosse et belle omelette, et un des voyageurs, qui avait seul attiré l'attention par son silence et par sa modestie qui lui avait fait prendre la dernière place, prend l'omelette dans ses mains, et la levant devant les convives, il adresse au savant incrédule cette question aussi spirituelle que plaisante : « Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi le feu qui amollit et fond le plomb et le fer, durcit les œufs, comme cette omelette vous en fournit la preuve » ? L'assistance resta muette en présence d'une semblable question ; et le savant ainsi interpellé répondit simplement qu'il ne le savait pas. « Eh bien, répliqua le voyageur intrépide, il y a donc un mystère que vous ne comprenez pas. Par conséquent, si les doctrines

que vous nous prêchiez tout à l'heure sont certaines, nous ne pouvons croire aux omelettes, puisque l'homme ne doit pas croire ce qu'il ne comprend pas. Il me semble cependant que vous la mangerez bel et bien, quoique vous ne la compreniez pas ».

Le fanfaron d'impiété demeura confus et passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et au milieu des applaudissements et des éclats de rire de l'assemblée, il fut dérouté et la question fut terminée. Une simple omelette avait suggéré à un vaillant catholique une comparaison victorieuse, et avait été le canon Krupp destiné à renverser tout cet échafaudage de raisons spécieuses invoquées par le malheureux impie. Assurément, dans l'avenir, il y regarda à deux fois avant d'attaquer la foi devant des inconnus, par peur qu'une autre omelette ne vînt renverser ses arguments.

Une instruction moyenne et ordinaire en matière de religion, une lecture régulière des œuvres les plus populaires écrites pour la défense de la foi, nous mettraient facilement tous en état de lutter avec des avantages incalculables contre nos ennemis.

IV

Si notre peuple a toujours été aussi arriéré qu'aujourd'hui en matière religieuse. Origine de l'ignorance présente.

Nous avons sommairement indiqué la gravité du mal qui nous afflige. Cherchons-en maintenant l'origine; attendu que, lorsqu'on connaît le principe de ce genre de maladies, on ne tarde pas à en trouver le remède.

Avons-nous été, en Espagne, toujours aussi ignorants en ce qui concerne notre foi? Pour quiconque connaît tant soit peu notre histoire, il est facile de répondre catégoriquement : non. Bien au contraire, il n'y avait pas un peuple qui l'emportât sur nous en instruction religieuse. Oui, notre peuple était plus instruit autrefois qu'aujourd'hui. Les panégyristes de notre siècle me demanderont de leur donner des preuves de cette vérité. La chose n'est pas difficile.

J'ouvre les monuments de notre littérature populaire, et je les trouve toujours imprégnés d'esprit religieux et d'idées religieuses, à tel point qu'on peut les comprendre, même avec la connaissance la plus vulgaire de la religion. Notre *chansonnier* sacré est un trésor, à ce point de vue.

Pendant de longs siècles, les chansons du peuple espagnol ont été presque toujours théologiques. On a composé alors sur l'Immaculée-Conception de Marie, sur la Naissance de Notre-Seigneur, sur le mystère de l'Eucharistie, sur la Passion, sur la vie des principaux Saints, des couplets, des romances, des sonnets, des gloses et des cantiques sacrés que l'on peut étudier dans chacune de nos riches collections. Et tous ces écrits se font remarquer non seulement par la grâce de la forme littéraire, mais beaucoup plus encore par la profondeur des idées théologiques, la connaissance nette et précise et leur exposition exacte et complète de la foi.

Si la littérature populaire est toujours, comme l'a dit un critique, la meilleure photographie du peuple, le peuple espagnol s'est montré, pendant quelques siècles, comme un peuple de docteurs. — Mais, me direz-vous, ces compositions ne furent pas écrites par le peuple, mais par des fils du peuple, hommes d'étude et qu'il ne faut pas confondre avec la masse commune. Les meilleurs poètes, comme Lope de Véga, Gongora et Caldéron, se consacrèrent à ces travaux. — Fort bien, mes amis, mais, alors même qu'on vous accorderait que ces œuvres n'ont pas été écrites par le peuple, vous ne pourrez pas nier qu'au moins elles ont été écrites pour lui ; ce qui suffit

à prouver mon assertion. De pareilles compositions n'auraient jamais réussi à devenir populaires, si elles n'avaient été parfaitement comprises ; et jamais elles n'auraient été comprises, si le peuple, à qui elles étaient destinées, n'avait possédé en matière religieuse une somme de connaissances qui le rendît capable de les comprendre.

Et que dirons-nous de notre théâtre ? Pour qui furent composés ces drames exclusivement théologiques, genre de littérature favorite de notre nation, sous le nom de *décrets sacramentels*, pièces dramatiques, à personnages allégoriques ? Madrid les représentait sur une de ses plus grandes places ; mais le peuple madrilène était spectateur, et la bourgade la plus oubliée tenait à les représenter aux jours de ses principales fêtes. Le peuple qui les applaudissait avec enthousiasme était assurément assez instruit pour en pénétrer le sens et en saisir les difficultés. Dans le cas contraire, les poètes auraient réservé leurs œuvres exclusivement aux Académies. Or, ces œuvres, qui étaient alors généralement au niveau de l'intelligence de notre peuple, exigent aujourd'hui une application suffisante de la part des personnes lettrées, et ce n'est qu'avec des connaissances théologiques au-dessus de la moyenne qu'on arrive à pénétrer le sens profond de leurs allégories et de leurs personnifications. Quel peuple

devait donc être alors le nôtre, qui se faisait simplement un jeu de ce qui réclame aujourd'hui de nous des études soutenues !

Que personne ne rougisse donc de le confesser : nos aïeux, sur qui nous l'emportons en des choses qui ne sont pas toujours bonnes, l'emportaient sur nous en science religieuse ; et grâce à l'éducation sérieusement chrétienne qui se donnait à la maison ; grâce à l'instruction que répandait partout le propagandiste le plus populaire de tous, c'est-à-dire le frère ; grâce à la splendeur de notre culte, qui n'est, en grande partie, que l'exposition plastique et figurée du dogme, le pauvre paysan, l'humble artisan, possédaient, alors, sur la religion et ses mystères, une connaissance telle qu'elle ferait aujourd'hui monter la rougeur au front à plus de quatre personnages lettrés.

Que les temps sont changés ! Pour quel étrange motif le progrès de l'instruction profane a-t-il coïncidé avec cette lamentable diminution de la science sacrée ? Pourquoi, aujourd'hui qu'il y a incontestablement beaucoup plus de fils du peuple qui lisent, y en a-t-il beaucoup moins qui soient instruits ? Pourquoi, par un singulier contraste, les grands centres de lumière, où l'on trouve plus facilement le moyen de s'instruire, sont-ils les plus atteints par cette lèpre de l'ignorance ?

C'est là un problème qu'on ne pourrait complètement résoudre sans entrer dans de longues considérations sur le changement social et politique qu'a subi notre patrie dans le siècle présent, considérations dont il n'y a pas lieu de faire ici l'énumération. Nous pouvons cependant en aborder quelques-unes sans inconvénient.

1° *L'influence amoindrie de l'Église.* — Toute la sollicitude des hommes d'Etat, depuis déjà de longues années, s'exerce à mettre des entraves et des obstacles à cette influence salutaire. La législation a eu constamment pour but d'exclure le clergé de toutes les institutions. Dans l'instruction publique et dans les œuvres de bienfaisance, c'est à peine si on lui a accordé une position secondaire et humiliante. Séculariser, telle a été l'éternelle manie de nos législateurs, sans se douter qu'au bout de cette sécularisation il y avait l'athéisme. Et cette prévention contre l'Eglise et les prêtres est devenue plus active et plus pratique par le moyen des lois de *désamortisation*, qui, réduisant le clergé à l'indigence, l'ont privé des éléments humains indispensables pour soutenir ses fondations des siècles précédents. De plus, une vaste conspiration, dont nous connaissons tous l'origine et le point de départ, a eu à son service mille plumes, mille langues, pour attaquer le clergé, le dénigrer, le calomnier, l'avilir aux yeux de la

multitude, en montrant ce corps si méritant, comme l'épouvantail du siècle, comme le type de l'immoralité et de la réaction.

C'est ainsi qu'on a réussi à rendre suspect, auprès de la multitude naïve et crédule, l'enseignement clérical ; à discréditer devant les masses la parole du prêtre. C'est à cette condition seulement qu'il a été possible de soustraire à la bienfaisante influence de l'Église une partie de notre peuple.

2° *La disparition des Ordres religieux.* — Le couvent était en Espagne l'université du peuple ; et une biographie détaillée de la majeure partie des fils du peuple qui se sont illustrés nous dirait que presque tous ont dû à un moine leurs premiers pas dans la carrière où ils ont brillé. L'instruction catéchistique leur était spécialement recommandée, et dans les missions, l'éloquence du moine était toujours très populaire. Le clergé séculier suffit à peine aujourd'hui à la simple administration paroissiale, et la catéchistique populaire, distribuée alors à peu près exclusivement par les religieux, est généralement négligée.

Ces éducateurs du peuple manquent, ainsi que les pauvres capucins qui évangélisaient nos bourgades et nos cités, rappelant à toute heure, aux pauvres et aux riches, les mêmes vérités toujours anciennes et toujours nouvelles sur Dieu, l'âme,

le ciel, l'enfer, etc., vérités dures, mais salutaires, qui pourront offenser certaines oreilles délicates, mais sans lesquelles il n'y a pas d'ordre possible en cette vie, ni de salut possible en l'autre. Tout cela manque grandement aujourd'hui ; c'était ce qui parlait au cœur de notre peuple, ce qui le touchait, lui inspirait de généreuses résolutions, le rendait bon et droit, le guidait en toutes les circonstances de la vie, éclairait ses incertitudes, et lui était plus utile que toute la science et toute la philosophie dont veulent l'endoctriner aujourd'hui ses faux régénérateurs.

3° *L'abus des lectures frivoles.* — Jamais on n'a lu autant qu'aujourd'hui, et jamais la lecture n'a été plus inutile. Plût à Dieu qu'elle ne fût pas souvent très nuisible ! Mais, alors même qu'elle ne serait qu'inutile, il est certain que c'est à elle qu'il faut attribuer en grande partie le peu de goût qu'on prend aux ouvrages religieux, dans lesquels notre bon peuple pourrait puiser l'instruction qui lui manque. Il est déplorable de voir l'artisan passer les heures de loisir que lui laisse son travail, à la lecture d'un mauvais journal, qui lui parle chaque jour de questions politiques embrouillées auxquelles il ne comprendra jamais rien, ou de cabales de parti qu'il nous serait plus utile à tous d'ignorer complètement. Il est triste de voir l'humble ouvrière dévorer avec une anxiété fié-

vreuse un roman obscène qui remplira son imagination de tableaux irréalisables et son cœur de désirs coupables ou d'émotions malsaines. Et en attendant, on ne jette pas même les yeux sur cette *Année chrétienne* qui faisait autrefois les délices de la famille ; on ne lit pas l'histoire émouvante de la Passion, on ne se souvient plus des enseignements du catéchisme. Les lectures actuelles font des politiciens et des femmes sentimentales ; les lectures d'autrefois formaient des croyants honnêtes et des mères de famille capables de communiquer à leurs enfants, non seulement la vie du corps, mais aussi la foi qui fait vivre l'âme.

V

Une autre des principales plaies actuelles : la suppression du dimanche.

Une des causes qui, à mon humble avis, ont contribué et contribuent le plus directement à la déplorable ignorance du peuple en matière de religion, se trouve dans ce que je n'hésite pas à appeler la suppression du dimanche.

Oui, amis lecteurs, que cette parole ne vous alarme pas, et ne la croyez pas exagérée. Ils sont nombreux, très nombreux, les chrétiens de nos

jours qui ont supprimé complètement le dimanche. Le dimanche chrétien, le jour du Seigneur, le jour du repos et de la sanctification, n'existe pas, de fait, pour une infinité de catholiques! La religion avait consacré ce jour au repos du corps, à la moralisation et à l'instruction religieuse du peuple. L'égoïsme et la cupidité l'ont converti en un jour de travail grossier et brutal. Il est brutal, en effet, et nullement raisonnable, le travail qui n'accorde pas à sa victime un répit pour lever les yeux au ciel.

Donnons quelques développements à ces considérations d'une si triste opportunité.

La religion, en prescrivant sévèrement le repos du dimanche, ne s'est pas proposé uniquement la fin principale de la gloire de Dieu, au moyen de l'assistance aux exercices du culte. Mais s'intéressant à notre bien, non moins qu'à la gloire de Dieu, elle s'est proposé de nous donner un temps de relâche, pendant lequel, libres des soucis grossiers et matériels du corps, nous appliquerions notre attention uniquement et exclusivement aux intérêts de notre âme. Le travail, on est forcé de le dire, en tant qu'il a pour objet de rendre l'homme maître et dominateur de la matière, le rend en même temps son esclave, puisque, s'il veut la dominer et l'utiliser, il doit commencer par se rendre son esclave et lui consacrer

toute son activité. La religion veut, durant vingt-quatre heures par semaine, nous arracher à cette fastidieuse dépendance.

Aussi bien a-t-elle disposé que, après six jours exclusivement consacrés au travail corporel, il y eût un jour en quelque sorte exclusivement consacré à l'âme. Qui pourra taxer d'exagération une semblable répartition ? « En ce jour, dit la sainte Église, en ce jour dans lequel j'arrache tes mains au travail, ton bras à la machine, ton visage à la poussière de la terre, relève-toi, travailleur ; porte tes yeux au ciel ; ouvre tes lèvres pour louer le Seigneur dans le temple ; écoute la voix de la religion qui te rappelle les devoirs, qui les enseigne pour la première fois à tes enfants, qui t'apprend mille vérités que tu ne peux ignorer, ni comme homme, ni comme chrétien, ni comme citoyen. Après cela, ouvre ton cœur aux pures joies de la famille ; caresse tes petits enfants, que tu as à peine le temps de voir pendant les six jours de la semaine ; sors de la poussière le bon livre que tu gardes dans ta modeste bibliothèque, et lis à ta famille qui les écoutera avec plaisir, de bons conseils, des histoires édifiantes, des exemples consolants ; va faire une promenade, et ouvre ton cœur et tes yeux au beau spectacle de la nature. Une fois de retour, descends dans la maison du pauvre et de

l'infirme, car rien n'embellit de nuances suaves le sentier de la vie comme les fleurs de la charité. Tel est le langage que la religion fait entendre au peuple. Qui osera dire qu'en cela elle se montre tyrannique et même exigeante? Or, voyez ce qui se passe en un grand nombre de localités. A la première heure du jour de fête, on ouvre les boutiques et les ateliers; le laboureur sort et va cultiver son champ; la femme vaque à ses travaux ordinaires, ni plus ni moins que les autres jours de la semaine.

En vain la cloche appelle-t-elle à la messe et à l'instruction paroissiale; le bruit des affaires humaines l'étouffe complètement pour un nombre incalculable de catholiques qui persistent à s'appeler de ce nom, lorsque, en réalité, ils ne sont que de pauvres païens. A midi, commence à s'éteindre la fièvre de la cupidité. Mais, hélas! c'est pour céder la place à une autre fièvre plus dangereuse, la fièvre des divertissements. Ce catholique de nom, qui a passé la moitié du jour du Seigneur dans son usine, ou dans son magasin, se décide, après avoir pris son repas, à faire sa toilette pour passer l'autre moitié dans l'auberge ou le café, qui, en fin de compte, n'est autre chose qu'une auberge plus élégante, ou à la salle de bal, ou à des spectacles dégoûtants. La nuit arrive, et, avec elle, la fin du jour du Seigneur,

converti ainsi en un jour du diable. Et notre homme revient à sa maison pour commencer une nouvelle semaine, non avec une nouvelle provision de consolations puisées dans le temple pour porter durant huit jours encore la croix de la vie, avec une nouvelle instruction à s'appliquer à soi-même et à communiquer aux enfants, avec un cœur plus léger et une augmentation de forces; mais avec des remords cuisants dans l'âme, après avoir perdu au jeu le pain de la famille, le corps fatigué et épuisé par l'abus des plaisirs, moins disposé à reprendre le travail ordinaire qu'au moment où il a été suspendu, plus ennemi de Dieu, plus en guerre avec ses frères, plus dégoûté de la vie.

Avez-vous remarqué que, dans les maisons où on n'observe pas la loi de Dieu, l'heure privilégiée des discussions et des scandales, l'heure où la femme est plus maltraitée, où les plus mauvais exemples sont donnés aux enfants, c'est le soir du jour de fête? C'est la conséquence de ce que ce jour est devenu un jour de péché, alors que Dieu l'avait institué pour être un jour de sanctification. Et pour nous borner ici au point de vue principal sous lequel nous le considérons actuellement, je veux dire de l'instruction religieuse, que n'a-t-on pas perdu en profanant le dimanche? On a perdu l'instruction paroissiale,

le catéchisme des enfants, la lecture du livre de piété, la conversation utile en famille ; tous ces moyens d'éducation populaire catholique ont été négligés. On ne verra pas tout d'abord ces inconvénients ; mais qu'il s'élève et se forme une génération sous l'influence de ce que nous avons appelé la suppression du dimanche, et vous verrez ce qui arrivera. Ne le touchons-nous pas déjà du doigt ?

C'est dans ce sens que nous écrit un zélé souscripteur de la Revue, professeur d'enseignement primaire dans une bourgade du Haut-Aragon. C'est une grande vérité : les maux qu'il déplore dans sa lettre n'ont pas assurément d'autre origine que l'ignorance religieuse provenant du mépris complet du jour du Seigneur. Une de ses phrases dit tout, sans qu'il soit besoin d'autre explication : « Personne ici n'observe le dimanche ». Cette lettre nous a déterminé à consacrer à ce sujet le présent paragraphe.

VI

Comment opposer un remède efficace à ces maux ? On en indique quelques-uns d'une efficacité souveraine.

Eh bien ! que devons-nous faire, nous qui dé

sirons agir ? s'écriera quelqu'un de nos amis, convaincu de la vérité et de l'importance des considérations que je viens d'exposer dans les paragraphes précédents. Comment nous opposer à ce torrent débordé d'erreur qui nous envahit? Comment dissiper cet épais nuage de préoccupations et d'ignorance qui aveugle la plupart de nos frères ?

Comment, amis lecteurs? *En priant Dieu et en travaillant*, selon le vieux refrain espagnol. Je vais m'expliquer.

Il est certain qu'un grand nombre de nos maux, et surtout celui que j'ai appelé le pire de tous, ne peuvent être guéris radicalement par l'effort individuel d'aucun catholique. La direction générale des sociétés, la réforme de la législation, l'extirpation des abus introduits dans l'enseignement public, une plus grande influence du clergé dans les masses populaires, la restauration des Ordres religieux, etc., ne dépendent pas de nous. Les travaux isolés de tel ou tel écrivain, missionnaire ou propagandiste, aussi zélés qu'on les suppose, ont très peu d'influence sous ce rapport, humainement parlant. Mais, sommes-nous catholiques ou rationalistes? Croyons-nous, oui ou non, à l'efficacité de la prière ?

En priant Dieu ; c'est-à-dire en brandissant sans cesse cette arme toute-puissante, en importunant

le Seigneur par le gémissement humble et persévérant, en faisant, en quelque sorte, violence à sa miséricorde, pour qu'elle se répande abondamment sur nos immenses misères.

On écrit beaucoup, on pérore beaucoup, on combat beaucoup en tous sens, mais tous ces travaux sont-ils vivifiés par la chaleur surnaturelle de la foi et de la prière chrétienne, ou ne sont-ils pas plutôt comme des cadavres immobiles et glacés, mus seulement par le froid naturalisme? Donc, des prières, et des prières avant tout.

Mais à côté de la prière et avec elle, n'oublions pas la seconde partie du refrain : « *En agissant* ». Dieu ne nous accorde pas à toute heure sa protection pour favoriser et légitimer ainsi notre indolence et notre apathie. Il veut opérer ordinairement dans l'ordre moral, comme il fait, en général, dans l'ordre physique; c'est-à-dire au moyen des causes secondes. Les conversions soudaines, comme celle de saint Paul, sont des miracles, ainsi que la multiplication des pains et des poissons. Dans l'ordre normal et régulier, il n'y a pas de miracles. Comme il ne nous donne la récolte qu'à la condition que nous confierons la semence à la terre et que nous la cultiverons; comme il ne soutient notre vie qu'à la condition que nous la soutiendrons nous-mêmes au moyen des aliments, ainsi il veut agir sur la destinée de

l'homme et sur la marche des évènements sociaux, au moyen de nos travaux de propagande.

Qu'ils se persuadent de cette vérité les *hommes de bien* qui se contentent de ne faire de mal à personne, croyant avoir rempli, avec cette seule bonté négative, toutes leurs obligations. Qu'ils sachent qu'ils manquent à leur devoir. Oui ; la principale obligation du chrétien est non point seulement de s'abstenir du mal, mais d'agir efficacement contre lui. Celui-là n'est pas véritablement soldat qui ne sait que se tenir sur la défensive, mais bien celui qui, à l'heure voulue, attaque avec intrépidité et chasse l'ennemi de ses positions retranchées.

En appliquant ces réflexions à notre cas, il est incontestable que nous pouvons faire beaucoup en faveur de l'instruction religieuse de nos frères, et pour les arracher en aussi grand nombre que possible aux pires de tous les maux, à l'ignorance en matière de religion. Nos amis veulent-ils que nous leur indiquions quelques points où ils puissent déployer leur activité et exercer un véritable apostolat compatible avec leur caractère séculier ? Nous allons les satisfaire, ces observations serviront d'épilogue à ce sujet si plein d'intérêt.

1° *Les écoles du soir et du Dimanche.* — L'enseignement officiel dédaigne, en un grand nombre de points, sinon en tous, l'instruction reli-

gieuse; sur d'autres, il donne une instruction corrompue. Entreprenons, nous catholiques, de fonder des écoles, pour notre compte, sous l'inspiration immédiate du curé ou d'un de ses délégués. En Angleterre, l'Etat n'a pas une seule école où les catholiques puissent concourir. Savez-vous combien l'initiative individuelle de nos frères en a ouvert dans ce pays? Le nombre s'élève à mille. Elles concourent avec celles de l'Etat, et les pères et les parents ont ainsi assuré la foi de leurs enfants, en même temps que leur éducation littéraire et scientifique.

Il s'est fait quelque chose de semblable dans notre patrie, depuis que le fouet de la révolution nous a réveillés un peu de notre torpeur. Pourquoi ne fait-on pas davantage? Il est honteux de le dire: parce qu'il y a des catholiques, et des catholiques sincères, qui dépensent chaque année en plaisirs, et souvent en plaisirs corrupteurs, quelques milliers de douros (le douro vaut 5 francs), et qui regrettent de donner quelques réaux par mois (le réal espagnol commun vaut 20 centimes) pour soutenir l'école catholique de leur quartier. Il en est d'autres qui s'ennuient d'une vie passée au milieu des plaisirs fastidieux, car les plaisirs eux aussi dégoûtent, et même plus tôt que les devoirs. Et ces hommes dégoûtés pourraient déployer dans ce champ de l'instruc-

tion populaire cette activité aujourd'hui sans objet qui est le tourment et parfois le déshonneur de leur jeunesse, en l'employant à ouvrir, à organiser et à soutenir de leur parole et de leur influence, des cercles et des académies catholiques pour la classe ouvrière, en vue de la rendre chrétienne et honnête, de la même manière que l'impiété ouvre des clubs et des centres de réunion pour la pervertir et la démoraliser. Quelle noble mission que celle du catholique séculier instruit, qui se fait chaque soir, pendant une heure ou deux, le professeur populaire dans un de ces centres d'instruction catholique ! Nous osons dire que nos jeunes licenciés et docteurs, nos jeunes employés de commerce, si instruits dans les questions qui touchent à leur état, trouveraient plus de satisfaction et auraient au cœur un plus grand sentiment de leur dignité, en sortant chaque soir de l'enceinte où ils ont communiqué les lumières de leur savoir et la chaleur de leurs convictions catholiques à quelques esprits honnêtes qui, au milieu de la fougue des plaisirs, applaudissent avec délire une danseuse ou s'extasient en entendant l'*ut* de poitrine d'un nouveau ténor.

Il est certain que la vie de l'homme est trop sérieuse pour être entièrement employée à de telles frivolités. Et penser qu'il y a des hommes

de talent, des hommes instruits, moraux même et honnêtes, qui croient avoir bien rempli leurs devoirs en dépensant joyeusement leur vie en de semblables futilités ! Est-ce donc pour cela que Dieu a placé dans nos mains un capital si précieux ? Soldats ou hommes de lettres, riches propriétaires, riches commerçants, industriels actifs, considérez que vous faites un très mauvais usage de ce capital de la vie ! Considérez que vous n'en êtes pas les maîtres, mais que vous n'êtes que de simples administrateurs au service de Dieu, qui est l'unique véritable propriétaire ! Considérez que le savant et le riche ont, outre le droit de jouir de leurs richesses et de leur science, le devoir d'en faire profiter leurs frères !

VII

Suite et conclusion du même sujet. Observation finale très importante.

J'ai commencé à indiquer précédemment les moyens principaux par lesquels, à notre époque, le catholique séculier pouvait coopérer à la destruction de l'ignorance religieuse qui afflige le peuple, je poursuivrai et conclurai dans le présent paragraphe, cette indication sommaire.

2° *Les bibliothèques populaires.* — Après l'école catholique du jour, du soir et du dimanche, il n'y a rien de plus utile que les bibliothèques paroissiales. Qui connaît les funestes ravages causés par le livre impie et scandaleux, ne s'étonnera pas de nous voir donner une telle importance à la circulation du livre honnête, instructif et édifiant. Et néanmoins, de tels livres ne circulent pas comme ils le devraient, bien qu'ils soient favorablement accueillis par le pauvre, lorsqu'ils lui tombent dans les mains; bien qu'il y en ait un très grand nombre d'écrits à sa portée, en un style agréable et attachant et qui se vendent à un prix très peu élevé. Quelle est la cause principale qui empêche ces livres de se propager? C'est incontestablement le défaut d'organisation. S'il y avait dans chaque localité un catholique zélé, qui, pour la gloire de Dieu et le bien de ses frères, se constituerait le correspondant volontaire des libraires catholiques de la capitale, en faveur de ses pauvres voisins; si, de plus, dans chaque paroisse, on établissait un dépôt de ces livres dans une succursale où les fidèles pourraient se procurer tout ce dont ils ont besoin ou ce qu'ils désirent en cette matière, où on leur permettrait de lire, en les leur prêtant, les livres qu'ils ne peuvent acheter; où on leur échangerait contre de bons livres les mauvais qui leur seraient tombés entre les mains.

ou qu'ils auraient arrachés eux-mêmes des mains de leurs amis, soyez certain que là où existerait cette simple organisation, la propagande du bon livre ne tarderait pas à produire d'excellents résultats. Et penser qu'une seule personne chrétiennement zélée suffirait dans chaque localité pour obtenir ce résultat ! C'est à elle que s'adresseraient les jeunes gens désireux de se procurer tel ou tel livre ou brochure sur un sujet d'actualité ; c'est à elle que s'adresseraient les mères de famille qui cherchent un formulaire de prières pour leurs filles, ou tel autre qui veut un journal catholique et qui ne sait lequel choisir, et qui s'est exposé, abandonné à ses seules lumières, à ce qu'on lui donne un chat pour un lièvre, dans une matière où la fraude est si fréquente et si facile. Je connais un homme qui, dans sa localité, a entrepris ainsi discrètement une pareille œuvre, et au bout de l'année, il s'étonnait du grand nombre de bons livres qu'il avait réussi à mettre en circulation. Et remarquez que chaque livre aura ordinairement plus d'un lecteur, qu'il restera comme en dépôt dans la famille, qu'avec les idées et les exemples qu'il y aura puisés, un père enseignera ses nombreux enfants et ceux-ci, à leur tour, en instruiront un grand nombre d'autres. Calculez dès lors, si vous le pouvez, la somme de gloire que vous aurez procurée à Dieu, par cette humble action qui

aura fait de vous, en quelque sorte, le bibliothécaire ou l'agent du peuple en cette matière (1).

3° *Le journalisme catholique.* — Le journalisme, grand Dieu ! Quel levier puissant pour le mal ! mais aussi quel levier pour le bien ! C'est l'arme propre de notre siècle et on éprouve une véritable consolation à voir avec quelle ardeur le zèle des catholiques l'emploie. Le journalisme catholique se divise en trois classes. Il est parfois catholico-politique, c'est-à-dire destiné à défendre la religion sur le terrain pratique de l'administration publique et des droits du citoyen. Que personne ne parle mal de la presse catholico-politique. Puisque, sur ce terrain, il est des hommes qui attaquent le catholicisme, il doit y en avoir qui prennent sa défense. Sa meilleure recommandation est la haine de l'impiété. Pie IX a honoré de fréquents brefs de félicitation ceux qui s'adonnent à une si noble tâche. Cela doit nous suffire.

Il y a ensuite le journalisme catholico-scientifique, c'est-à-dire celui qui s'emploie à défendre la religion à l'aide de la science de cette religion, qui est la théologie, ou à l'aide des sciences profanes, qui ont toutes des relations intimes avec elle. Il sert à un noble emploi le papier que ces

1. Voir, pour de plus amples développements sur ce sujet, *l'apostolat séculier.*

publications consacrent aux luttes actuelles. Grâce à ces publications, on va au-devant de l'erreur au moment où elle apparaît, et on prévient contre elle les intelligences imprévoyantes, on la démasque et on la confond. Sans nier que le livre offre l'avantage d'approfondir plus sérieusement les questions, le journal catholique les résout, pour ainsi parler, en première instance.

Il y a enfin le journalisme catholico-pieux et catéchistique, sur lequel, nous adressant plus spécialement dans ces paragraphes à la classe populaire qu'à la classe lettrée, nous appelons particulièrement l'attention. C'est un genre nouveau et qui ne date que d'un petit nombre d'années; mais il a déjà produit des résultats très précieux. Il se réduit à une publication hebdomadaire, semi-hebdomadaire ou mensuelle, qui, ayant pour objet la dévotion à tel ou tel saint, au Sacré-Cœur, au Très Saint Sacrement, à la Sainte Vierge, à saint Joseph, à l'Ange Gardien, etc., s'occupe de tout ce qui regarde la piété et les œuvres spirituelles, en expliquant, en passant, ce qui est relatif aux cérémonies du culte, aux fêtes, aux mystères, en l'agrémentant de belles poésies, du récit de bonnes actions, d'histoires édifiantes, etc., etc. Ces publications sont déjà si nombreuses en Espagne, que, dans beaucoup de localités, il y a à peine une famille vraiment catholique qui n'en possède

quelqu'une. Modestes et familières dans le fond et dans la forme, elles sont cependant, et pour ce motif même, les meilleurs apôtres du peuple, les fils conducteurs de la ferveur, les précepteurs domestiques qui viennent déposer goutte à goutte au sein de la famille l'instruction religieuse, et faire sentir jusqu'à la dernière couche sociale la vibration produite par la parole du Pape, des Évêques et des grands Apologistes. Attachons-nous tous à obtenir que chaque famille soit pourvue de ce mentor chrétien qui, pénétrant sous la porte et sans bruit, produira des merveilles.

Une parole, pour terminer, à nos frères dans le sacerdoce et à nos collègues de la presse. Ce qui importe le plus, ce n'est pas qu'il y ait quelqu'un qui parle et écrive pour la défense de la religion, mais bien qu'il se trouve des hommes qui parlent et écrivent sur la religion d'une façon qui soit à la portée de notre peuple. C'est là l'essentiel. Amis, baissez un peu le ton de vos livres et de vos discours, parce que, vous dirai-je en imitant le langage du divin Maître, ce ne sont pas les savants, mais les ignorants qui ont besoin d'instruction. Et les ignorants ne s'élèvent pas à une haute philosophie. Faites-vous petits avec les petits, abaissez-vous un peu, afin de vous mettre à leur niveau. N'est-il pas lamentable, mes amis (excusez la liberté de mon langage), de voir au

pied de la chaire une multitude qui écoute parfois avec étonnement votre profond sermon philosophico-social, l'admire et l'applaudit sans le comprendre, lorsqu'elle ignore peut-être ce que signifie le premier article du symbole ou le premier précepte du Décalogue ? Au dire d'un de ses biographes, saint Jean Chrysostome prêchait un de ses premiers sermons, et il le faisait avec une éloquence et une sublimité qui lui méritèrent le surnom de *bouche d'or* (Chrysostome). Il recevait les éloges et les félicitations des savants de la cité, et dans les écoles et les académies, on ne parlait que de l'éloquent orateur. Ayant réussi à le rencontrer au moment où il descendait de la chaire, un jour que le saint évêque s'était élevé jusqu'aux nues, une vieille femme lui dit sur le ton de la supplication : « Fort bien, Monseigneur, mais quel jour prêcherez-vous pour nous » ? Vivement frappé par cette parole d'une pauvre vieille femme, l'illustre évêque devint dès lors, en même temps que le Cicéron de l'éloquence sacrée, l'orateur de tout son peuple, dont il eut à contenir mille fois les sanglots qui éclataient jusque dans le lieu saint. Nous voudrions que nos orateurs et nos publicistes eussent ainsi le don d'émouvoir jusqu'aux larmes. Parlons et écrivons pour ceux qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire pour les pauvres, les ignorants. N'est-il pas à craindre, mes

amis, que ce que nous avons appelé le pire de nos maux, ne nous fasse encourir une terrible responsabilité ? La mère parle à son enfant l'idiome du premier âge, et pour se faire comprendre elle imite son langage et sa prononciation, et elle trouve à cela ses plus suaves délices. On nous demande moins à nous qui remplissons auprès du peuple le doux office de pères. Solidité et opportunité des sujets ; simplicité unie à la beauté et à la correction dans la forme ; voilà ce qu'on exige de nous. Dieu veuille rendre fécondes ces réflexions humbles et peut-être audacieuses, dictées uniquement par le désir de sa plus grande gloire !

LE MAL SOCIAL

SON REMÈDE :

AVANT TOUT : LA FOI

I

Importance de ce sujet. — Le naturalisme contemporain, sa gravité.

On l'a dit mille fois, et mille fois l'autorité du Pape a confirmé cette parole : la grande plaie sociale de notre siècle, c'est le naturalisme. On nous trouvera importun en nous voyant revenir si souvent sur le même sujet et faire entendre si fréquemment la même parole aux oreilles de nos lecteurs. Que devons-nous faire ? Pouvons-nous prononcer un diagnostic opposé à ce qu'indiquent les symptômes les plus visibles de la maladie ? Le naturalisme est donc l'épidémie régnante ; et c'est un grand avantage de pouvoir, au prix de douloureuses expériences, préciser enfin la maladie générale qui désole le monde. Il a fait un grand pas vers

sa guérison, le malade qui a réussi à connaître et à formuler d'une manière certaine le caractère de l'affection dont il souffre.

Tout le monde n'attache pas la même importance à la terminologie médicale. Aussi bien toute expression technique en médecine n'a-t-elle ordinairement, pour les personnes étrangères à cet art, qu'une importance relative. Ainsi en est-il du sujet qui nous occupe en ce moment. Pour ceux qui ignorent ce qu'est le naturalisme, nous dirons tout d'abord, que, dans le langage ordinaire et familier, on donne ce nom au manque de foi, de cette foi qui fait connaître les vérités de l'ordre surnaturel, qui les fait admettre comme première règle pratique dans le gouvernement des individus et des sociétés; qui indique à l'homme et à la société les voies sûres et les aspirations nobles; qui élargit les horizons de l'intelligence et communique au cœur, en le réchauffant, de plus nobles élans; qui élève les caractères et fortifie les tempéraments; qui illumine de clartés immortelles les ombres et les ténèbres de notre présente condition mortelle. Le naturalisme consiste à ne pas croire ce qui doit être cru, ou à ne pas le croire comme il convient. Et à ce double point de vue, notre société apparaît envahie par ce naturalisme hideux et dévastateur. Dans notre société, en effet, il y a un très grand nombre

d'hommes qui ne croient rien ; d'autres, en grand nombre, croient ce qu'ils veulent ; plusieurs croient sans conformer leur conduite à leur foi ; le petit nombre croit fermement, fortement et pratiquement, comme tout bon chrétien doit le faire. Il faut tout d'abord et inévitablement opposer un remède à ce naturalisme et établir ensuite la nécessité de croire, signaler l'étendue de ce qui doit être cru, et formuler la manière ou les conditions de la foi. Ce naturalisme a été nommé avec raison par quelques-uns l'hérésie des derniers temps, selon la parole terrible du Sauveur, se demandant si par hasard il y aurait encore de la foi sur la terre durant les jours qui précèderont son second avènement.

Nous allons entreprendre sur ce sujet, avec la grâce de Dieu, une série d'entretiens populaires qui seront forcément longs, étant donnés les points de vue multiples et variés qu'offre une telle matière à l'apologétique contemporaine. Si le manque de foi est grave dans la génération présente, ce qui est plus grave encore c'est la fausse idée que se font sur ce point un nombre assez considérable de nos frères qui regardent comme un moindre mal de ne pas croire, ou de croire faiblement, ou de croire de travers. Aussi bien la conduite pratique de leur vie est-elle tout simplement conforme à ce qu'on est convenu

d'appeler les convenances sociales, convenances qui ne sont autre chose qu'une interprétation très élastique et assurément fort commode, de la loi évangélique.

L'illusion naturaliste de ces malheureux en vient à ce point que, pour eux, quiconque sait s'en tenir à ces conventions peu rigides est *homme de bien*, alors même qu'il foulerait aux pieds ses devoirs les plus essentiels d'homme et de chrétien. Et transportant cette doctrine empoisonnée dans l'ordre social, ils estiment qu'il peut y avoir des législations fort cultivées et civilisées et raisonnables, en dehors de Dieu et de toute relation avec une autre vie. C'est là l'erreur qui constitue dans son essence formelle le libéralisme moderne.

Le naturalisme, comme toute erreur dominante, se trouve aujourd'hui partout, bien que les aveugles, ceux qui ont la vue faible ou défectueuse, se plaisent à dire qu'il ne se trouve nulle part. Il est répandu de telle sorte dans l'atmosphère morale de notre temps, que nos poumons le respirent comme l'air, et son influence se fait plus ou moins sentir même en celui qui fait le plus d'efforts pour se soustraire à la contagion générale. Les écoles et les ateliers, le foyer domestique et les assemblées publiques, les sciences et les arts, la politique et l'économie, la morale et la jurisprudence, la piété elle-même retirée dans le sanctuaire le

plus intime de l'âme ou dans les profondeurs presque impénétrables du temple, sentent son influence dévastatrice pour les uns, plus ou moins énervante pour les autres, et produisant toujours des ravages incalculables. Avoir la foi et vivre de la vie de foi est chose moins commune qu'on ne pense en nos temps malheureux.

Qu'on ne trouve donc pas étrange de nous entendre, dès maintenant et jusqu'à ce que nous aurons accompli notre tâche, crier chaque jour : La foi d'abord ! La foi d'abord ! C'est en quelque sorte le cri d'alarme que doit faire pousser à tout cœur généreux le désastreux état présent, comme c'est celui de la réaction uniquement efficace et puissante capable, de nous arracher à cet état.

II

La foi est le premier besoin moral de l'homme.

La foi est la première nécessité morale de l'homme, considéré soit isolément, soit en société. Pour le chrétien, la sentence du divin Sauveur : « Celui qui ne croira pas sera condamné », est un argument d'une autorité souveraine. Saint Jean l'a formulée d'une façon encore plus expressive : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé ».

Mais, pour qu'on ne nous accuse pas de tourner dans un cercle vicieux, sous prétexte que nous voulons démontrer la nécessité de *la foi* par des arguments empruntés à la foi, nous serons obligé, pour cette fois, de descendre sur le terrain de nos adversaires, de faire le naturaliste avec eux, et de prouver immédiatement notre thèse au moyen d'arguments empruntés exclusivement à la raison et au bon sens, arguments qui, heureusement, ne manquent point en pareille matière.

Que l'homme soit né, en effet, pour la vie de foi, on en trouve la preuve dans ce fait que, même dans les choses humaines, il ne peut faire un pas sans la foi. Qu'on exalte tant qu'on voudra les excellences de la raison et de la libre pensée, il est certain et démontré par l'expérience qu'avec la raison seule et la libre pensée seule l'homme ne sortirait jamais de ce qu'on pourrait appeler une enfance perpétuelle. L'homme commence à vivre en ce monde en croyant, et chaque progrès qu'il fait est le fruit d'une première croyance. Et lorsque cette croyance se trouve plus affaiblie, grâce à l'indépendance d'une orgueilleuse liberté, c'est alors précisément que se présente la nécessité de se soumettre et de croire. Lorsque l'on a dit que l'homme est un animal naturellement religieux par son instinct d'adoration, on pouvait ajouter aussi qu'il l'est

par la naturelle défiance de ses propres forces et par son inclination à croire. Que Dieu nous préserve de confondre l'acte de foi surnaturelle avec les autres actes de foi humaine que l'homme fait journellement, sans presque s'en rendre compte, et sans lesquels, l'existence même de la société nous paraît impossible. Ce phénomène sert toutefois à nous convaincre qu'il n'est point absurde qu'on exige la foi comme premier fondement en religion, lorsque l'ordre humain lui-même ne peut pas se concevoir sans foi.

Un auteur a dit fort judicieusement que l'acte le plus commun de la vie, celui par lequel chacun affirme qu'il est le fils de ses père et mère, implique nécessairement un acte de foi, puisque nul ne sait qu'il est né de tel père et de telle mère, sinon parce que ceux-ci le lui ont affirmé ou parce que les documents publics l'attestent sur la déclaration des parents.

C'est là une observation triviale et, au premier abord, plus singulière que profonde. Mais elle sert utilement à montrer comment, après avoir proclamé sur tous les tons qu'on ne doit croire que ce qu'on voit, nul ne peut savoir ni qui il est lui-même, ni quels sont ses parents, s'il s'en tient rigoureusement à l'absurde critère libre-penseur.

Mais, en dehors de ce premier acte de foi,

qu'est-ce que la vie entière, sinon une suite non interrompue d'abdications de notre raison si libre et si indépendante? « Il faut que celui qui apprend croie », dit Aristote, cité à ce propos par saint Thomas : « Pour apprendre, il est indispensable de commencer par croire ». Profond axiome que nous démontre l'expérience de chaque jour. Dans l'exercice de la plus humble des professions mécaniques, il faut, au début de l'apprentissage, accepter d'un maître, comme indiscutables, diverses règles et pratiques sans lesquelles il ne serait pas possible de faire un pas, règles et pratiques dont on ne comprend souvent la raison qu'après une longue expérience et des exercices répétés. La naïve petite fable d'Iriarte : *le danseur de corde et son maître*, expose cette idée de la façon la plus exacte. Mais dans les sciences même où il semble que la raison devrait trôner en maîtresse et souveraine unique et absolue, on fait à peine un pas sans le secours d'une autorité étrangère, et par conséquent sans de nombreux actes de foi. Il n'est pas une branche de ces sciences où on ne commence par dicter au disciple des principes indémontrables ou non démontrés, qu'il doit accepter aussitôt sous bénéfice d'inventaire, comme on dit, sans autre fondement que l'autorité de l'école à laquelle il désire s'affilier. Le partisan lui-même du doute absolu de Descartes doit commencer par croire

ce système utile et raisonnable sur la seule autorité de l'inventeur.

Qu'y a-t-il d'étonnant que ce soit là presque toujours le préliminaire scientifique, puisque, dans les diverses sciences, c'est à peine si l'on reconnaît un autre critère constant que celui de l'autorité ? Ainsi en est-il de l'histoire, de la très respectable histoire, la lumière des siècles et la maîtresse de la vie, comme l'appelle Cicéron. Elle est toute entière une science d'autorité, une science de foi. Supprimez la foi humaine, et vous aurez éteint ce flambeau que l'on considère avec raison, après la religion, comme la principale lumière de l'entendement humain. La géographie pareillement n'est en grande partie qu'une science de foi. On s'en rapporte au récit des voyageurs dignes de foi et aux relations des explorateurs, et presque tous les récits relatifs aux climats et aux mœurs s'appuient sur cette crédulité humaine. De sorte que, comme, sans foi, il n'y aurait d'autre histoire que l'histoire contemporaine de chaque génération, ainsi, sans foi, il n'y aurait d'autre géographie possible que celle de chaque localité.

Même dans les sciences morales et philosophiques, où la raison exerce son office d'une façon si particulière, l'autorité humaine n'est pas d'un grand poids. Dans les mille cas où notre récit paraît ébranlé, il reçoit un renfort de stabilité et de

fixité des simples affirmations de tels ou tels hommes célèbres dans cette partie, indépendamment même des arguments sur lesquels chacun d'eux fonde son jugement. Qu'est-ce que cela prouve sinon que jamais l'homme n'a cru pouvoir se contenter de sa raison individuelle pour posséder la certitude complète, et que l'assentiment que prête en mille circonstances à la raison d'autrui le plus indépendant libre-penseur est éminemment philosophique et raisonnable ? Qu'est-ce que cela prouve encore, sinon, comme on l'a dit si souvent, qu'il n'y a rien de si raisonnable que la foi, rien de si déraisonnable que le rationalisme, rien de si opposé aux instincts de notre nature la plus intime que le naturalisme ? En présence de tant et de si fréquents actes de soumission par lesquels nous reconnaissons la crédibilité du témoignage humain, sans pouvoir nier toutefois son absolue faillibilité, n'est-il pas absurde de refuser cette soumission au témoignage divin ?

C'est ici le lieu de citer les paroles, d'une logique si décisive, de saint Jean : « Si nous acceptons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand ».

III

Ce que dit à ce sujet le sens commun de tous les peuples. — Coup d'œil sur l'histoire.

Que l'homme soit constitué pour croire et qu'il ne puisse aucunement vivre sans foi, c'est ce qui ressort, en dehors de ce qui a été dit dans le paragraphe précédent, d'un autre phénomène moral que nous observons, et qui est très digne d'attirer l'attention. C'est le suivant.

On n'a jamais trouvé dans la suite des générations humaines, depuis la première jusqu'à celle qui vit maintenant, une génération complètement incroyante. Pour parler plus clairement : le type réel de l'homme véritablement incrédule ou libre penseur est encore à paraître, quoi qu'en disent nos rationalistes. Etudions-le dans l'histoire.

Divaguer en tout ou en partie, en dehors de la véritable foi ; altérer et corrompre cette foi de mille manières a toujours été malheureusement un fait trop fréquent chez les peuples et chez les individus. Mais qu'on le remarque bien, jamais de tels peuples ou de tels individus n'ont abandonné la véritable foi pour demeurer sans croyance aucune. Il n'ont fait qu'abandonner la foi légi-

time pour admettre une foi mensongère, plus conforme peut-être à leurs caprices, ou moins incompatible avec leurs inclinations vicieuses. On peut dire de la nature morale, avec plus de raison que les anciens ne le disaient de la nature physique, qu'elle a horreur du vide. Elle ne se dépouille pas de l'instinct de la foi aussi facilement que le présume l'incrédulité théorique qui ne connaît l'homme que par les livres et les systèmes. L'histoire du vieux paganisme et de toutes les superstitions anciennes et modernes est un fait très éloquent qui ne saurait mentir et qui prouve que l'humanité a toujours cru, non point parce qu'il lui a plu de croire, mais parce que toujours elle a eu besoin de croire.

Ce serait faire ici une banale et vaine ostentation de savoir que de remonter aux peuples qui ont vécu avant Jésus-Christ, pour démontrer qu'aucun, absolument aucun, n'a été sans foi, et que tous, sans exception, ont péché au contraire par excès de foi. Oui, telle est bien la vérité. Et que nos lecteurs ne croient point cette expression exagérée : ils ont péché par excès de foi. A peine la notion du vrai Dieu, de son unité, de ses autres attributs et de son culte eut-elle commencé à s'altérer dans les premiers descendants d'Adam, qu'on vit paraître, non pas le

rationalisme, mais l'idolâtrie, qui fut un excès de crédulité. Chez le peuple choisi lui-même, les révoltes trop fréquentes contre Dieu n'avaient pas pour but de proclamer l'indépendance de la raison, mais d'adorer les idoles de l'Égypte, de la Phénicie ou de la Chaldée, et de pratiquer les abominations de ces faux cultes.

Il n'est pas possible de faire le dénombrement de tous les dieux, et d'énumérer tout l'apparat de la théologie, c'est-à-dire des croyances de l'Égypte et de la Perse, de la Syrie et de la Grèce, de Rome enfin, qui fut comme l'océan dans lequel vinrent s'absorber toutes ces races. Jamais on n'a cru autant qu'à l'époque où, selon la parole de Bossuet, tout était dieu, excepté le Dieu véritable. Et il faut remarquer que ce ne fut pas seulement le peuple, mais les hommes de lois, les plus célèbres philosophes, qui payèrent leur tribut à cette crédulité. On sait que Socrate, avant de mourir, offrit un coq à Esculape.

Le caractère de la nature humaine n'a pas changé depuis l'apparition du Christianisme. Celui qui suit et professe sincèrement la foi véritable s'est affranchi de cette fausse croyance. Celui qui s'éloigne en tout ou en partie de la foi véritable n'est pas demeuré sans croyance, mais il s'en est fait une fausse. En examinant une à une toutes les hérésies, depuis celles des

Cérinthiens et des Ebionites, au premier siècle, jusqu'à celles des Jansénistes et des Libéraux, dans le dernier siècle et dans le nôtre, on constate qu'aucune d'elles ne s'est contentée de nier un dogme de foi, mais qu'au contraire, elles ont opposé au dogme nié, un autre dogme de leur invention, avec son cortège de mystères et de cérémonies correspondantes. Mais ce que croyaient et pratiquaient les Gnostiques, les Manichéens, les Ariens, les Priscillianistes, les Albigeois et plusieurs sectes protestantes, était beaucoup plus, infiniment plus incompréhensible à la raison que ce que nous croyons. De nos jours encore, il faut un effort de foi beaucoup plus considérable pour être Quaker ou Mormon, que pour être catholique. Nous ne dirons rien du Mahométisme qui est l'absurde dans sa forme la plus brutale.

On pourrait croire qu'il en va tout autrement avec les rationalistes du dernier siècle et du siècle présent, qui se moquent de tous les dogmes et de tous les cultes, et mettent sur le même pied le païen et le catholique, l'hérétique et le fidèle. On se figurera peut-être que ce sont là simples fanfaronades de la part d'hommes qui se proclament partisans de la raison pure, esprits forts, positivistes, indifférents et autres titres gracieux du même genre.

Toutefois, il n'en est rien. C'est bien là le langage qu'ils tiennent dans leurs livres et dans leurs écoles ; c'est là, pour ainsi dire, leur langage officiel. Il est vrai aussi que dans la vie pratique, ce sont de malheureux mortels croyants, et aussi croyants qu'aucun autre, portant parfois leur crédulité et leur foi mensongère jusqu'à un point qui frise la stupidité de la superstition. Des coryphées et des porte-étendards de l'encyclopédisme français, qui donna au monde la mode de l'incrédulité, on sait aujourd'hui des choses très curieuses et vraiment merveilleuses.

Ces fiers ennemis de tout fanatisme étaient au fond les fanatiques et les illuminés les plus misérables. Ils croyaient presque tous aux sorcières et aux somnambules; l'un des plus fameux n'osait pas s'asseoir à une table où il y avait treize convives; et ils avaient la ridicule appréhension de regarder comme jours néfastes le mardi et le vendredi, à la façon d'une simple femmelette de la rue. Ils ne croyaient pas en Jésus-Christ, mais ils vénéraient comme un oracle l'italien Cagliostro, espèce de magicien magnétiseur, qui s'est montré en ces jours à Paris, effrayant cette joyeuse société de positivistes par l'appareil de ses évocations théurgiques et de ses lugubres prophéties.

Mais, pourquoi chercher des témoignages de cette vérité dans l'antiquité, lorsque notre siècle

nous en offre qu'il nous met sous les yeux ? Le moderne spiritisme est là devant nous. Ses adeptes, rejetant comme absurde et déraisonnable la révélation de Jésus-Christ Fils unique de Dieu, se glorifient avec cela, de recevoir des révélations démoniaques, et accordent au dernier *médium* parlant, voyant ou rêvant, l'autorité qu'ils refusent aux saints Evangiles. Et voilà comment cette nouveauté, déjà ancienne et discréditée avant Jésus-Christ, s'établit et se propage dans les peuples où la foi s'affaiblit et où la libre-pensée tend le plus à régner et à dominer.

Quelle plus forte preuve veut-on de cette vérité que l'homme ne peut pas vivre sans foi d'aucune sorte, et qu'il est logique, par là même, de reconnaître qu'il a été créé pour embrasser la foi véritable ? Qui niera que l'homme a besoin de manger pour vivre, si l'on voit qu'à défaut du pain, qui est son aliment ordinaire, il se précipite avec empressement sur tout autre objet, aussi grossier soit-il, qu'il juge propre à assouvir sa faim?

Tel est notre cas ; telle est la force de notre argumentation. La vie de la foi est nécessaire à l'homme, puisque nous le voyons embrasser avec ardeur la foi même de l'absurde, si pour son malheur, il arrache de son cœur la foi à la vérité. Il n'y a pas d'incrédules absolus dans le sens le plus strict de ce mot ; il y a ordinairement de mau-

vais croyants qui détestent ce qu'ils devraient croire, et qui croient, en échange, tout ce qu'ils devraient détester.

IV

La raison humaine est insuffisante même pour ce qu'il y a de plus indispensable dans la vie morale. L'air et la respiration.

L'homme a besoin de la foi. Cela ressort non seulement de l'examen que nous avons fait de ses inclinations les plus intimes, qui toutes tendent instinctivement à la foi, mais encore de la faiblesse et de l'impuissance même de sa raison relativement à ses besoins moraux les plus importants.

Si le Créateur avait voulu que la créature humaine se gouvernât et se dirigeât par la raison seule, il lui aurait donné une faculté rationnelle suffisante pour cela. Il ne l'a point fait; mais, au contraire, il lui a donné une faculté très limitée et absolument disproportionnée avec ce qui doit faire le principal objet de ses connaissances. Il reste donc démontré, par cela seul, qu'il doit exister un autre élément d'une plus grande autorité, une autre raison plus puissante, un autre œil plus pénétrant, qui supplée à la faiblesse et à l'impuissance de cette faculté si limitée.

Dans quelles conditions se trouve, en effet, la raison de l'homme par rapport aux vérités d'ordre supérieur dont il a besoin pour en faire la règle de sa vie et assurer son avenir éternel ?

En premier lieu, quelques-unes de ces vérités sont complètement en dehors de sa portée, et l'homme ne les atteindra jamais, quel que soit le degré plus ou moins subtil de son intelligence.

En second lieu, il n'atteindra les autres vérités qu'à l'aide d'un effort laborieux et d'une éducation intellectuelle spéciale, dont sont incapables la plupart des hommes.

En troisième lieu, même ce qu'il obtient de la sorte, il ne le possède qu'avec mille hésitations et incertitudes, et sans la sécurité et la fixité requises dans des affaires d'un intérêt si capital.

Pour ces trois raisons, on peut, jusqu'à un certain point, prouver humainement la nécessité de la foi, qui seule peut nous faire connaître les vérités les plus indispensables, de la façon qu'on le demande, c'est-à-dire *toutes*, à *tous*, et en *toute sécurité*.

Aussi bien, qu'on nous le dise franchement : la raison humaine peut-elle, par elle-même, donner *toutes* ces vérités à *tous* les hommes, et les leur donner en *toute sécurité ?* Nous voudrions

voir le rationaliste le plus convaincu de la toute-puissance de la raison dans l'obligation de nous donner en ce moment la réponse à ces difficultés puissantes. A défaut toutefois d'un de ces histrions on peut bien consulter l'humanité entière dans la personne de ses grands philosophes, de ses poètes et de ses orateurs, ce qui n'est pas un mince témoignage, si l'on considère leur nombre, leur science et leur autorité. Que nous disent-ils ? Ah ! ce témoignage de ses représentants les plus autorisés serait déplorable pour le genre humain s'il était certain que l'homme ne peut compter que sur ses propres forces pour arriver à la connaissance de ce qui intéresse le plus son bonheur. Qu'est-ce que l'histoire de la philosophie humaine, sinon l'histoire des rêves de l'esprit humain ? Qu'est-ce que la raison seule (qu'on le remarque bien, la raison seule) a appris à l'homme, sinon des vérités incomplètes, qui pourraient plutôt s'appeler des fragments ou des lambeaux de vérités ; et sur un grand nombre de questions elle n'enseigne même autre chose que l'altération la plus complète de la vérité ? Qu'est-ce que la raison seule a connu et exposé clairement, même à ses époques les plus florissantes, sur l'origine de l'homme, sur sa fin, sur la nature de Dieu, sur les devoirs envers Dieu et envers le prochain, qui sont pour ainsi dire les points cardinaux de tout le système moral ?

Que furent autre chose que des rêves monstrueux les plus ingénieuses théories des écoles philosophiques, en comparaison des plus simples notions qu'apprend l'enfant de nos jours dans son catéchisme ? Le livre même de la nature, ce livre dont les pages sont perpétuellement ouvertes, pour que tout homme y lise le premier de tous les dogmes, l'existence d'un Dieu créateur, n'a été pour un grand nombre des savants anciens qu'un indéchiffrable hiéroglyphe, dont quelques-uns ont voulu tirer comme suprême leçon les honneurs divins rendus aux poireaux et aux oignons de leurs jardins, au bœuf de leurs étables, ou au crocodile de leurs ruisseaux. La fatuité humaine en est arrivée à ce point, même chez les peuples qui ont mérité d'ailleurs, comme les Égyptiens, le renom de savants et de penseurs. Que dire, après cela, de la Grèce, qui est redevable de ses divinités au pinceau de ses artistes et à l'imagination de ses poètes ? de Rome, qui réunit dans ses temples, comme dans un bazar universel, les idoles de tous les peuples qu'elle conquiert, en arrivant aux derniers avilissements, en divinisant jusqu'à ses tyrans les plus odieux et les plus méprisables? Et ce sont là les peuples qui ont eu pour maîtres Socrate, Thalès, Pythagore, Cicéron ou Sénèque ! Les hommes qui se sont formés à de telles écoles

donnent une triste idée de leurs maîtres. Et puisqu'on ne peut révoquer en doute le génie de ces derniers, on est forcé d'attribuer à leur condition d'hommes privés de toute lumière supérieure, la misérable doctrine qu'ils enseignèrent. Malgré leur talent supérieur, la raison humaine a des limites qu'elle ne peut franchir. Il est donc logique de conclure que la raison humaine, par elle seule, est fort peu de chose, lorsque, même dans ces hommes extraordinaires, elle si impuissante.

Admettons, si l'on veut, que le mal serait moins grand si tout le genre humain ne comptait que des génies de premier ordre, chez lesquels la lumière de la science s'élève d'une manière ou d'une autre à la hauteur de ces connaissances. Mais la généralité des hommes et des femmes n'est pas philosophe, et la philosophie n'est pas une science que l'on puisse aisément cultiver dans les champs ou à l'atelier. Si les savants, après de longues études de philosophie, parvinrent à de si minces résultats, qu'on juge ce que doit savoir le peuple qui n'a d'autre philosophie que celle de son bon sens vulgaire, critère imparfait et grossier. Ici se montre dans toute sa force la nécessité de la foi. A supposer que la philosophie humaine pût convenablement (ce qu'elle ne peut ni n'a jamais pu) se substituer à la lumière surnaturelle, elle serait toujours l'apanage exclu-

sif du petit nombre, et non le patrimoine commun et la loi générale du genre humain. Les vérités premières et indispensables à l'homme doivent être comme l'air, dont on a besoin pour respirer, le patrimoine de tous, accessible à tous, sans autre effort que celui d'ouvrir la bouche pour le recevoir ! Et l'air, qui est l'élément essentiel pour la vie, la Providence ne l'a pas fait tellement rare qu'on ne puisse l'obtenir qu'à l'aide de difficiles procédés chimiques dans tel ou tel laboratoire. Et les vérités de la philosophie humaine ne sont autre chose que l'air laborieusement obtenu par un petit nombre d'hommes, à l'aide d'un difficile procédé scientifique. Au contraire, les vérités qu'enseigne la foi sont l'atmosphère que Dieu s'est plu à répandre dans le monde entier pour qu'elle soit respirée par toutes les âmes, même les plus vulgaires, les moins cultivées et les moins lettrées.

V

Si la simple conviction naturelle suffit, en un grand nombre de points, ou s'il faut en outre la fortifier à l'aide de l'autorité surnaturelle.

L'homme ne peut point obtenir par les seules forces de la raison *toutes* les vérités nécessaires à sa fin morale. *Tous* les hommes ne peuvent point

obtenir celles, relativement peu nombreuses, qui au moyen d'un effort laborieux s'acquièrent. Enfin, ils ne peuvent posséder les vérités acquises, avec toute la sécurité et la certitude requises en un sujet si important. Nous démontrons les deux premiers points de cette proposition dans les paragraphes précédents. Nous allons prouver le troisième et dernier d'une façon très complète dans le présent paragraphe. De ce triple préliminaire jaillira d'une façon évidente la nécessité de la foi. Nous commençons par établir un fait de pure observation interne et qui est le suivant : Ce que l'homme acquiert par le travail de son génie produit souvent en lui une conviction entière. Cela est vrai ; mais cette conviction, toute pleine qu'elle est, laisse rarement d'être plus tard sujette à des doutes et à des hésitations. De toute conviction ainsi formée l'homme peut dire qu'il la possède présentement, c'est-à-dire pendant que les raisons sur lesquelles il l'a fondée exercent leur empire sur son entendement. Il ne peut cependant pas répondre également qu'il l'aura demain, si d'autres raisons plus puissantes que les premières se présentent et le troublent dans sa possession pacifique.

La vérité appuyée sur le seul raisonnement naturel est, par conséquent, contingente et mobile, étant à la merci de la plus grande ou plus petite

somme de raisons, favorables ou contraires, qui peuvent se présenter à chaque instant. Bien plus, le spectacle continuel d'hommes de talent qui, sur un sujet donné, pensent différemment que d'autres hommes de talent aussi, fait que c'est à peine si, dans les questions purement humaines, on trouve une conviction véritablement inébranlable. Le vertige et quelque chose de semblable au mal de mer s'emparent de l'esprit, à la faveur de la fluctuation incessante de jugements opposés, et à la fin surviennent la lassitude et le dégoût, précurseurs du scepticisme, qui est le suicide intellectuel.

Aussi est-il indispensable que les vérités fondamentales du genre humain aient une base plus solide et plus inébranlable que celle que peut leur donner le sable mouvant de la raison individuelle, sous peine de ne pouvoir compter sûrement sur elles, lorsqu'elles sont le plus nécessaires. Pour ce motif, saint Thomas d'Aquin pense que la foi est très convenable, même dans un grand nombre des vérités que l'homme pourrait, à la rigueur, acquérir sans elle. Elle est très convenable et nous pourrions même dire moralement nécessaire, sinon pour les découvrir, au moins pour les soutenir et les fortifier contre les attaques des opinions humaines.

Il en va ici des convictions comme ailleurs des résolutions, toutes choses ayant beaucoup d'ana-

logie entre elles. Que l'homme prenne pour des motifs purement humains et naturels, une résolution généreuse et héroïque, c'est chose très fréquente. Qu'il tienne cette résolution constamment ou pendant un temps indéfini, en face de tous les chocs et en dépit de la versatilité humaine, c'est déjà chose plus difficile. Aussi bien est-ce pour ce motif que les législations de tous les peuples ont disposé que certaines résolutions et engagements plus graves de la vie humaine et sociale ne pourraient s'appuyer uniquement sur la volonté toujours capricieuse, mais qu'ils trouveraient leur garantie dans un lien plus puissant de l'ordre surnaturel, tel que le vœu ou le serment. La nature de l'homme étant telle que les tentations et vacillations, qui sont chez lui quotidiennes et incessantes, tant qu'une résolution n'a affermi cette volonté que sur des motifs personnels, cessent ordinairement de le tourmenter et même parfois de se présenter à lui, dès qu'il leur a opposé la force et le sceau de la sanction dont nous venons de parler. Le mariage, la vie religieuse et même la simple vie militaire, montrent, par une expérience quotidienne, l'exactitude de cette observation. Peu d'hommes pourraient se promettre une persévérance absolue et inviolable dans ces états, s'ils ne s'y étaient pas attachés et enchaînés, pour ainsi dire, par

quelque chose de supérieur à leur libre volonté personnelle. Au contraire, ils sont faciles à compter ceux qui se révoltent contre ce joug et ces chaînes, véritable sauvegarde de la liberté dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé.

La foi exerce un office semblable, à l'égard de l'esprit humain. La vérité que l'homme accepte aussitôt comme révélée a des motifs de crédibilité beaucoup plus puissants que ceux que peut fournir le raisonnement philosophique le plus habile. En effet, contre toute philosophie, aussi sublime soit-elle, il peut s'élever un jour ou l'autre une autre philosophie plus sublime encore. Or, cette seule possibilité une fois admise suffit pour nous tenir dans une incertitude et une perplexité très pénibles.

Mais, dès que la révélation divine est acceptée, il est impossible qu'il se dresse contre elle, ou même qu'il se présente un argument plus fort qu'elle.

Il demeure donc établi que l'homme vit de foi, non seulement dans ce que la révélation divine peut seule enseigner, mais encore dans un grand nombre de vérités que la raison naturelle elle-même peut découvrir. Il en est ainsi pour que l'homme soit plus sûr et confiant, plus à l'abri de la contradiction possible des jugements humains, et plus inviolable et

imperturbable, en dépit du choc et du changement des opinions de chaque moment. Ainsi a-t-il été convenable et nécessaire ; ainsi l'a voulu et réglé Dieu, Notre Seigneur et Maître, qui connaît mieux la créature raisonnable, a plus de sollicitude et de bonté pour elle, que n'en auront jamais les rationalistes ou mieux irrationalistes orgueilleux, qui prétendent, avec leurs théories, faire la loi à la majesté divine. Donc l'acte de foi est l'acte le plus raisonnable de l'homme et le plus conforme à sa condition, puisqu'il donne satisfaction au premier et au plus urgent de ses besoins moraux.

VI

Comment le Seigneur notre Dieu a pourvu en tout temps à ce besoin qu'éprouve l'homme de la vie de foi.

La nécessité, même naturelle, de la foi, une fois établie et solidement prouvée, la nature humaine, pour l'obtenir, surtout dans son état présent d'imperfection, fait désormais un pas en avant et montre comment le Créateur a réellement donné satisfaction à ce besoin de la créature, en se communiquant à elle et en se faisant enten-

dre d'elle au moyen de ce qui s'appelle la *révélation*. Cette révélation fut donnée à l'homme, aussitôt qu'il eut été tiré du néant par la main de son auteur. Elle fut étendue et augmentée après la chute de l'homme pour réparer en quelque manière les brèches faites par le péché. elle fut ensuite perfectionnée par la loi mosaïque et les prophètes, et enfin elle fut complétée par le Christ Notre Seigneur, auteur et consommateur de notre foi. De telle sorte que, depuis que l'homme fut créé, une lumière supérieure à sa raison naturelle a toujours suppléé à l'insuffisance de cette raison pour l'aider à connaître sa fin surnaturelle, comme la grâce a toujours suppléé à l'impuissance de la volonté pour l'aider à marcher vers Dieu et le posséder. Une telle fin étant donc surnaturelle, c'est-à-dire supérieure aux moyens naturels, il est logique que, pour connaître et posséder Dieu, on donne à l'homme des moyens proportionnés, tels que peuvent l'être uniquement les moyens surnaturels. Ces moyens qui, dans l'état d'innocence élevaient l'homme, réparent, en outre, dans l'état de péché, le dommage qu'il a subi jusque dans ses facultés naturelles.

La première révélation fut faite par Dieu à Adam, et transmise par celui-ci à ses descendants ; elle a formé, durant de longs siècles,

le dépôt de la foi du genre humain. Ce qu'on appelle les traditions primitives de l'humanité n'est autre chose que des évènements révélés par Dieu au premier homme, et conservés avec plus ou moins de fidélité comme un héritage de famille transmis aux générations suivantes. L'unité de Dieu et quelque notion de la Trinité des personnes, l'éternité des récompenses et des peines après cette vie, le culte rendu à Dieu au moyen des sacrifices, et surtout la promesse du Rédempteur futur, tels sont les principaux dogmes de cette révélation que nous pourrions bien appeler préhistorique, puisqu'elle remonte à l'enfance de l'humanité, et est antérieure à tous les souvenirs écrits de cette humanité.

Ainsi, dès le principe, la créature humaine a vécu de la vie de foi, et par la vie de foi elle dirige sa marche vers l'éternité bienheureuse.

C'est par la foi que Dieu a voulu que l'homme le connût, l'honorât et arrivât à le posséder; c'est par la foi et non point seulement par le raisonnement, quelque noble et excellente que soit cependant la faculté de discourir et de raisonner, qui est au pouvoir de l'homme, principalement avant qu'elle eût été obscurcie par les ténèbres amoncelées par la faute originelle. Si plus tard, à la suite et comme conséquence de cet obscurcissement et de la malice du cœur, la

race humaine oublie ou corrompt les traditions de famille, en substituant à la ſoi héréditaire pure et simple les monstrueuses pratiques de l'idolâtrie, Dieu ne laisse pas de continuer à se révéler au monde pour conserver intacte au moins une partie de l'antique croyance, et à se manifester dans ce que les annales bibliques appellent *la vocation d'Abraham*. En effet, Dieu sépare ce patriarche fidèle du reste de l'humanité corrompue. Il met sa fidélité à une épreuve terrible et inouïe jusque-là, au sortir de laquelle il l'institue père et chef d'une nouvelle famille de croyants, magnifique ébauche et préparation de cette autre famille universelle que devait fonder et gouverner, sous le nom d'Église catholique, un autre Abraham, Jésus-Christ. Après ce choix, en vertu duquel la nouvelle race croyante reçoit le titre glorieux de peuple de Dieu, la foi primitive brille d'un nouvel éclat chez le peuple hébreu, alors qu'on n'en aperçoit chez les peuples de la gentilité que quelques rayons, rares et isolés. A partir de ce moment, le contraste ne saurait être plus visible, plus palpable, entre l'humanité qui croit et l'humanité qui se borne à raisonner. Cette dernière conserve à peine quelques fragments défigurés de la vérité primitivement révélée ; la première conserve intacte et entière la possession et la profession de cette vérité, au milieu de défections passa-

gères. Le monde païen, même cultivé, savant, artiste, guerrier et conquérant, est, malgré tout, un peuple d'une abjection et d'une dégradation morale telle qu'il est impossible d'imaginer rien de plus honteux. Le peuple hébreu, sans posséder ces brillantes qualités extérieures, est, en échange, grâce à sa foi et pendant qu'il y est fidèle, le peuple le plus grand, le plus courageux, le plus héroïque parmi tous les peuples connus. On n'a jamais vu plus clairement l'impuissance de la raison seule en faveur de l'homme, et la puissance de la raison accompagnée et éclairée par une forte croyance. On dirait que Dieu, selon la pensée des saints Pères, a voulu permettre cette longue et profonde nuit de la gentilité et fixer le terme où elle devait être remplacée par la révélation chrétienne, afin qu'on vît plus clairement à quels abîmes conduisait le monde la raison seule, qui s'était érigée en maîtresse orgueilleuse de ce même monde. Oui, telle était et telle est encore la démonstration la plus convaincante de son impuissance : Avoir eu pendant tant de siècles la direction de l'homme, et n'avoir su le conduire qu'à l'horrible misère intellectuelle, morale et même matérielle où Notre Seigneur Jésus-Christ l'a rencontré partout !

VII

De la révélation proprement dite, faite par Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. Qualités spéciales de cette révélation.

La révélation communiquée primitivement à Adam et confirmée ensuite au peuple de Dieu par le ministère des patriarches et des prophètes, a reçu finalement son complément et sa perfection par l'intermédiaire de Jésus-Christ.

C'est ce que proclame saint Paul, en un langage solennel, dans ces paroles pleines de majesté que l'Église chante dans sa liturgie en la fête de Noël : «Dieu, dit-il, qui a parlé de tant de manières diverses, à nos pères par les prophètes, récemment et en ces jours, a daigné nous parler par son propre Fils ». Cet évènement très glorieux, que préparèrent et figurèrent tous ceux qu'enregistre dans ses pages l'histoire du peuple choisi, marque le point le plus culminant des relations entre Dieu et l'homme, au moyen de la grâce et de la foi. Dieu ne se contente pas d'être le créateur de l'homme, son maître invisible et son juge futur. Le mystère plein de suavité de l'Incarnation lui donne un titre plus intime et plus tendre que tout cela. Dieu se fait notre Rédempteur, puisqu'il se donne

en expiation et satisfaction pour nos péchés. Il se fait notre Père, puisque nous sommes tous ses enfants d'adoption. Il se fait notre frère, puisqu'il prend notre chair et notre sang, et que, par là, notre nature est élevée à l'union hypostatique avec la divinité. Il se fait, enfin, visiblement et sensiblement notre maître, non plus enveloppé de nuées et de rayons, comme sur le Sinaï, mais dans un aimable commerce et entretien avec nous, comme le précepteur le plus familier et le plus accessible à son disciple le plus privilégié.

Tel est le caractère spécial de la révélation chrétienne ; telle est sa sublime hauteur et en même temps sa simplicité sans égale. Son dogme et sa morale descendus du ciel ; et cependant la forme de sa prédication est aussi claire et aussi simple que le langage des enfants et des masses populaires. Cette révélation est si élevée qu'on ne peut lui comparer, même de loin, les enseignements les plus sublimes des philosophes dont les leçons étaient les plus suivies ; elle est en même temps si simple et si bien à la portée de tous que les intelligences les plus obscures l'ont parfaitement comprise et l'ont trouvée très appropriée à leur condition, pour peu qu'elles eussent le cœur pur et droit. C'est chose singulière que cette double physionomie d'une doctrine qui porte en soi un double aspect : elle est souverainement divine

et extrêmement humaine, comme le législateur qui l'enseigne est vrai Dieu et vrai homme. Elle est la plus divine, puisqu'elle procède de Dieu seul ; la plus humaine, puisqu'elle est la seule qui comprenne l'homme et soit comprise de lui, qui le satisfasse et réponde à tous ses besoins ; elle est si sublime et si profonde pour les grands génies qu'ils peuvent bien lui consacrer toute leur activité, toute leur application, sans réussir à embrasser son immense étendue et à pénétrer ses insondables profondeurs ; et, d'autre part, elle est si apte à se proportionner aux plus humbles intelligences, que son poids n'écrase point ceux qui sont faibles, et que sa lumière n'éblouit point ceux qui ont peu de pénétration, et que son obscurité n'égare point les moins circonspects. Elle fut figurée par cette manne antique qui, par sa saveur, s'adaptait à tous les goûts et suffisait à combler tous les désirs.

La manne la figurait aussi dans l'extrême facilité avec laquelle celui qui en avait besoin pouvait se la procurer. La foi, toujours accessible au cœur droit, l'est devenue incomparablement plus depuis que le Fils de Dieu, en se faisant l'un de nous par son Incarnation, a daigné se faire lui-même, auprès de nous, le ministre et le distributeur de cette foi. Ainsi qu'il est dit de la divine Sagesse dans nos Saints Livres, la foi chrétienne sort devant les portes et se tient sur les places

publiques et aux carrefours, pour s'offrir spontanément à tous, invitant les hommes graves et sérieux par la profondeur et la gravité de ses mystères; les ignorants et les simples, par la simplicité et la naïveté de ses paraboles, les esprits abattus, par la suavité de ses consolations; ceux qui sont ardents et intrépides, par ses conseils pleins d'énergie et d'intrépidité, se faisant véritablement toute à tous, afin de les rendre tous heureux. La foi, depuis le Christ, s'est faite plus accessible que jamais à tout cœur qui ne s'obstine pas à lui demeurer fermé, comme l'air pur pénètre dans tous les poumons qui ne veulent pas se condamner à une asphyxie volontaire. Les philosophes la trouvent digne d'eux dans leurs chaires et leurs académies. Les pauvres la trouvent compréhensible sous leur toit de chaume. C'est elle, ô prodige! que commentent saint Augustin et saint Thomas dans leurs admirables controverses; c'est elle aussi qu'explique la mère à ses petits enfants près de son modeste foyer. C'est elle que l'on prêche avec une éloquence lumineuse sous les voûtes des cathédrales, et qui est enseignée en même temps sous une forme simple et familière dans les églises de campagne.

Oh! que nous devons être reconnaissants envers Notre Seigneur Jésus-Christ, nous qui jouissons de l'inestimable bienfait de sa divine révélation! Et

combien est affreuse l'ingratitude de ceux qui, non seulement refusent l'enseignement d'un tel Maître, mais qui l'abhorrent cordialement, le combattent cruellement, et, par toute sorte d'efforts désespérés, combattent pour le détruire, l'obscurcir, ou au moins le corrompre dans le cœur de leurs frères ! Certes, on peut, par là même, commencer à comprendre déjà comment il n'y a pas de péché plus grave que le péché contre la foi, puisqu'il n'y a pas pour l'homme un don plus précieux que cette même foi. De même qu'il n'y a pas de crime social plus horrible que d'empoisonner l'air qui est le premier élément indispensable à la vie, aussi il n'en est pas de plus affreux et de plus digne de châtiment que de corrompre la foi, qui est la respiration de l'âme. Et cependant, c'est là le grand assassinat social de l'heure présente ; celui pour lequel, malheureusement, on accorde et on pratique toutes les tolérances ! c'est le péché, le grand péché du libéralisme !

VIII

Du magistère de l'Église que le Christ a établie dépositaire et interprète de sa divine révélation.

Tout ce que nous avons exposé dans les paragraphes précédents peut fort bien être considéré

simplement comme l'exorde ou le prologue de notre présent petit traité sur la vertu théologale de la foi. Nous avons démontré, il semble qu'il y ait folie à faire cette démonstration ! ce qu'il y a de raisonnable et d'indispensable dans la foi ; comment l'homme se guide toujours par la foi, même dans les circonstances les plus ordinaires et les plus communes de la vie ; comment, par la foi, on a toujours su reconnaître la divinité, de sorte que le vrai et parfait rationalisme n'existe que dans les paroles et dans l'imagination de ses adeptes, qui se figurent quelquefois, avec une certaine sincérité, être des libre-penseurs, lorsque, au fond, ils ne sont autre chose que des croyants égarés et extravagants. La révélation chrétienne, dont il n'entre pas dans notre plan d'exposer les fondements et les motifs de crédibilité, vu que cette étude appartient à un autre traité, montre au monde, Jésus-Christ, qui s'est fait l'éducateur direct du genre humain, comme il le fut autrefois par ses envoyés, les prophètes de l'ancienne Loi. En conséquence, la foi a été élevée par le Christ au plus haut degré de perfection ; il ne peut donc y avoir de garantie plus sérieuse de cette foi, ni de guide plus sûr que la parole même du Fils de Dieu, qui, sans aucun intermédiaire, s'est fait entendre au monde. « Moi qui parlais, me voici », dit, par la bouche d'Isaïe,

l'organe direct et personnel de ce magistère. Tel est le sens des paroles sublimes citées plus haut et prononcées par notre divin Sauveur au jour de son Ascension.

La permanence indéfinie de Jésus-Christ visible parmi nous n'entrait pas dans les desseins de Dieu. Aussi, après que le temps de sa prédication fut accompli, le Rédempteur monta-t-il au ciel. Mais il entrait encore moins dans ses plans de laisser inutile et sans application son court passage sur la terre, revêtu de notre chair mortelle.

L'œuvre, inaugurée par le Christ lui-même, devait durer jusqu'à la fin des temps, et se perpétuer même au delà des temps, dans les espaces sans fin de l'éternité. Aussi bien, absent du monde par sa personne visible, il nous a laissé comme sa personnification dans l'Église, dont il a constitué les premiers chefs, c'est-à-dire les apôtres, ses représentants, par ces paroles solennelles : « Comme mon père m'a envoyé je vous envoie. Allez donc et enseignez ». Formule absolue de délégation doctrinale marquée au double cachet de l'autorité et de la divinité, en faveur de l'Eglise ; formule contre laquelle se briseront toujours les efforts et les subtilités du protestantisme en faveur de son prétendu libre examen. Par cette parole est demeuré établi comme en permanence dans le monde un ministère doctrinal entièrement égal à

celui du Christ en autorité comme en doctrine.

Toutefois, en envoyant ses apôtres exercer ce ministère avec des pouvoirs si étendus, il n'a pas abandonné à l'arbitraire la matière de cet enseignement, mais il leur a expressément enjoint d'enseigner « *tout ce qu'il leur avait ordonné* ». Et pour nous permettre de constater l'authenticité de ce dépôt qu'il leur ordonne de communiquer au monde, il daigne ajouter : « Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ». C'est là comme un sceau et une garantie donnés à la prédication évangélique, sceau et garantie qui font de la prédication de Pierre, de Jacques, de Jean, des autres apôtres et de leurs successeurs, la prédication même du Christ. Oui, le Christ étend sa délégation non seulement aux premiers apôtres qui eurent le bonheur de la recevoir immédiatement de son suprême auteur, mais à tous leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire, pendant tout le temps qu'il y aura des hommes capables d'exercer une telle autorité et ayant besoin de cette autorité pour leur enseignement. C'est en vertu de ce fait qu'il a été établi dans le monde un dépôt divin et un dépositaire divin.

Le dépôt c'est la révélation du Christ; le dépositaire c'est l'Eglise. Dépôt et dépositaire perpétuels, inaltérables, incorruptibles, quels que soient

les vicissitudes des temps et les vices des hommes, parce que, au-dessus de la variabilité des uns et de l'imperfection des autres, il y a l'éternité et l'infaillibilité de Celui qui supplée à cette insuffisance, dès le moment où il dit : « Enseignez... Voici que je suis avec vous ».

L'Eglise, ainsi constituée, a la même origine, la même autorité, la même infaillibilité, la même durée indéfectible que le Christ. Le fond et la substance de ses enseignements officiels ne diffèrent pas de ceux du Christ. L'Église est le Christ visible, tangible, perceptible, présent ! Elle est l'image de cet autre Christ qui est son âme et son chef invisible. Depuis son Ascension, le Christ n'a plus parmi nous ces attributs sensibles, afin que notre foi ait plus de mérite, selon qu'il a été dit à saint Thomas et aussi à nous : « Bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu ».

Nous avons déjà préparé le terrain en vue de pouvoir traiter dans les paragraphes suivants de cette vertu capitale de la foi, due, ainsi que nous l'avons vu, à l'Église catholique, œuvre de Jésus-Christ, de la même manière qu'elle est due à Jésus-Christ, Fils de Dieu.

IX

L'acte de foi en l'Eglise est l'acte de foi en Jésus-Christ Dieu. Le premier caractère de la foi c'est d'être obligatoire.

Jésus-Christ est Dieu, et l'Église c'est Jésus-Christ ; voilà la formule rigoureusement théologique, ce n'est pas assez dire : voilà l'équation rigoureusement mathématique de laquelle résulte, même à l'aide du seul raisonnement humain et avec une clarté très naturelle, l'acte de foi dû à l'Église, notre mère et notre maîtresse.

Un homme d'un jugement droit et d'une intelligence libre de toute préoccupation, ne doit pas exiger davantage de lui-même, ni se croire obligé à moins.

Jésus-Christ est-il Fils de Dieu ? L'Eglise est-elle l'œuvre de Jésus-Christ ? Ces questions étant résolues dans un sens affirmatif, l'acte de foi s'impose de lui-même, toujours moyennant le secours de la grâce divine, non seulement comme l'accomplissement d'un précepte divin, mais comme le dictamen indiscutable d'une raison saine et bien dirigée.

On vit par là très clairement le premier caractère de la foi, que nous voulons signaler,

à savoir qu'elle est obligatoire. Quels que soient ses nuages et ses obscurités, quel que soit le sacrifice qu'elle exige de nos habitudes intellectuelles, dès qu'il est constant qu'un enseignement est divin, parce que le Christ-Dieu le donne comme divin, directement ou au moyen de son organe qui est l'Eglise, cet enseignement possède la plus grande garantie désirable de vérité, et il a, partant droit, plus qu'aucun autre enseignement, à être admis sans réplique, et impose à l'intelligence le devoir le plus strict de le reconnaître et de l'accepter. Sous ce rapport, on a donc eu raison d'assurer que l'homme, pour être logique et conséquent, ne peut être qu'un solide et véritable catholique ou un franc et fieffé athée. Tout raisonnement qui prétendrait tenir le milieu entre ces deux extrêmes, pourra paraître habile tant qu'on voudra, mais il ne pourra se fonder que sur l'ignorance crasse de l'enchaînement de ces deux termes, ou sur une inconséquence avouée et sans vergogne. Il faut ou ne pas croire que Dieu existe ou croire aveuglément tout ce que Dieu nous dit. La passion et la crainte des conséquences *pratiques* de l'acte de foi feront tout le possible pour rompre ce cercle de fer.

Cependant l'apophtegme suivant, que Proudhon lui-même a proclamé, demeurera toujours

incontestable : Etant donnée l'existence de Dieu, le catholicisme est la suprême logique. Le principe libéral, qui suppose dans l'homme la liberté d'accepter ou de ne pas accepter la révélation chrétienne, selon que se prononce pour ou contre elle le tribunal de la raison libre et indépendante, croule donc sur sa base, en raison de ce qu'il a d'absurde et d'antiphilosophique, et en même temps d'impie et d'antithéologique. La foi est un acte libre dans le sens que le libre arbitre de l'homme peut l'accepter ou la refuser, comme il peut accepter ou refuser toute autre obligation, mais non dans le sens qu'il n'est pas tenu, lié avant tout par une très grave responsabilité morale et par une étroite obligation de conscience. C'est en ce sens que le fils est libre d'honorer ou de mépriser son père, de le nourrir à la sueur de son front ou de plonger dans son cœur un poignard homicide. Et cependant le parricide ne cessera jamais d'être un crime pour devenir un droit. Un système qui voudrait justifier dans le fils ce prétendu droit, ne serait pas un système, mais une folie. Et si l'on tentait d'accréditer cette liberté naturelle au nom du naturalisme, elle ne mériterait d'autre nom que celui de liberté de fils dénaturé. Telle est la situation dans laquelle se trouvent, par rapport au devoir de la foi envers Dieu, tous les hommes à qui Dieu a daigné

se communiquer par le moyen de son Verbe incarné, et Celui-ci par l'organe de sa sainte Église. Et de même que le manque de respect envers le père est également grave, que le fils se révolte contre des ordres donnés de vive voix, ou contre des ordres transmis au moyen d'un écrit ou d'un messager, ainsi l'outrage envers Dieu est égal, que l'on résiste directement à son autorité immédiate, en renversant la loi naturelle, ou à son autorité déléguée et médiate, en attaquant la loi divine positive, ou simplement la loi ecclésiastique.

Toute révolte contre la foi est, en conséquence, un certain athéisme pratique, et tout système basé sur la révolte contre la foi est athée au fond, alors même qu'il proclamerait l'existence de Dieu en phrases plus ou moins sonores. Car ce n'est pas reconnaître le vrai Dieu que de le reconnaître mutilé et considéré seulement sous un certain aspect. On ne le reconnaît pas véritablement, lorsqu'on ne le tient pas pour le maître et le législateur de sa créature, pour l'auteur de la révélation. On a donc bien raison de dire que le rationalisme et conséquemment le libéralisme sont un athéisme pur.

Mais on ne pèche pas seulement contre la foi, lorsqu'on refuse catégoriquement de croire à son divin Auteur ; on pèche aussi en ne professant

divin Auteur. On pèche encore contre la foi en ne la professant pas selon toutes les conditions requises. Sur ce point pèchent malheureusement un certain nombre de chrétiens, à qui une révolte et une négation ouvertes feraient dresser les cheveux sur la tête, et qui, en échange, ne se donnent aucune peine au sujet des défaillances et des imperfections de leur foi, et arrivent à des résultats aussi désastreux et aussi lamentables que le manque formel de la foi, avec l'inconvénient de moins alarmer, et de conduire l'homme avec une apparente sécurité et une vaine confiance, à la même perdition et à une semblable ruine.

Le monde actuel souffre, languit et se meurt de cette maladie, que nous pourrions appeler l'anémie de la foi, plutôt que la privation absolue de cette foi.

Aussi bien, est-ce là le principal objet de nos réflexions présentes.

X

Du second caractère de la foi, qui est d'être véritable et non falsifiée ou abâtardie.

Il résulte, de ce que nous avons dit jusqu'ici sur ce sujet, que la première et fondamentale vertu du christianisme doit être la foi. C'est une raison

pour laquelle on ne s'étonnera plus de voir l'ennemi mettre tous ses soins à la détruire jusque dans sa racine, ou au moins à la corrompre et à la falsifier misérablement. Et même parfois il estime, ce dernier résultat préférable, parce qu'il lui permet de tromper et de séduire plus habilement sa victime et de la maintenir plus sûrement sous sa domination à l'aide de ce stratagème D'où nous devons conclure que, s'il importe d'avoir la foi, il est encore plus indispensable d'avoir une foi véritable et revêtue de toutes les conditions qui peuvent la rendre profitable.

Il en est de la foi comme de la monnaie : elle n'est vraie et ne sert dans le commerce de la vie, qu'autant qu'elle est faite avec le métal et qu'elle porte l'empreinte et le sceau exigés par la loi, et déterminés par l'autorité. En effet, il serait fort pauvre et, de plus, bien insensé, celui qui croirait posséder des trésors considérables, uniquement parce qu'il a son coffre ou sa bourse remplis de pièces plus ou moins brillantes et curieuses, mais dépourvues de ces conditions requises d'une façon indispensable pour la circulation légale. Ainsi convient-il pareillement que le chrétien ait sa foi, une foi authentique, une foi composée de bon métal, et non de plomb ou d'étain, une foi marquée du sceau légitime, une foi ayant l'intégrité complète, le poids véritable. Toute autre manière d'avoir la

foi ne constituerait qu'une richesse de mauvais aloi, composée de pièces frelatées, avec laquelle on n'obtiendra pas un atome de grâce et de vie éternelle, dans son commerce avec Dieu.

Pour parler désormais sans allégorie d'un tel sujet, nous signalerons d'abord la première qualité que doit avoir la foi chrétienne, qualité qui consiste en ce que la foi soit... la foi, c'est-à-dire la foi du Christ, une foi divine, une foi surnaturelle. La falsification la plus fréquente de la foi se commet à l'égard de cette condition très essentielle. Croire en Jésus-Christ comme on croit en Platon ou en Aristote, à cause de leur renom de philosophes ; admirer sa doctrine et même l'étudier à tout instant comme on étudie celle de ces philosophes ; dire et écrire que le christianisme est le système dogmatique et moral le plus noble et le plus élevé qui ait jamais été prêché au monde ; exalter ses institutions comme l'élément le plus admirable de progrès et de civilisation que les siècles aient connu ; oh ! tout cela paraît suffisant à certains hommes pour mériter le nom de chrétiens, alors même qu'un instant après ils se riraient des papes et des prêtres, des sacrements et du culte, du ciel, du purgatoire et de l'enfer, comme de superstitions bonnes pour les enfants et les femmes, pour les gens sans cervelle et sans instruction. Ce catholicisme poétique et idéal, qui

demeure dans les régions de la théorie pure, est très fréquent à notre époque, et un très grand nombre de ceux qui écrivent ou qui pérorent sur la religion sont uniquement religieux de cette façon. Cette religion est mieux faite pour être chantée dans les journaux et sur les théâtres, que pour être pratiquée dans les cloîtres et les églises. C'est une religion qui fait parade de périodes pompeuses, mais qui est absolument dépourvue de bonnes œuvres sérieuses ; une religion dans laquelle l'esthétique est tout et l'ascétisme n'est rien, parce qu'elle ne dit rien du gouvernement de l'âme et de la répression des passions. Elle n'est ni plus ni moins que le naturalisme avec la marque falsifiée du Christ, le diable caché derrière la croix, afin de se faire passer pour dieu, à l'ombre et sous les dehors du Dieu véritable mort sur la croix. Toute profession de foi chrétienne doit commencer par ce cri de saint Pierre aux pieds du Sauveur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Et sur cette pierre fondamentale, elle admet cette autre vérité : « Celui qui croira et aura été baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné ». En résumé, la vraie foi est celle qui s'appuie sur l'autorité de Jésus-Christ et de sa loi sur mon intelligence, et non sur le jugement plus ou moins philosophique de mon intelligence touchant le Christ et sa loi. Tel

est l'absolutisme de la vérité qui s'impose à moi et dont je dois commencer par me reconnaître le serviteur obéissant. Le contraire serait le libéralisme de ma raison qui, dans son for particulier, accepterait ou rejetterait la vérité, selon qu'elle lui paraîtrait ou non acceptable. Dans le premier cas, c'est croire véritablement, comme on doit croire et avec toutes les conséquences de l'acte de foi. Dans le second, c'est faire de la philosophie indépendante, émancipée et libre-penseuse, sans aucune considération à ce qui touche à la vie pratique. Demi-tour à droite est la même chose que demi-tour à gauche, seulement que c'est le contraire. Croire au Christ en chrétien, à cause de l'autorité divine et surnaturelle du Christ, est la même chose que croire dans le Christ en rationaliste, en considération de l'autorité naturelle et humaine du *moi*, seulement que c'est entièrement l'opposé. Et cependant que de chrétiens chez qui la foi n'est aujourd'hui autre chose qu'un rationalisme mal déguisé, tel que nous venons de le décrire !

XI

Du troisième caractère de la foi, c'est-à-dire de son intégrité, par opposition à tout ce qui tend à la diminuer et à l'amoindrir.

Celui qui croit d'une véritable foi surnaturelle, c'est-à-dire, non en vertu d'une simple appréciation humaine, mais avec une absolue et parfaite soumission de son jugement à l'autorité divine, possèdera également une des autres propriétés essentielles de la foi, qui est l'intégrité.

Néanmoins, cette propriété est une de celles qui manquent habituellement à un grand nombre de catholiques de notre siècle, qui, pour ce motif, ne sont pas de vrais catholiques, mais de purs païens mal déguisés sous les dehors du catholicisme. L'intégrité de la foi consiste à croire tout ce qu'elle prescrit de croire, sans se réserver le droit absurde de choisir, entre ses enseignements, celui qui convient mieux ou cadre mieux avec les caprices de la mode en faveur, de cette mode qui est, pour notre honte, la ridicule autorité doctrinale que plusieurs ont l'audace, au moins en pratique, d'opposer à l'enseignement divin de Jésus-Christ et de la sainte Eglise.

Celui qui ne croit pas en raison de son appré-

ciation individuelle, mais en vertu de l'autorité suprême du Dieu révélateur, croit de la même manière tout ce qui porte ce sceau, attendu que toutes les vérités ont le même droit et la même autorité pour obtenir la sujétion de sa raison. Ainsi, un catholique a le même devoir de croire à l'existence de Dieu et au mystère de la sainte Trinité, que d'admettre, par exemple, l'existence de l'ange gardien ou l'efficacité de l'eau bénite. Il ne considère pas les vérités enseignées comme plus croyables les unes que les autres; il ne juge pas les unes dignes des intelligences sublimes et les autres comme exclusivement propres aux intelligences ordinaires; parce qu'il regarde moins à ce que nous pourrions appeler l'objet matériel de la foi qu'à son objet formel. Et, comme l'autorité du roi ou du magistrat est la même, qu'il sanctionne les lois fondamentales de la nation, ou qu'il prenne de simples arrêtés de police; de même, en ce qui semble le plus important dans la loi chrétienne, comme en ce qui paraît le plus secondaire, le Dieu révélateur et ordonnateur a droit à un égal hommage en ce qui est le plus petit, comme en ce qui est le plus grand, puisqu'en tout resplendit sa même souveraine, infaillible et indiscutable autorité. Il est juste de remarquer que l'hommage de la raison est d'autant plus légitime, plus noble et, partant, plus chré-

tien, quand il a pour objet les articles de la foi ou les enseignements qui en émanent, même dans les questions qu'on a coutume de regarder comme moins importantes, parce qu'alors brille davantage dans l'acte de foi la filiale soumission à l'autorité enseignante, là où les questions de haute philosophie et de critère personnel semblent l'imposer moins rigoureusement. Ainsi ceux qui traitent l'humble acte de foi de frivolité, dépouillent cette vertu de ce qui forme, pour ainsi dire, sa fleur la plus précieuse, laissant entendre par là, qu'en ce qu'ils prétendent croire d'ailleurs, ils reconnaissent moins l'autorité de Dieu qui leur impose l'acte de foi rigoureuse et aveugle, que les vaines inspirations de leur raison présomptueuse et superbe. Ils seront plutôt de vrais libres-penseurs que de vrais catholiques, ainsi que le proclamera en son jour le Juge inexorable.

Voyez comment un grand nombre de nations actuelles qui ne voudraient renoncer en aucune façon à leur titre et à leur réputation de nations chrétiennes, parlent néanmoins sans cesse, et se conduisent en ce qui touche à la foi, d'après ce critère éclectique et arbitraire que nous venons de signaler. Vous parlez des sacrements? Oh! les sacrements sont pour les dévots et les femmes!

S'agit-il, par hasard, des indulgences? Ils se rient, comme des esprits supérieurs, de votre

innocente simplicité, et ils vous renvoient par pure compassion dans les sacristies et les parloirs des couvents. Vous entretenez-vous d'exercices de piété, de vie intérieure, de culte spirituel? Bah! ce sont autant de questions qui ne regardent que les Capucins et les Jésuites. Est-il question des œuvres de pénitence? aussitôt on vous traite de fanatique. Le siècle n'est plus à ces sottises!

Raconte-t-on des miracles ou au moins des œuvres merveilleuses ayant un caractère surnaturel? Il faut fermer les yeux à la lumière et n'être pas de son siècle pour écouter de semblables sornettes! A ce compte, le christianisme n'est plus qu'un christianisme à l'eau de rose, un christianisme amoindri et façonné sur le modèle de l'incrédulité, mais d'une incrédulité à laquelle il faudrait plutôt demander quelles sont les choses qu'elle ne nie pas dans le symbole chrétien, que celles qu'elle daigne accepter par bienveillance. Un chrétien de ce genre fait comparaître devant lui Jésus-Christ et son Eglise, et avec une insolence inouïe et de grands airs de science, les toise de haut en bas, se permettant de signaler en eux ce qu'il faut accepter et ce qu'il faut rejeter, ce qui s'adapte plus ou moins bien à la science du jour (et la science c'est lui qui la possède)! et ce qui ne s'y adapte pas. A ce compte,

la foi n'est plus l'acte par lequel l'intelligence débile de l'homme se soumet à l'intelligence infaillible de Dieu, ce qui est au fond le très noble acte de foi; c'est, au contraire, l'acte par lequel l'intelligence infaillible de Dieu se voit appelée et citée devant le tribunal de la raison insensée de l'homme, pour entendre son arrêt, et voir jusqu'à quel point est raisonnable ce qu'elle ordonne de croire. Et cette foi qui choisit, qui sépare, qui s'érige au-dessus de Dieu, au lieu de se mettre à son école, cette foi est commune, très commune parmi les hommes de notre temps, même parmi ceux, encore nombreux, qui accompagnent leurs femmes à l'église et font élever leurs filles dans des couvents. Qu'y a-t-il d'étonnant si, parmi ces catholiques amoindris, l'*intégrisme* de la foi est qualifié vice, et si le nom d'*intégriste* est jeté comme un outrage à la face des plus solides chrétiens?

XII

Du quatrième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit docile, humble et simple.

Après l'intégrité de la foi, qui est, pour ainsi dire, son caractère essentiel et substantiel, nous arrivons à l'examen de quelqu'une des autres

qualités qu'elle doit avoir pour être ce qu'il convient dans l'ordre du salut de l'âme. La première qui se présente à nous, c'est qu'elle doit être docile, humble et simple, et non ergoteuse, superbe et prétentieuse. Tout cela se résume en un seul mot très commun dans la langue chrétienne, et q i exprime la plus fondamentale de toutes les vertus, aussi bien pour l'intelligence que pour le cœur, nous avons nommé l'humilité.

Il y a un grand nombre de catholiques imparfaits dans leur foi, parce qu'ils manquent de cette vertu qui en est la sauvegarde et la protection principale. Ils croient, c'est vrai, mais avec une mine refrognée, avec une certaine mauvaise humeur et une sorte de dépit de ce qu'on exige l'hommage de leur croyance. C'est à ce point qu'ils paient cet hommage à la façon de misérables esclaves que l'on contraint par la rigueur des menaces, et non comme des fils affectueux à qui il suffit de savoir que c'est la voix d'un père qui se fait entendre à leurs oreilles, pour qu'ils l'écoutent affectueusement sans la moindre hésitation. De là, ce que nous pourrions appeler le marchandage de la foi, et qui n'est autre chose qu'une indocilité mal déguisée, et l'orgueil de l'esprit, qui tend à croire le moins possible, cherchant en tout des explications humaines et naturelles. On se propose, dit-on, de rendre les

enseignements divins plus accessibles à l'intelligence, et on ne remarque pas que, souvent, on ne fait que dénaturer ces enseignements et leur enlever leur vertu, en voulant les rendre obvies et naturels. Tel est, généralement, le caractère de l'apologétique à notre époque, au point que certains auteurs semblent n'avoir eu d'autre but que d'humaniser à tout prix ce qui est divin, sous prétexte de le justifier. Comme si, pour rendre l'enseignement de Dieu acceptable pour l'homme, il était nécessaire de commencer par lui dissimuler que cet enseignement a Dieu pour auteur ! Comme si la religion devait souffrir un préjudice de son caractère surnaturel et surhumain, et comme si ce caractère n'était pas, au contraire, sa principale recommandation et la garantie de sa crédibilité ! Une grande partie du mal causé par le catholicisme libéral est due à cette tendance funeste. En humanisant le catholicisme, les philosophes et les poètes ont cru le rendre acceptable à la génération actuelle, sans prendre garde qu'ils ne faisaient, par là, que le falsifier et l'altérer.

Ils sont également atteints de ce mal, les catholiques qui, s'accommodant mal de l'obscurité propre aux vérités de la foi (obscurité qui, rigoureusement, ne tient pas à ces vérités, mais à la faiblesse de la vue de celui qui doit les contem-

pler à une distance aussi grande que celle qui sépare la terre du ciel), se plaignent et se lamentent à toute heure de ne pas voir clair dans les choses de la religion, comme ils croient le faire incontestablement et parfaitement dans les choses scientifiques, bien que, même dans ces dernières, les plus grands génies eux-mêmes trouvent d'autant plus d'obscurités, qu'ils poursuivent plus avant leurs laborieuses investigations. Cette prétendue clarté des sciences humaines, ils ne la possèdent pas plus que les insensés qui ont été forcés, en raison de leur manque d'intelligence, de se tenir dans le vestibule de ces sciences. Tout leur paraît clair, parce que leur myopie intellectuelle ne leur permet de voir, dans ce qu'ils regardent, ni ombre, ni difficulté d'aucune sorte. Et pourtant c'est cette clarté que quelques-uns, même parmi ceux qui se glorifient de leur savoir, voudraient avoir jusque dans les mystères de la foi chrétienne. Infortunés myopes ! Est-ce que, par hasard, la lumière de la foi, si puissante soit-elle, pourrait faire disparaître la différence qui existe entre ce qui est de la terre et ce qui est du ciel, et supprimer complètement la distance qui nous empêche de contempler, de la terre où nous sommes, les objets qui sont dans le ciel ?

Ce manque de docilité dans l'ordre de la foi, ce refus d'accepter l'obscurité naturelle des objets

qu'elle révèle, se manifestent dans une certaine curiosité intempestive, qui ne tend à rien moins qu'à contempler à la lumière d'un examen purement scientifique toutes les vérités que l'Église catholique croit et enseigne à ses enfants. L'auteur de l'Imitation a condamné cette curiosité comme opposée à la soumission de l'intelligence à la parole divine, au moyen de ce conseil qu'il a donné relativement au plus sublime de nos mystères : « Gardez-vous de scruter inutilement et avec « curiosité,... si vous ne voulez pas être en proie « à une infinité de doutes... Dieu peut faire plus « que l'homme ne peut entendre... Si vous ne « comprenez pas et si votre intelligence obtuse « ne peut pas saisir les choses qui sont au-dessous « de vous, dites-moi, comment voulez-vous en- « tendre celles qui sont au-dessus de vous ? Si « les œuvres de Dieu étaient telles que la rai- « son humaine pût facilement les comprendre, « on ne dirait pas qu'elles sont merveilleuses et « ineffables ».

Admirables conseils de bon sens chrétien qui, dans leur simplicité, s'accordent avec la plus haute théologie ! Que la foi du catholique soit donc docile, confiante, humble et soumise. En cela comme en toutes choses, il convient d'appliquer ce précepte du Sauveur, si opposé aux folles présomptions de notre siècle : « Si vous ne devenez pas

semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ». « A de petits enfants »; et ce langage s'adresse non pas seulement aux croyants vulgaires, mais aux plus sublimes penseurs du catholicisme. Les grandes lumières de l'Eglise, qui s'appellent Paul, Augustin, Thomas d'Aquin et mille autres, ont suivi ce conseil à la lettre, en se faisant de simples enfants par rapport à la foi catholique.

Oh! savante, heureuse et très profitable enfance de l'humilité chrétienne!

XIII

Du cinquième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit éclairée.

« Mais », dira quelqu'un, après avoir lu le paragraphe précédent : « S'il faut ainsi croire en fermant les yeux, la véritable foi ne saurait être éclairée ».

Nous nous attendions à cette observation et nous allons y répondre, malgré son inconvenance manifeste. Nous venons précisément recommander, à la suite de l'humble docilité, la véritable science, la science chrétienne, qui est une autre vertu du vrai croyant, du bon catholique.

Le monde tire vanité aujourd'hui des mots « lumière, science », qu'il semble s'être appropriés uniquement et exclusivement, en les employant sans cesse d'un air triomphant. Il est fort commun, en effet, d'entendre certaines gens répéter que la foi doit être éclairée. Et, par une désolante fatalité, ceux qui désirent tant que la foi des autres soit éclairée sont ordinairement les moins éclairés dans cette même foi. Aussi bien allons-nous nous faire l'apôtre de la lumière, mais en donnant à ce mot une signification spéciale et distincte.

En premier lieu, la foi du chrétien doit être éclairée sur tout ce qu'enseigne la religion, c'est-à-dire sur tout ce qui regarde la foi elle-même. Et le catholicisme impose, de ce chef, un devoir si rigoureux que sa transgression volontaire est taxée de faute mortelle. Voyez à quel point l'Eglise de Dieu veut que la foi de ses enfants soit éclairée ! l'Eglise enseigne en outre qu'il y a deux sortes de vérités de foi sur lesquelles le chrétien doit être éclairé. Les unes lui sont nécessaires comme un *moyen* absolument indispensable pour son salut éternel ; les autres lui sont nécessaires en vertu du *précepte* qui lui est imposé de les apprendre. Dieu exige d'une façon si impérieuse la connaissance des premières, que celui qui les ignore, alors même que cette ignorance serait exempte

de péché, ne pourrait parvenir au ciel auquel il est destiné. Telles sont, par exemple, l'existence d'un Dieu créateur et rémunérateur ; l'immortalité de l'âme et la vie future, la Trinité des personnes dans l'unité de l'essence divine ; l'Incarnation du Fils de Dieu. Il en est d'autres que le chrétien doit savoir de nécessité de précepte, et dont l'ignorance volontaire constitue une faute grave, bien que, dans ce cas, l'ignorance involontaire ne soit pas un obstacle au salut éternel. Nous gagerions que beaucoup de ceux qui se targuent le plus de science et qui se lamentent de ce que la foi de l'Eglise n'est pas aussi éclairée qu'ils le désireraient, connaissent à peine ces choses qui sont pourtant l'a b c du catéchisme.

Et de cette science qu'elle exige de tous ses enfants, l'Eglise se montre tellement jalouse qu'elle ne se contente pas d'en faire une obligation rigoureuse, mais qu'elle met constamment sa plus grande activité et celle de ses fils les plus doctes à la promouvoir et à l'augmenter. En tête de ses plus chères œuvres de miséricorde elle a placé l'instruction des ignorants. Parmi ses Ordres religieux, elle met en première ligne ceux qui se consacrent spécialement à l'instruction des ignorants. L'épiscopat avec ses fonctions sublimes, le sacerdoce avec son ministère plus humble, mais pourtant bien glorieux, sont avant tout un magis-

tère public. La principale partie du temple, après le tabernacle, c'est l'ambon, qui est une chaire populaire; et un saint Père va jusqu'à mettre la Bible sur le même rang que la sainte Eucharistie. La première parole de la lettre de créance que le Seigneur adressa à ses apôtres fut la suivante: « Allez et enseignez ». Et le premier sang répandu dans l'Eglise le fut à Jérusalem pour la liberté et l'indépendance de cet enseignement. Qu'ils ne nous parlent donc plus de leurs hiérophantes et des philosophes des antiques civilisations païennes, les savants de nos jours qui veulent à tout prix nous ramener à ces civilisations, ce qui est une singulière et curieuse manière de progresser. Le plus obscur des prédicateurs évangéliques du catholicisme éclipse complètement, avec un seul rayon de la lumière révélée d'en-haut, toutes ces lumières de la science humaine qui, en présence du grand jour évangélique, pâlissent ou disparaissent comme les étoiles devant le soleil. Nul n'a jeté sur le monde autant de lumière que le Christ, et il n'y a jamais eu de science comparable à la science de la religion. Nous devons donc demander que la foi du chrétien soit éclairée, en ce sens qu'il grandisse chaque jour de plus en plus dans cette connaissance, jusqu'à ce qu'il soit en état de la professer et de la pratiquer comme il convient.

Mais là ne s'arrête pas le désir de l'Eglise en ce qui regarde l'instruction religieuse de ses enfants. Elle veut et demande que leur foi soit éclairée au point qu'ils soient en état de l'exposer convenablement, de la propager activement et de la défendre vaillamment. Ce sont autant de points que nous traiterons dans le paragraphe suivant.

XIV

Jusqu'où peut et doit s'étendre chez le fidèle chrétien la science de son acte de foi.

L'Eglise veut que la foi de ses enfants soit éclairée, non seulement en ce qu'elle a de strictement substantiel et dont ils ont besoin pour se sauver, mais aussi en ce qui touche à ses principales parties et à ses harmonies, afin qu'ils soient en état, en temps opportun, de l'exposer d'une manière convenable, de la propager, si une vocation spéciale les appelle à le faire, et de la défendre toutes les fois qu'ils la verront attaquée.

Il nous semble que personne ne pourra nier qu'en tout cela une certaine obligation ne s'impose au catholique qui veut convenablement correspondre à ce que ce glorieux titre exige de lui. Notre temps a créé d'une façon particulière ce

devoir impérieux, et celui-là comprendrait très imparfaitement son caractère de véritable soldat de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui croirait pouvoir se contenter aujourd'hui de la profession privée, et pour ainsi dire individuelle et intime de la vraie doctrine, sans élargir et étendre sa sphère d'action. Pareillement personne ne pourra contester que, pour accomplir régulièrement et continuellement cette obligation, il ne soit nécessaire de posséder une instruction spéciale que l'on n'acquiert point en apprenant et retenant seulement de mémoire les demandes et les réponses du catéchisme. Il faut quelque chose de plus, et ce quelque chose, qui varie selon les talents et la position de chaque fidèle, c'est ce que nous nous proposons d'examiner et de recommander ici.

Comme le médecin s'en va feuilletant et lisant chaque jour les ouvrages les plus récents se rapportant à sa science ou à son art, pour maintenir continuellement ses connaissances professionnelles au niveau des derniers progrès; comme le jurisconsulte sérieux enregistre à chaque instant et classe dans son cabinet et dans sa mémoire les dernières collections de lois et de décrets, pour tenir toujours son critère juridique à la hauteur des plus récentes modifications législatives; ainsi le catholique, qui ne doit pas moins tenir à être bon catholique, que les premiers à être bon mé-

decin et bon jurisconsulte, doit avoir souvent entre les mains les ouvrages, opuscules ou journaux de propagande religieuse, pour se tenir au courant de ce qui se dit chaque jour pour ou contre la religion, pour connaître l'erreur ou le sophisme qui prévaut à ce moment, l'argument ou la réponse propre à le confondre, les institutions les plus favorables au développement de la propagande, les bons exemples qui contribuent si puissamment à relever les esprits et à éviter le découragement, enfin, tout ce qui constitue, pour ainsi dire, la hausse et la baisse de nos intérêts religieux, intérêts auxquels aucun de ceux qui veulent être vraiment chrétiens ne peut se montrer indifférent. Tout cela, à notre époque, peut s'acquérir très facilement et à peu de frais sous le rapport des talents, du temps et de l'argent. L'apologétique et la controverse catholiques ont été fractionnées aujourd'hui à doses presque infinitésimales, à l'usage de ceux qui n'ont ni la faculté ni l'obligation de les étudier dans les bibliothèques et les académies, mais bien dans les ateliers et les usines. Un bon directeur, indiquant à chacun ce qui lui convient le mieux, est la première chose nécessaire ici. Avec cela et un peu de bonne volonté, et le désir de la gloire de Dieu, il y a ce qu'il faut et au delà.

Etre chrétien et instruit de la sorte, c'est l'ê-

tre comme Dieu l'ordonne, et comme le recommande sa sainte Eglise, et comme l'exige la condition particulière faite dans le siècle présent aux questions religieuses. Etre catholique de cette façon, c'est être dans la disposition de faire quelque chose pour la splendeur de la foi, dans les nombreuses occasions qui se présentent à chaque instant; c'est avoir une réponse prête pour confondre l'insolence des impies; une parole courageuse pour relever les cœurs abattus; une observation discrète et à propos, sachant profiter d'une conversation pour gagner un ami. C'est, en outre, s'épargner la honte, si fréquente aujourd'hui, de ne pas savoir ce que signifient des paroles et des choses que connaissaient autrefois à fond les petits enfants et les femmes de notre peuple, et qu'ignorent actuellement un grand nombre de ceux qui passent pour savants, et qui, en réalité, le sont peut-être uniquement dans quelque branche des sciences profanes.

Il y a, à l'heure présente, un grand nombre de spécialistes, c'est-à-dire d'hommes qui s'adonnent de préférence à une branche spéciale d'études, s'inquiétant fort peu d'être moins compétents dans les autres branches, pourvu qu'ils arrivent à acquérir dans cette branche une compétence reconnue. Nous voudrions que tout bon catholique pensât et agît de la même manière. Le bon catholique doit

avoir pour spécialité de posséder une connaissance claire et complète de la religion. Il doit être spécialiste dans cette branche particulière des connaissances divines et humaines, qui le regardent comme catholique. A ce compte il aura une foi éclairée comme le lui demande sans cesse le siècle, sans savoir peut-être ce qu'il demande, mais comme le lui demande, pour des raisons capitales, notre sainte religion.

XV

Du sixième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit vive, efficace et positive.

La foi doit être *vive.* Ce mot peut signifier deux choses :

Premièrement, la *vie* de la foi, c'est-à-dire les œuvres faites par un motif surnaturel, aux termes de cette sentence de l'Apôtre : *La foi sans les œuvres est morte* », et secondement, la *vivacité* ou la vigueur de la conviction, qui, à notre sens, est une qualité distincte de la précédente, mais également importante.

Commençons par cette dernière.

Nous appelons vivacité ou vigueur de la foi l'adhésion ferme, pure et positive, aux vérités

que cette même foi propose, par opposition à la croyance chancelante, assoupie, tiède et en quelque sorte purement négative, qu'un grand nombre paraissent accorder à ces mêmes vérités.

Les mots *croyance négative* ont besoin d'une explication. Nous allons aborder cette explication, d'autant qu'elle jettera plus de lumière sur l'ensemble du sujet que nous traitons en ce moment.

Il en est quelques-uns qui croient, mais de telle façon qu'on pourrait dire qu'ils ne nient pas ou ne rejettent pas ce qu'ils prétendent croire, plutôt qu'ils ne le croient positivement. Il y a une façon si tiède et si faible d'avoir la foi, qu'elle diffère uniquement de l'incrédulité en ce qu'elle n'en fait pas parade, sans ajouter à ce vague acte de foi aucun caractère véritablement positif. Cette façon de croire, disions-nous, consiste plutôt à ne pas nier. C'est ainsi, nous le constatons, que croient malheureusement un grand nombre de nos frères à l'heure actuelle. Ils ne nient pas l'existence de Dieu, la divinité du Christ et de son Église. Ils ne nient pas les récompenses et les peines de la vie future. Ils ne nient pas l'autorité du Pape, la vertu des sacrements, etc., etc. Mais ils ne sont pas convaincus intérieurement de toutes ces vérités. Ils ne les affirment pas explicitement, et avec la conviction sincère qu'ils mettent à affirmer les autres vérités, qu'ils

tiennent pour certaines dans la sphère des connaissances humaines. Cette manière de croire pourrait se comparer à notre manière d'aimer certaines choses et certaines personnes dont on pourrait dire que nous ne les haïssons pas, avec plus de vérité que de dire que nous les aimons positivement. C'est un degré d'amour si voisin de l'indifférence, qu'il se confond avec elle plutôt qu'il ne s'en distingue. Ce n'est point ainsi qu'on aime véritablement ni que l'on croit sincèrement. La vraie foi, comme le véritable amour, qui sont deux sentiments égaux en quelque sorte, ont pour marque distinctive l'ardeur de l'élan, la fermeté de l'adhésion, la profondeur de la conviction. Cela est d'autant plus vrai qu'humainement parlant, avoir foi dans une idée, ou travailler avec foi pour cette idée, ne signifie ni la conviction, ni l'attrait que l'on a ordinairement pour les choses communes, alors même que nous les tiendrions pour certaines et véritables, mais bien une manière spéciale de tenir ces choses pour telles, une manière qui nous domine et qui nous rend, pour ainsi dire, esclaves fanatiques d'une telle domination sur notre intelligence et notre volonté.

Fanatisme ! Voilà bien la parole que le vocabulaire de l'impiété a inventée pour l'appliquer en mode de dérision à la vertu de foi portée à

son plus haut degré. Ce que l'impiété appelle fanatisme n'est ordinairement que cette vertu théologale de la foi placée au point convenable de vivacité et de vigueur où la possèdent les vrais enfants de Dieu. Celui qui tient pour certaines, plus qu'aucune vérité humaine, les vérités de la religion, celui qui accepte entièrement cette certitude supérieure basée sur l'autorité de Dieu même; celui qui, par conséquent, comprend tout ce qu'a de rigoureux le témoignage de cette autorité, ne peut être, dans l'ordre de ces vérités, autre chose qu'un fanatique dans le sens où l'on parle de fanatisme politique, de fanatisme scientifique, littéraire, expression qui ne désigne rien autre chose que le degré souverain et absolu de la conviction humaine dans l'intelligence, et de la résolution, conséquence de cette conviction, dans la volonté.

Il arrive aujourd'hui que, par horreur de ce fanatisme, qui devrait être la gloire et le titre d'honneur de tout bon chrétien, la plupart des hommes se tiennent dans les tristes limites qui séparent la simple conviction humaine de la mécréance formelle, attendu qu'ils n'ont pour les vérités qu'ils prétendent croire, autre chose qu'un respect cérémonieux et extérieur et pour ainsi dire purement officiel ; mais ils n'ont pas l'affection, l'enthousiasme, l'ardeur que l'on éprouve

ordinairement pour les convictions intimes et fortement enracinées. Croire ainsi, non seulement ce n'est pas croire comme le prescrit la sainte vertu surnaturelle de la foi, mais ce n'est même pas croire comme le monde exige que croient dans les choses de son ressort ses amis et ses adeptes. Avec une foi de ce genre, il ne se formerait point d'écoles, il ne s'organiserait pas de partis, il ne se réaliserait pas d'inventions, on n'entreprendrait point de conquêtes, on ne conduirait à terme aucune des œuvres qui demandent une persuasion intime, une résolution arrêtée, soit parmi les individus, soit parmi les multitudes. C'est parce qu'aujourd'hui cette foi est affaiblie d'une façon si générale et à un degré si considérable, c'est parce qu'elle est refroidie par le naturalisme, c'est parce qu'elle mérite à peine le nom qu'elle porte, que nous voyons la vie religieuse des générations actuelles si languissante, leurs efforts si faibles, leurs résolutions si incertaines, leurs convictions si vagues et si indécises. N'ayons point une foi semblable. On peut parfois en venir jusqu'à douter si l'incrédulité ouverte serait moins désastreuse.

XVI

Du septième caractère de la foi, qui est une conséquence du précédent : elle doit être pratique.

La vivacité ou la vigueur de la foi, dont nous parlions dans le paragraphe précédent, se manifeste principalement par son caractère pratique, c'est-à-dire par sa fécondité en œuvres de l'ordre surnaturel. C'est là un autre côté de la vie de la foi et son côté le plus important. La foi vive est une foi qui agit ; la foi qui n'agit pas, mais qui demeure à l'état de pure théorie ou spéculation de l'entendement est morte, ou, ce qui est la même chose, elle manque absolument de ce qui constitue sa valeur essentielle dans l'ordre du salut.

Ce caractère pratique de la vie chrétienne est ce qui la distingue des théories plus ou moins subtiles et élevées de l'humaine philosophie. Dans notre sainte religion, on n'apprend pas seulement pour savoir, comme dans les écoles des hommes. Cela reviendrait à une sorte de curiosité, un peu plus noble peut-être que les autres, mais qui n'en serait assurément ni moins stérile ni moins impuissante. Dans le catholicisme, tout tend à aider l'homme à se vaincre lui-même et à se soumettre complètement aux règles tracées par la loi di-

vine. Croire, c'est donc uniquement poser le fondement ; agir conformément à sa foi, c'est construire un édifice laborieux, comme persévérer dans cette foi et dans ces œuvres jusqu'à la mort, c'est couronner heureusement cet édifice. L'apôtre saint Jacques montre d'une façon fort claire ce caractère essentiellement pratique de la vie chrétienne, lorsqu'il dit : « De quoi servira-t-il, mes frères, de dire qu'on a la foi, si on n'a pas les œuvres ? Est-ce que la foi pourra sauver » ? Saint Paul enseigne la même vérité d'une manière encore plus expressive, quand il assure que « ceux-là ne sont pas justes devant Dieu qui entendent la loi, mais ceux qui l'observent ».

C'est extraordinaire qu'il faille en appeler au témoignage des textes sacrés pour prouver une vérité qui, même humainement parlant, est claire comme l'évidence. Si la religion est un contrat ou un lien entre Dieu et l'homme, quel genre de contrat y aura-t-il, si tout le devoir de l'homme se borne à la profession théorique d'une doctrine, sans s'étendre aux actes de la volonté et des sens extérieurs, qui complètent l'hommage de tout l'homme ?

Le démon lui-même croit, et il ne peut faire autrement, puisque son intelligence angélique ne peut rejeter le témoignage de la vérité divine qui s'impose à lui bon gré mal gré. Et cependant, il

n'en est pas moins le démon, non par la révolte de son jugement, mais par la révolte opiniâtre de sa volonté. Voilà donc à qui se rendent semblables tous ceux qui veulent faire de la foi sans les œuvres tout l'idéal de leur sujétion à Dieu. Ils pourront juger que, par cet hommage intellectuel d'une sincérité fort douteuse, la souveraineté de Dieu sur sa créature est suffisamment reconnue, mais le simple bon sens protestera que ce n'est point là que se termine le devoir de la créature envers son Dieu et Seigneur, mais qu'il est nécessaire de le reconnaître pour maître, et cela dans tous les actes de la vie et avec la soumission la plus absolue de la volonté.

La pierre de touche de la véritable foi est cette conduite pratique et extérieure conforme à cette foi, comme la santé et la vigueur des organes intérieurs de notre corps ont pour pierre de touche les actions normales et régulières, les mouvements que l'on nous voit produire au dehors. La foi est comme l'âme de l'homme considéré comme chrétien; ainsi les actes extérieurs du chrétien seront un indice plus ou moins favorable de la force et de la vigueur de sa vie intérieure. L'homme parle, agit, marche ; il ne ferait rien de semblable sans la vie intérieure de son organisme qui meut sa langue, ses mains et ses pieds. Ainsi dans l'ordre religieux, la marque d'une foi vive

dans le chrétien se juge à sa parole, à ses actes, à sa conduite comme tel. Un chrétien muet ou paralytique, relativement aux œuvres de sa religion, montre clairement qu'il n'a pas dans son organisme spirituel la vigueur nécessaire pour de semblables opérations.

Jetez maintenant un coup d'œil sur le monde et au milieu du mouvement vertigineux qui entraîne les multitudes agitées et bouleversées; au milieu de la fièvre des affaires, de la politique, des progrès industriels et scientifiques, voyez combien il en est peu qui s'emploient aux œuvres de la religion, bien qu'ils se proclament ses fils; voyez combien sont peu nombreuses les langues, les mains et les pieds qui travaillent pour la religion. Vous constaterez alors, comme au moyen d'un thermomètre d'une exactitude parfaite, combien est bas le degré que marque la vie de la foi dans ces multitudes. Laissons de côté ceux qui sont franchement incrédules, et qui se font gloire d'être libre-penseurs. Formons un autre groupe des incrédules qui ne songent pas à constater s'ils croient ou non, et qui ont une égale répulsion et pour une foi vaillante et pour une incrédulité déclarée. Examinons seulement le groupe privilégié de ceux qui, interrogés sur ce point, répondraient aussitôt courageusement : « Oui, je crois; oui, je suis chrétien ». Eh bien, même

parmi ceux-là, combien en est-il qui sont muets, quand il s'agit de confesser leur foi et qui n'en parlent jamais! Combien en est-il qui sont comme morts pour les œuvres de la foi dont ils ne s'occupent jamais? Combien y a-t-il de paralytiques incapables de marcher d'un pas agile dans les voies de Dieu, parmi ceux qui vivent au milieu des distractions et de la dissipation? Ainsi en est-il de la généralité des chrétiens de nos jours. C'est pour ce motif que l'Église et la société déplorent et que nous devrions tous également déplorer, la très faible influence privée et sociale de la foi que nous prétendons tous professer, et qu'un très grand nombre, hélas! ne professent qu'en théorie. C'est ainsi que s'explique la plus grande partie de nos maux présents : l'abandon des intérêts sacrés de Dieu, non pas devant la persécution, devant un obstacle sérieux, mais seulement devant le vil et très méprisable respect humain ; l'horrible et satanique activité des méchants devant l'inertie plus horrible encore des bons ; le progrès effrayant de la corruption sectaire à mesure que s'abaisse, chaque jour, le niveau de la piété et même de la simple vie chrétienne, parmi nos classes les plus nombreuses.

Cherchez le secret de tout cela et vous ne le trouverez pas ailleurs que dans l'affaiblissement et le manque de vigueur de la foi.

XVII

Du huitième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit publique et vaillante.

Après avoir dit que notre foi doit être pratique, comme nous l'avons fait dans le paragraphe précédent, nous devons examiner ici une autre condition essentielle de cette même foi, qui consiste en ce qu'elle soit publique.

En effet, la première des œuvres de l'ordre surnaturel par laquelle doit se montrer la divine fécondité de cette vertu, c'est le témoignage franc et public que nous sommes obligés de lui rendre devant Dieu et devant les hommes. Ce qu'on nomme profession de foi est quelque chose de plus que l'acte intérieur par lequel nous acceptons comme certaines les vérités révélées. C'est la preuve extérieure et publique que nous donnons de cette adhésion intérieure, preuve extérieure qui est obligatoire pour le chrétien, et qui, dans beaucoup de cas, peut obliger sous peine de damnation éternelle.

Tel paraît être l'écueil dans lequel nous voyons sombrer tristement, ou pour le moins courir un grand danger, la foi d'un grand nombre de chrétiens de notre siècle. Ils croient, il est vrai,

mais leur foi est timide, craintive, au point qu'on dirait qu'elle est incapable de résister, sans s'éteindre entièrement, à l'air de la rue ou au bruit de la place publique. On a appelé fort à propos ces chétiens de solitude, des chrétiens lâches et peureux, sans courage ni vertu pour manifester à la lumière du soleil la croyance de leurs âmes, et disposés toujours à la tenir comme cachée dans l'ombre et les nuages, aussi déguisée que possible, bien que ces déguisements et ces nuages ne soient très souvent qu'une lâche négation. La moitié de l'incrédulité que l'on voit aujourd'hui prendre des airs triomphants dans beaucoup de nos cercles et de nos concours, n'est autre chose que l'effet de la crainte qui pousse un grand nombre de nos frères à prendre cette attitude, alors que, dans leur for intérieur, ils s'indigneraient grandement s'il s'agissait d'exiger d'eux une apostasie formelle.

Et très souvent ce que, dans nos temps modernes, on a appelé avec autant de bonheur que d'exactitude *modération*, n'est autre chose, dans le plus grand nombre de ceux qui en sont atteints, qu'une pure et simple lâcheté.

Bien que ce défaut soit déshonorant et jugé sévèrement par le monde, il est toutefois le plus général, et la plupart de ceux qui, sur un autre terrain, se vantent constamment de courage, de

valeur, de logique, et qui s'en vantent à bon droit, se comportent, sous le point de vue qui nous occupe actuellement, avec une faiblesse et une pusillanimité qui sembleraient ne devoir être le partage que du sexe faible. Non seulement dans les circonstances solennelles de la vie, lorsqu'un danger vraiment grave peut menacer les biens ou la sécurité personnelle d'un de ces chrétiens ; non seulement dans les circonstances difficiles où un effort héroïque peut seul permettre à celui qui y est en butte d'échapper à la fureur ou à l'audace de ses ennemis ; mais dans les circonstances les plus communes, dans la simple conversation familière, dans les affaires journalières, dans l'exercice de certaines charges de médiocre importance, combien ne rencontre-t-on pas fréquemment cette faiblesse féminine chez des hommes d'ailleurs justement renommés pour leur bravoure ! Si un observateur curieux les suit attentivement, il les verra s'incliner, faiblir, s'esquiver par d'habiles tangentes ; et tout cela pour éviter la parole ou la phrase décisive qui mettrait en relief leur caractère de chrétiens, parole ou phrase qu'ils devraient être fiers de proclamer hautement. Quels prodiges de gymnastique ne voit-on pas faire à ces malheureux acrobates, pour se maintenir dans leur équilibre forcé ! Quelles fatigues et quelles angoises ne leur en coûte-t-il pas pour trouver cette

attitude difficile qui leur permette de ne pas paraître chrétiens et, au moment propice, de donner à entendre qu'ils désirent ne pas le paraître! Pour eux, une simple conversation religieuse est un chemin hérissé des plus sérieuses difficultés; nous ne parlons point d'une polémique ou d'une controverse sur le même sujet, parce que ce serait chose à leur faire dresser les cheveux sur la tête. Et tout cela parce qu'on a oublié ce premier et élémentaire devoir du chrétien qui est la profession publique, franche et loyale de sa foi.

Toutes les précautions que nous prenons ici ont pour objet de contrebalancer en nous et dans les nôtres la funeste influence de cette lâcheté qui est incontestablement la pire infirmité de notre siècle. En vain demanderions-nous d'autres fruits pratiques de sa foi à celui qui ne se sent pas la force de donner cette première et gracieuse fleur. Nous devons donner à toutes nos œuvres et entreprises le caractère radicalement opposé au défaut que nous venons de signaler : le désir de se cacher, de s'effrayer, de s'esquiver. Lorsqu'il s'agit des œuvres de charité, efforçons-nous de les soutenir avec courage et intrépidité, nous proposant autant que possible de manifester au dehors notre vie chrétienne, de montrer partout, de présenter sous tous ses aspects, de chanter sur tous les tons l'excellence de notre

foi pour la gloire de Dieu, l'édification de nos frères et la confusion de nos ennemis. Cette profession publique de foi, le bon chrétien la doit non seulement à Dieu, qui est le premier à y avoir droit, mais il la doit également, et dans certains cas, sous peine rigoureuse de péché, à ses frères. Les hommes se doivent mutuellement l'encouragement et le stimulant du bon exemple ; et les chrétiens y sont obligés d'une manière toute spéciale, dans ce qui constitue la base et le fondement essentiel de notre vie morale, et la condition indispensable de notre salut éternel. D'autant plus que refuser à notre prochain ce secours précieux, ce n'est pas seulement le priver d'un secours matériel, mais de plus c'est très souvent le scandaliser et le faire tomber, par notre exemple, dans le mal horrible de la froideur et de l'indifférence.

Enfin, le chrétien se doit aussi ce témoignage à lui-même, parce que c'est lui qui en a le plus grand besoin pour se fortifier dans la foi et surmonter la plupart des difficultés qui peuvent se rencontrer sur le chemin, difficultés provenant presque toutes de ce qu'on a une foi lâche et pusillanime. En effet, personne ne peut se figurer, s'il ne l'a expérimenté en lui-même, la valeur nouvelle et l'énergie qu'ajoute à la conviction intérieure le seul fait de l'avoir manifestée au

dehors à l'aide de témoignages publics. Après avoir triomphé une fois du misérable respect humain; après avoir une fois jeté un défi courageux au sourire niais de l'incrédulité, l'homme se sent grandir à ses propres yeux, et les contradictions qui pourront survenir dans la suite, ne serviront qu'à lui donner une force et une vigueur nouvelles sur les points qu'il a commencé de proclamer et de soutenir contre vents et marées. Ils savent fort bien cela même ceux qui se trouvent placés dans des sphères différentes de celles dont nous parlons ici. Les passions elles-mêmes se convertissent alors en secours efficaces pour l'homme tenace et résolu dans ses entreprises, et il n'est point défendu de faire servir les passions à cette noble fin, et d'employer des moyens appropriés à la véritable morale du christianisme. Le point d'honneur, la dignité personnelle, la satisfaction d'avoir vaincu, tout cela se change en stimulants pour le devoir, en vue d'aider à son accomplissement, une fois qu'on a commencé de les mettre à son service.

Persuadons-nous, en effet, en tout évènement et en toute occasion, que s'il y a une chose évidente, c'est qu'en définitive le rôle le plus facile et le plus fécond en résultats positifs, c'est celui de l'homme digne et conséquent, et non celui de l'homme faible, inconstant et en tout esclave de la crainte et du misérable *qu'en dira-t-on.*

XVIII

Du neuvième caractère de la foi du chrétien : elle doit être affectueuse.

Notre foi doit avoir une autre qualité que nous ne pouvons oublier dans l'examen que nous nous proposons de faire des principales qualités qui doivent l'orner. Elle doit être affectueuse. Nous entendons par là l'affection tendre du cœur dont nous devons accompagner notre croyance et les actes qui s'y rapportent. Il s'agit de l'affection du cœur qui, dans le langage de la spiritualité, se nomme la *piété*.

On a coutume de regarder comme propre aux femmes la piété, qui leur convient parfaitement comme un ornement de leur sexe. Mais on prétend qu'elle ne convient pas également aux hommes et n'est pas de mise avec la barbe et le costume de l'homme. C'est là un raisonnement que tiennent non seulement les impies déclarés, mais encore un grand nombre de ceux qui s'offenseraient avec raison si on les taxait d'impiété. Tels sont ceux que, dans le langage ascétique, on nomme mondains, et qui, tout en conservant ce qu'il y a de substantiel dans la foi, n'éprouvent néanmoins que du dégoût et du mépris pour ce

parfum très délicat de cette foi qui s'appelle la piété. Ce sont eux que nous entendons le plus fréquemment soutenir cette grossière insanité qu'il est bon de croire et noble de professer résolument la vraie foi, mais que c'est autre chose de montrer cette foi en public avec tels ou tels actes de dévotion extérieure ; que cela n'est point nécessaire et qu'on ne saurait l'exiger d'un homme de ce siècle. C'est une erreur très accréditée et pourtant fort pernicieuse, et en vertu de laquelle une foule de chrétiens, particulièrement dans les rangs de la jeunesse, fuient avec horreur la vie pieuse, se tenant pour très satisfaits de passer pour des hommes de conviction calme, aussi éloignés de l'insolence libre-penseuse que de la pusillanimité et de la sévérité de ce qu'ils appellent les tartufferies des dévots.

Et cependant, il est certain et incontestable qu'il n'y a pas une foi véritable, solide et intérieure, sans cette affection profonde et cordiale pour cette foi, affection qui se traduit immédiatement dans les actes extérieurs de vie de piété. Même dans les choses humaines, il n'est pas libre à l'homme d'avoir une conviction ferme sur un point, sans que cette conviction soit accompagnée, comme de ses conséquences immédiates, de résolutions fermes de la volonté, et d'actes extérieurs et répétés par lesquels elle se mani-

feste. Personne n'est bien pénétré d'une idée qu'il croit juste, noble et élevée, sans se passionner pour elle, sans éprouver de l'aversion et de l'antipathie pour ce qui tend à la discréditer, et sans louer avec ardeur et transport ce qui tend à la favoriser. Ainsi l'école philosophique ou artistique a ses partisans acharnés comme les partis politiques et les utopies sociales. Et à celui qui prétendrait professer les idées de telle école ou de tel parti sans montrer son intérêt et l'affection de son cœur à l'aide des sentiments dont nous avons parlé plus haut, on répondrait avec raison qu'il est simplement hypocrite à l'endroit des convictions qu'il affecte de professer, et on ne ferait aucun cas de lui pas plus du côté de ses amis que de celui de ses ennemis. En appliquant maintenant cette observation à la vie de foi, il en résulte qu'elle y trouve sa justification la plus manifeste. L'objet de la foi religieuse est plus haut et plus noble, et il pénètre plus avant dans l'âme, lorsqu'il est véritable, que toute conviction humaine, aussi élevée et noble qu'on la suppose. Par conséquent, avoir la foi sans l'aimer, ou l'avoir et l'aimer sans que cet amour se montre à chaque instant au dehors, serait chose aussi extraordinaire et aussi rare que de voir un feu brûler sans répandre de chaleur ou un flambeau allumé sans jeter la plus petite clarté. Croire et entendre avec

indifférence le blasphème ou le sarcasme contre ce que l'on croit; croire et prendre avec une égale sérénité le livre ou la brochure qui attaque ou ridiculise la foi avec une rage infernale ; croire et n'éprouver pendant les fêtes qui sont un mémorial annuel de ce que l'on croit, aucun sentiment de joie intérieure, de ferveur et d'enthousiasme; croire et n'ouvrir jamais la bouche pour adresser une prière ou une louange à Dieu, à la Sainte Vierge ou aux Saints à qui l'on croit; croire et ne pas aimer le temple chrétien plus qu'aucun autre édifice plus ou moins artistique et somptueux de sa localité; croire enfin, comme prétend croire la multitude qui affecte en religion la froideur systématique ou un respect de pure convention, qu'on ne comprendrait dans aucune autre branche de l'activité humaine; croire de la sorte ce n'est assurément pas croire comme le font les femmes dévotes ; mais ce n'est pas davantage croire, comme l'ont fait, dans tous les siècles, les hommes un peu sérieux.

Nous éprouvons un sourire de pitié à la vue de cette foi qui ne veut paraître ni extérieure ni pieuse, afin de ne pas paraître faible, féminine et fanatique. Nous rions de cette foi qui est en guerre avec le livre de prières, avec les sacrements, les confréries et les pratiques extérieures du culte catholique. Nous nous rions de cette race si ex-

traordinaire et si originale de croyants si peu semblables aux vrais chrétiens de tous les siècles, et qui ne diffèrent en rien de ceux qui ne le sont aucunement. Rarement on voit séparé dans l'homme ce que son jugement accepte pleinement et ce que sa volonté aime sincèrement ; et en religion ce divorce est encore plus rare entre la pensée et l'affection. Le cœur et la tête sont à l'égard l'un de l'autre comme le balancier et les rouages d'une horloge. Il n'est pas possible de les faire marcher en sens inverse l'un de l'autre. S'il y a de l'ardeur dans l'adhésion de l'esprit, il ne peut y avoir d'indifférence dans les sentiments du cœur, ces deux facultés de l'âme humaine étant unies et se compénétrant comme elles le font. Il est plus facile d'aimer passionnément et par pur caprice et illusion ce que le jugement ne peut raisonnablement admettre, que d'empêcher le cœur de s'attacher, lorsque le jugement a donné sa ferme et complète adhésion. Aussi bien, la foi véritable et la véritable piété sont inséparables et se complètent mutuellement dans le vrai catholique.

XIX

Que la piété et la dévotion sont des vertus essentiellement viriles et celles qui rehaussent le plus et le mieux le caractère du chrétien.

La foi amoureusement sentie et pratiquée ne dépare point le caractère du chrétien, quelles que soient sa taille et ses lumières; et la piété n'est point une de ces vertus que l'on doive regarder comme le patrimoine exclusif du sexe faible. Tel est le point que nous avons démontré dans le précédent paragraphe, sans dépasser, nous semble-t-il, les bornes d'une sobre brièveté. Nous avons à prouver maintenant que non seulement la piété et la dévotion ne rabaissent pas l'homme, mais, au contraire, qu'elles le rehaussent et l'ennoblissent, et que l'homme se montre d'autant plus brave et courageux qu'il sait à propos manifester publiquement et franchement ces sentiments. Nous allons développer cette pensée pour ceux de nos amis qui ne la comprendraient pas avec ce seul énoncé.

Ceux qui sont assez généreux pour ne pas abandonner exclusivement aux femmes les pratiques de la piété, pratiques qui sont l'expression de la vie intérieure de la foi, ont coutume cepen-

dant, lorsqu'il s'agit de les attribuer aux hommes, d'en faire le partage de cette portion qu'ils supposent plus en harmonie de condition avec cette autre moitié du genre humain. C'est ainsi qu'en premier lieu, ils accordent volontiers que les vieillards soient pieux. Que peut-il tomber de meilleur entre les mains d'un vieillard que les grains d'un rosaire ? On étendrait peut-être cette concession jusqu'aux classes simples et moins lettrées qui habitent les champs et les bourgades. Il est certain d'ailleurs que la population laborieuse des campagnes se montre, par ses habitudes simples et patriarcales, plus accessible aux pratiques de la dévotion que celle des grands centres et des cités populeuses. Après ceux-là viennent les enfants qui, avant d'être émancipés de la tutelle de leurs mères, partagent, nul ne saurait s'en étonner, leurs goûts et leurs affections. Nous croyons toutefois que le bon sens peut aller plus loin, et que, même à titre de question purement esthétique, cette dernière l'emportant sur la logique auprès de certains savants, nous croyons, dis-je, que la piété est en honneur auprès d'un nombre d'hommes beaucoup plus considérable que nos lecteurs ne veulent bien nous l'accorder.

Examinons ce point. Le type le plus viril et, pour ainsi parler, le plus masculin parmi ceux de notre sexe, c'est le type militaire. Nous parlons

du vrai militaire, qu'on l'entende bien, du militaire sérieux, observateur rigide de ses devoirs, fidèle à son drapeau et fier de son uniforme, sobre, honnête, modèle de ses camarades. Qu'on nous dise s'il y a dans une autre classe un type auquel convienne mieux la ferveur et la piété, que celui-ci, auquel ces pratiques paraissent pourtant si étrangères.

Les plus indifférents sont émerveillés, les plus railleurs sont réduits au silence, les plus sceptiques sont profondément touchés, à la vue d'un soldat en prière, prosterné silencieusement devant le tabernacle, portant le scapulaire sous son uniforme. Personne ne tourne en dérision un tel homme ; son attitude impose à tous le respect. Et si cet homme n'est pas un simple soldat, si c'est un officier, un général, et si on le voit accompagnant gravement le saint viatique, ou communiant fréquemment, confondu dans la foule des fidèles, assis au pied de la chaire d'où on prêche les exercices spirituels, combien cet homme ne grandira-t-il pas dans l'estime publique ? Comme on voit resplendir sur sa noble figure le cachet de piété que lui donne la pratique de la religion ! Y aura-t-il quelqu'un qui ose soutenir qu'il a perdu de sa taille pour s'être mis à genoux, ou que sa personne a moins de noblesse et de majesté sur les dalles du temple que quand il paraît monté sur

son coursier, à la tête de ses bataillons dans une splendide revue, ou qu'il le lance au plus fort de la bataille sur les lignes ennemies?

Nous avons cité cet exemple, parce qu'il offre, dans son contraste le plus frappant, la vie de piété unie à la vie du monde. Si nous cherchions, nous trouverions dans la société cent types parmi ceux qui paraissent les plus opposés à la dévotion, et nous ferions exactement la même observation. Le grave magistrat, le jurisconsulte célèbre, le médecin éminent, l'artiste et le poète de renom, le riche négociant, le chef de vastes ateliers, l'alerte commissionnaire ou le caissier intègre, ne sont certes pas moins dignes que leurs pareils, quand ils montrent au public leur foi chrétienne, et qu'ils la pratiquent ostensiblement et courageusement. Nos associations propagandistes ont réussi, grâce à Dieu, à vulgariser aujourd'hui ce type dans les Jubilés, les retraites, les pèlerinages et autres actes de piété publique et populaire, pour que nous puissions consacrer un moment à les examiner.

Qui osera dire qu'ils valent moins, même au point de vue de la supériorité purement sociale, que ceux qui vivent sans Dieu, ou mieux avec autant de dieux et de demi-dieux, que l'exige à toute heure la mode capricieuse, l'inepte respect humain ou le caprice personnel? Qui osera dire que

l'un des nôtres vaut moins que l'un de ceux-ci sur une estrade ou dans une réunion ? L'opinion publique elle-même a coutume d'avoir des moments lucides durant lesquels elle nous rend justice en particulier, et elle rend cette justice à la noble et courageuse piété chrétienne. L'illustre comte de Mun en prenant part, le rosaire à la main, aux processions du dernier Jubilé universel, et le célèbre Pasteur en accompagnant à côté des paysans de sa paroisse les processions des Rogations pour les fruits de la terre, nous offrent deux beaux exemples pratiques dont l'Europe entière a récemment été témoin, et qui n'ont fait que grandir la taille morale de ces deux vaillants athlètes de la propagande religieuse et scientifique chez une nation voisine.

XX

Des principaux ennemis de la foi chez le chrétien de notre temps, et du premier de ces ennemis qui est la corruption des mœurs.

Par ce qui a été dit dans les paragraphes précédents, nos lecteurs auront pu comprendre quelle est l'essence de la vertu théologale de la foi, quelle est sa nécessité, son excellence, son prix

infini ; autant de circonstances qui en font, par là même, l'objet privilégié des attaques de l'ennemi commun de nos âmes, en sorte qu'aujourd'hui surtout, cette vertu est la plus exposée au danger de tentations continuelles, et celle qui, par malheur, succombe plus facilement et plus souvent à ces tentations. Il n'y a pas, en effet, à notre époque, un chrétien qui ne soit tenté dans sa foi, étant donné qu'il est continuellement en butte aux attaques de tout ce qui l'entoure : personnes, idées, institutions, lois et coutumes. Le monde actuel, saturé d'incrédulité et d'indifférence, est, dans la plupart de ses manifestations, en lutte presque continuelle avec la foi et la docilité du chrétien, obligé nécessairement, d'ailleurs, de vivre dans un milieu et dans une atmosphère très peu favorables à la profession de sa croyance. Il lui convient donc, aujourd'hui plus que jamais, d'être sur ce point circonspect, prudent et réservé, à l'instar d'un voyageur qui, possédant un riche trésor, aurait à traverser des régions infestées d'ennemis astucieux et hardis, apostés pour le détrousser. Il n'est donc pas étonnant que l'on voie aujourd'hui un nombre d'autant plus grand de victimes, que ces dernières apprécient moins le riche trésor qu'elles perdent. Parlons donc un peu, dans cette dernière partie de notre travail, des ennemis que la foi du

chrétien rencontre le plus communément, et des moyens les plus propres à la protéger et à la conserver.

La corruption des mœurs est incontestablement le premier et le principal ennemi de la foi chrétienne, et spécialement en ce qui touche à l'avarice et à la luxure. L'édifice des croyances s'ébranle et croule tôt ou tard, lorsque l'égoût immonde des passions mauvaises ne cesse d'attaquer et de saper ses fondements. Le cœur dépravé par ces passions commence par désirer qu'il s'élève des doutes sur ce que propose la foi touchant l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, le jugement futur, l'éternité des peines, etc. Et en même temps que naît ce mauvais désir, on se met à chercher des arguments ou des prétextes qui rendent au moins la vérité incertaine, et une fois que l'intelligence est entrée sur ce terrain, elle se persuade très facilement que les preuves ou les témoignages sur lesquels s'appuient les dogmes sont sans valeur aucune. On tient alors la question comme définitivement résolue et tranchée dans le sens qui flatte mieux et davantage l'appétit. D'où l'on conclut, sinon avec une exacte logique, au moins avec un esprit de grossière convenance, que tout ce qu'enseigne la religion est une comédie, que ses ministres ne sont que des imposteurs, qu'il n'y a pas de certitude plus grande que celle qui se rap-

porte aux joies du présent, et que tout le reste, bien que la fausseté n'en soit pas évidente, n'a pourtant pas une certitude complètement prouvée, et que, partant, ce qu'il y a de meilleur et de plus logique, c'est de se désintéresser de ces problèmes obscurs qui ne servent qu'à tourmenter la vie et à en attrister les heures les plus joyeuses.

C'est ainsi que se sont conduits et que se conduisent encore, depuis le temps où vivait l'Ecclésiaste, la totalité ou au moins la plus grande partie des incrédules et des libres-penseurs. Le libertinage intellectuel paraît être l'origine du libertinage moral, alors qu'ordinairement il n'en est que la conséquence. On croit communément tout ce qu'on n'a pas intérêt à croire faux. Lorsque les passions soulevées, qui avaient commencé par des insinuations, ont fini par exiger l'abdication de la croyance importune, l'intelligence cède devant cet assaut de passions basses et dégradantes qu'elle devait dominer. Et alors ce nouvel et ignoble tyran dicte un nouveau symbole de vérités qui s'adapte aux vils caprices de ses esclaves ou du moins ne les contredit pas. Les cœurs purs voient facilement Dieu partout, trouvent sa foi fort juste et mettent leurs délices à se soumettre à son auguste domination ; mais les cœurs vicieux repoussent tout cela avec

horreur, comme l'œil malade fuit désespérément la lumière qui le frappe et le blesse.

Nous avons cité parmi les passions qui corrompent le plus efficacement dans le chrétien la vertu de foi, l'avarice et la luxure.

La première endurcit l'âme pour l'empêcher de concevoir un objet d'amour et de culte supérieur à l'or et à l'argent dans lesquels elle a placé son idéal. Il n'y a et il ne peut y avoir pour l'avare d'autre dieu que celui-là. C'est pour cela que saint Paul appelle l'avarice une *idolâtrie*, et une idolâtrie qui entraîne avec elle toute la honte de l'abominable culte rendu à Satan. On peut noter à ce propos combien de fois, depuis Judas, il est arrivé que l'apostasie de la foi a été due à l'influence de l'argent ou de l'amélioration de la position sociale, ce qui revient au même.

Quant à la seconde passion, la luxure, son effet est encore plus palpable. Si l'avarice endurcit et métallise le cœur, la luxure l'amollit, l'affaiblit, le rend efféminé, inconstant et léger, comme les vains objets et les plaisirs dont il se repaît. Et comme l'acte de croire est toujours un acte de vigueur et d'énergie, il s'harmonise très mal, par là même, avec la faiblesse et l'inconstance habituelles chez le malheureux esclave de la concupiscence charnelle. On peut ajouter que c'est là, de toutes les passions de l'homme, la

plus vile et la plus abjecte ; celle qui le rapproche le plus de l'animal sans raison. Elle est, partant, celle qui, dans ses désordres, l'abrutit davantage. Il suit de là que c'est la passion qui trouble et obscurcit le plus les puissances supérieures de l'âme, en détruisant en quelque sorte l'équilibre entre l'esprit et la chair, de telle sorte que celle-ci domine et l'emporte absolument sur celui-là. L'homme impudique n'est donc pas une âme servie par des organes corporels, comme un philosophe a défini l'être humain ; mais, par son abjection, il en vient plutôt à être un corps grossier qui traîne une âme malheureuse, devenue l'esclave soumise de tous ses caprices. Il se rend coupable, en quelque sorte, envers son âme, de cette cruauté que les anciens tyrans commettaient envers leurs plus nobles prisonniers de guerre, lorsqu'ils leur arrachaient les yeux et les condamnaient à une perpétuelle cécité.

XXI

D'un autre danger très grave pour la foi du catholique de nos jours, à savoir, la fréquentation et l'amitié des personnes sans foi.

Il est un autre danger, non moins grave que le précédent, auquel se voit exposée aujourd'hui la

foi d'un grand nombre de catholiques auxquels il la fait perdre ou tout au moins chez lesquels il la diminue ou l'affaiblit considérablement. Telle est souvent la fréquentation de personnes sans foi, ou indifférentes, ou manifestement hostiles à notre sainte religion.

Ce danger est devenu si commun et si général dans notre siècle, que, très souvent, les plus avisés eux-mêmes, s'ils n'y succombent pas tout de suite en raison de leur réelle supériorité, ne laissent pas cependant d'en ressentir un très grand préjudice. Des idées exagérées de tolérance et de respect mutuel nous portent continuellement à nouer des relations et même à nous lier d'amitié avec des personnes qui ne peuvent moins faire que d'exercer sur nos convictions personnelles une influence néfaste. Et lorsque nous parlons des relations, il est clair que nous n'avons pas en vue celles qu'impose la nécessité, que le devoir justifie, ou au moins qu'autorise une raison plus ou moins plausible. Dans ces cas, nous pouvons dire que la contagion portera avec elle son préservatif le plus efficace, c'est-à-dire la droite et pure intention, que la grâce divine ne manquera pas de seconder et de favoriser par toute sorte de secours opportuns. Nous parlons ici principalement des relations et des rapports que nous entretenons par pur plaisir ou par je ne sais

quelle condescendance pour l'esprit du siècle, ou, ce qui serait pire encore, par une sotte affectation de désœuvrement. Pour tous ces motifs, il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer un grand nombre de catholiques qui semblent ne trouver nulle part autant de plaisir et de satisfaction que parmi les ennemis du catholicisme.

Or, il est permis d'affirmer que de tels croyants exposent à un très grave danger leur foi, ou au moins l'intégrité et la conservation de cette foi. Partant, il n'y a rien d'étonnant qu'à la fin ils en arrivent à n'être plus que de parfaits incrédules. La logique descendante qui les fait tomber, par les œuvres et les inspirations de tels amis, des sommets lumineux de la foi dans les basses et ténébreuses régions de l'indifférence ou de la négation absolue, est la suivante :

On commence par souffrir patiemment l'ami incrédule, malgré son incrédulité et en raison de ses autres qualités aimables, de la sympathie qu'il inspire, de sa générosité, de son honnêteté relative, etc. Jusque-là, la chose paraît fort naturelle ; on cherche et on aime l'ami, en déplorant intérieurement son manque de religion. Peut-être même se fait-on parfois l'illusion qu'à force de fréquenter cet ami on pourra le faire rentrer dans une meilleure voie. Insensiblement, les rapports fréquents diminuent l'horreur naturelle qu'on

éprouvait d'abord à la vue de certains traits de l'impiété plus ou moins facétieuse ou spirituelle de l'ami en question. Alors on n'a besoin d'aucun effort pour aimer l'ami, malgré son opposition notoire avec nos idées et nos sentiments. On l'aime sans éprouver aucune peine à son endroit ; et on commence par regarder comme une chose fort naturelle et légitime que chacun pense et vive dans le monde comme il lui plaît, sans que personne ait le droit de s'ériger en juge et beaucoup moins en censeur des opinions des autres. C'est ainsi et pas autrement qu'on commence à juger les diverses manières de penser, d'agir en matière de religion. « Jusque-là, dit-on, la question est simplement d'urbanité et de courtoisie et même, si on y regarde de près, de charité chrétienne ». Quand on en est arrivé à ce point, la prévention et la répugnance que l'on éprouvait autrefois pour l'erreur et ses adeptes, sont regardées comme le partage exclusif des amis *exagérés* de la vérité, dans lesquels revivent avec leur austérité et leurs procédés rigides, le fanatisme, l'intolérance, le rigorisme janséniste, le défaut de toute force d'attraction, l'oubli des convenances sociales. Il est inévitable de faire quelques pas de plus sur cette pente fatale ; on les fait et on arrive ainsi très souvent jusqu'au fond de l'abîme. Telle est la marche des choses. Ce catholique, qui n'éprouve

plus d'horreur pour les idées anticatholiques, cesse bien vite d'éprouver le désir de lutter contre elles et en vient à souhaiter de vivre avec elles en pleine paix. De là à la transaction et aux accommodements avec toutes les idées qui, parce qu'elles sont douteuses ou imparfaitement définies à son point de vue, lui paraissent abandonnées à la libre appréciation du bon catholique, sans lui faire pour cela perdre ce titre, il n'y a qu'un pas. Ainsi le voit-on, sous prétexte que tel ou tel point n'est ni un dogme ni un précepte formel, sympathiser avec le courant d'idées le plus opposé à la docilité, à la soumission du jugement, au respect et à l'obéissance envers la sainte Eglise. Il se vante d'ailleurs de conserver entière son adhésion aux vérités du Symbole et aux préceptes du Décalogue. Pour tout le reste, qu'on le remarque bien, il juge, parle, tranche, plaisante et rit comme un véritable libre-penseur. C'est ainsi que nous voyons notre catholique, autrefois si fervent, s'en tenir maintenant à la plus élémentaire profession de foi et au plus petit nombre possible de pratiques chrétiennes. Il ne lui reste plus qu'à descendre le dernier degré de cette échelle fatale pour arriver à l'apostasie formelle et absolue. Il lui suffira, pour en arriver là, de la moindre impulsion, d'un argument sans valeur auquel peut-être il n'a pas su opposer immédiatement une solution satisfaisante,

d'un mauvais exemple donné malencontreusement à celui qu'on devait édifier, d'une passion comme celles dont nous parlions dans le paragraphe précédent, qui achève d'aveugler l'âme ; et, sans qu'il soit nécessaire de recourir à tout cela, il suffira de l'abandon même de Dieu, qui n'a pas coutume d'assister de sa grâce spéciale ceux qui, librement, de propos délibéré et par caprice, s'exposent à une tentation grave et au danger prochain de perdre la foi.

Ami lecteur, peut-être avez-vous vu de vos yeux la douloureuse réalité de cette histoire si souvent renouvelée, dont je viens d'esquisser les traits principaux. Peut-être l'avez-vous près de vous et la déplorez-vous dans votre propre famille. Peut-être en avez-vous fait l'expérience en vous-même. S'il en est ainsi, j'en appelle à votre témoignage, afin que vous me disiez si tout cela n'est pas la pure vérité, et si ce n'est pas de la sorte que se pervertissent aujourd'hui la plus grande partie des jeunes gens élevés peut-être très chrétiennement au foyer et dans nos collèges.

On commence par être tolérant, ensuite on est condescendant, et enfin on accorde tout et on se rend à discrétion. Nos casinos, nos centres de plaisirs, et une grande partie de ce qu'on appelle la vie de société, sont le théâtre continuel de ces

apostasies lentes et insensibles. On dirait qu'on a oublié complètement ces vieux refrains, nés du bon sens et de l'expérience consommée de nos aïeux : « Il faut regarder non avec qui tu nais, mais avec qui tu vis ». « Marchez avec les bons, et vous serez bon ». « Celui qui fréquente les loups apprend à hurler ». La parole de nos saints Livres, plus sage et plus profonde que tous ces refrains, devrait faire une impression plus forte encore : « Celui qui aime le danger y périra ».

XXII

Les mauvaises lectures constituent un autre danger continuel pour la foi du catholique de nos jours.

Un des autres dangers qui attaquent et minent continuellement la foi chrétienne dans le cœur du croyant ce sont les mauvaises lectures. Il n'y a point tant lieu de s'étonner que l'enfer et les loges, qui sont ses succursales, se soient appliqués ainsi à répandre partout ce poison mortel. Ce que nous appelons la révolution n'aurait pas pu se faire, si elle n'avait été préparée, organisée et exécutée par les mauvais journaux et les mau-

vais livres, beaucoup plus que par les armes matérielles. Et cette même révolution, déjà accomplie, n'aurait produit aucun résultat, si elle ne comptait incessamment sur ce puissant auxiliaire. Bien plus, la révolution pourrait céder facilement toutes ses autres conquêtes sociales et conserver ses positions, pourvu qu'elle ne cédât pas sur ce point. Elle pourrait au contraire regarder toutes ses autres conquêtes comme complètement inutiles, si elle venait à perdre celle-ci. Pour ce motif, le dogme maçonnique fondamental est ce qu'on appelle la libre manifestation de la pensée, ou la liberté absolue de la presse, ou, ce qui est la même chose, l'assaut livré à toutes les croyances à l'aide de cette infernale machine de guerre.

Et néanmoins, un grand nombre de catholiques, voyez où en sont les choses ! sont moins scrupuleux sur ce point que sur celui des amitiés coupables dont nous parlions dans le paragraphe précédent. Qui se préoccupe aujourd'hui d'un écrit, surtout s'il ne se montre pas sous le format du livre, mais seulement sous les dehors d'un feuilleton ou d'un journal? Et surtout, quel est celui, quelque faible que soit sa portée intellectuelle, qui ne se croie plus savant que tel livre, feuilleton ou journal, pour le juger et lui emprunter ce qui paraît le meilleur et porter une appréciation formelle sur tout

ce qu'il dit ou omet de dire ? Et ainsi, armés de cette puérile vanité et de cette sotte présomption personnelle, qui est la note caractéristique de la plupart des gens de ce siècle, il en est peu, même parmi ceux qui se croient bons, qui tiennent pour dangereux de mettre la main à la coupe empoisonnée, plus ou moins dorée, qui leur est offerte, et de la porter à leurs lèvres en disant avec une simplicité naïve : « Enfin, je sais ce qui en est ; cela ne me fera aucun mal; je prends dans ce que je lis ce que je veux et rien de plus ».

C'est là précisément votre crime, et c'est là ce qui vous fait courir le plus grand danger, catholique insensé, de quelque science et de quelques talents qu'il vous plaise de vous prévaloir. Précisément ces livres et ces journaux s'écrivent avec une ruse diabolique pour faire tomber dans leurs pièges les imprudents comme vous et vos pareils. Précisément cette jactance de supériorité, cette absence de défiance de vous-même, sont les dispositions les plus convenables que désire trouver en vous l'écrivain pervers, afin de s'emparer de votre âme et de vous ravir son plus précieux trésor.

C'est ce que nous voyons, en effet, tous les jours, et nous sommes affligé de constater qu'il y ait si peu d'hommes qui cherchent à comprendre,

dans toute son étendue, la gravité du mal. Les mauvais écrits se présentent rarement sous le le nom avoué qu'ils méritent, comme il n'y a pas de voleur qui, en ouvrant notre porte et en forçant notre serrure, ait le courage de nous dire : « Ouvrez sans retard, je suis un voleur ». Il en va tout autrement, et comme le voleur a l'habitude de se cacher sous les dehors d'un ami, d'un voyageur, d'un mendiant, parfois même d'un employé de la police ou d'un fonctionnaire respectable revêtu de l'autorité publique, ainsi cet autre larron domestique se présente à nous sous les dehors d'un style élégant, ou avec la grave majesté d'un système philosophique, ou avec la recommandation et les insignes d'un document légal, parfois même avec la sérénité empreinte de componction et de mysticisme du zèle religieux. Mais il n'y a là que des masques trompeurs et des moyens habiles par lesquels le rusé voleur ne tente qu'une chose, se faire ouvrir candidement la porte. Une fois entré, il sait ce qu'il a à faire.

Nous disons qu'il ouvre la porte, le chrétien qui se permet d'entamer une discussion oiseuse sur quelqu'une des vérités de sa foi ou ayan trait à cette foi. Le diable est grand partisan de la discussion, et il se contente de proposer à ceux qu'il veut séduire d'accepter avec lui une libre discussion. C'est ainsi qu'il se présenta auprès de

nos premiers parents dans le paradis terrestre, en les invitant uniquement à discuter un précepte qu'ils auraient dû regarder comme indiscutable. Ève ayant admis la discussion du précepte, la chute devint inévitable par la violation de ce précepte ; car, en vérité, la loi était violée, dès qu'elle était mise en discussion. Ainsi, dans le cas présent, lorsque nous prenons et lisons un livre ou un journal dans lequel on attaque plus ou moins ouvertement notre croyance, nous ne faisons au fond autre chose qu'admettre sur cette croyance la discussion à laquelle ce livre ou ce journal nous invite. Donc, en toute rigueur de logique, si nous agissons de la sorte, non par devoir mais par plaisir, nous avons déjà commencé à mettre en question notre foi, ou ce qui est la même chose, à la renier par le fait même que nous nous mettons à la discuter avec cet ennemi muet mais insidieux qui a calculé tous ses arguments, afin de nous surprendre et de nous séduire.

Et, par malheur, cet ennemi arrive presque toujours à ce résultat au moyen de procédés semblables à ceux que nous avons signalés en parlant des mauvaises compagnies. Il commence par attirer par a beauté de son langage ; il entraîne par la force apparente de sa logique ; il enlève par l'énergie et l'élévation de son style ; et il s'en va ainsi répandant dans notre esprit un certain dégoût pour les

enseignements arides de la foi, qu'il représente néanmoins comme excellents et véritables, mais comme offrant peu d'attraits à l'imagination et au sentiment. De là à l'admiration de certaines théories rationalistes il n'y a qu'un pas.

Et lorsque ce pas a été franchi, le lecteur imprudent ne conserve presque plus rien de son antique et naïve foi surnaturelle et chrétienne. Il n'aime et n'apprécie désormais que les arguments par lesquels il prétend, se plaçant à un point de vue purement humain et rationnel, appuyer et exalter notre sainte religion. Les raisons de culture intellectuelle, de progrès, de civilisation, de bien-être social, de développement artistique et scientifique, sont tout pour ce théologien dévoyé. La gloire de Dieu, le ciel et l'enfer, le salut des âmes, le règne du Christ, ne sont pour lui que vieilleries surannées et de mauvais goût, bonnes seulement pour les prédicateurs ordinaires et les dévots de la classe la plus vulgaire.

Lorsque le mal en est arrivé à ce point, que reste-t-il au catholique en question, si ce n'est son nom et son baptême ? Que lui manque-t-il pour arriver à la complète incrédulité rationaliste, autre chose que la profession manifeste et hardie de cette impiété ?

Telle est la ruine lente et silencieuse qu'accomplissent dans le monde actuel les mauvaises lec-

tures. Le monde, on éprouve de l'horreur à le dire, n'est en grande partie chrétien qu'en apparence, tandis que dans la réalité, il est rationaliste et apostat. Et qu'on le remarque bien, nous considérons uniquement comme mauvaises lectures, ainsi que nous l'avons déjà observé, celles qui paraissent telles aux consciences les plus larges. Il est clair qu'on doit ranger parmi les mauvaises lectures toutes celles qui ouvertement attaquent la foi et corrompent les mœurs. Toutefois il faut y ranger aussi toutes celles qui, indirectement et par des moyens détournés, blâment cette même foi et ne professent pas pour elle assez d'estime; toutes celles qui, pour la rendre plus commode, la diminuent ou l'altèrent; toutes celles qui tendent à détruire dans le fidèle catholique la haine légitime et le saint frémissement d'indignation que l'on doit toujours éprouver pour l'hérésie et ses coryphées.

Telle est aujourd'hui l'arène dans laquelle la maçonnerie livre les plus sanglants combats à la foi et où elle remporte, à cause de nos péchés, ses plus désastreuses victoires.

XXIII

Du très grave danger que font actuellement courir à la foi les spectacles mondains.

Les spectacles mondains, non moins que les mauvaises lectures et les mauvaises compagnies, corrompent et finissent par ruiner aujourd'hui la foi dans un grand nombre de chrétiens. Assurément, nous pourrions dire simplement les spectables actuels, car, à parler franchement, où y a-t-il, à notre époque, des spectacles publics qui ne soient pas mauvais ? L'impiété féroce ou doucereuse s'est tellement emparée de cette partie de nos mœurs, que c'est à peine si l'on peut sur ce point faire des réserves ou admettre une distinction,

Nous faisons spécialement allusion au théâtre qui est aujourd'hui le plus répandu de tous les spectacles modernes et malheureusement le plus désastreux. On ne le trouve plus, comme autrefois, uniquement dans les grandes villes ou dans les cités populeuses. Cette peste existe jusque dans certaines petites localités les plus reculées et les plus obscures, qui manquent parfois d'école et d'éclairage. Et ces théâtres ne sont pas seulement fréquentés, comme autrefois, par les classes aisées ; le peuple y va en foule. On y voit également la

famille de l'ouvrier et du laboureur, la femme de l'artisan, avec son nourrisson sur ses bras ; on y voit des enfants qui ne sont peut-être pas allés encore à l'église. C'est donc non seulement une calamité, mais une calamité malheureusement universelle.

Et pourquoi disons-nous que c'est une calamité ? Pour le motif que nous avons indiqué plus haut, et sur lequel nous voulons appeler maintenant toute l'attention du lecteur. On a vu régner sur notre théâtre tantôt une impiété ouverte et impudente, tantôt une impiété doucereuse, sentimentale et hypocrite, mais également funeste aux saines croyances. Les spectacles dramatiques n'ont jamais été sans danger ; et même aux époques où le théâtre a pu en toute vérité être appelé orthodoxe sous le rapport doctrinal, il n'a pas laissé d'offrir de sérieux inconvénients aux yeux du moraliste sévère.

La liberté de certains raisonnements, la vivacité plastique de certaines situations scabreuses, les couleurs attrayantes sous lesquelles on poétise les faiblesses et les rêves de l'humanité, l'ont toujours rendu suspect au chrétien sérieux. Cependant, nos antiques auteurs dramatiques, même les moins réservés, respectaient constamment et inviolablement la sainte Eglise et ses dogmes, qui étaient toujours traités avec honneur, et parfois

merveilleusement exaltés sur la scène. Sur ce point, on doit beaucoup louer le théâtre espagnol jusqu'à la malheureuse époque présente qui commence à la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, au contraire, c'est à peine si, par une sorte de miracle, il se publie une pièce dramatique où l'on ne prêche pas ouvertement l'impiété, ou dans laquelle l'impiété ne soit pas regardée comme chose naturelle et admise. On y affecte même parfois un certain décorum, un faux point d'honneur dans les mœurs et les sentiments, sans garder le même scrupule en ce qui touche aux doctrines. Et cette condition du drame moderne est devenue à tel point et si malheureusement familière à notre public, que certaines familles, chrétiennes et religieuses d'ailleurs, ne se mettent pas en garde contre ce danger. Il leur suffit que le sujet ne soit pas ouvertement obscène; il leur importe peu qu'il soit d'ailleurs luthérien, libre-penseur, matérialiste ou athée. Qui, par exemple, se fait scrupule aujourd'hui de conduire ses fils ou ses filles à l'audition des Huguenots de Meyerbeer, bien que cette œuvre, avec toutes ses magnificences artistiques, ne soit qu'une apologie ouverte du Calvinisme? Et de combien d'autres œuvres dramatiques et musicales ne pourrions-nous pas en dire autant?

Il y a là cependant un grand danger pour la foi de l'auditeur ou du spectateur, plus encore

qu'en présence d'un mauvais livre ou d'un ami vicieux, parce qu'on y trouve réunis au plus haut degré la force de la persuasion et la puissance de l'émotion. Il n'y a pas de pages capables d'enflammer, ni de liaison capable de séduire comme les illusions théâtrales ayant à leur service la magie de la poésie, de la musique et des décorations. Rarement on verse des larmes et on est ému d'indignation devant une simple conversation ou une lecture, et pourtant de tels effets sont fréquents au théâtre. Que sera-ce donc de procurer au cœur, à l'imagination et aux nerfs de la jeunesse, toutes sortes de frémissements et d'émotions anticatholiques, comme celles qu'on leur offre habituellement sur notre scène? Et quels désastreux effets ne produira pas dans les intelligences ce poison continuel de l'émotion anticatholique, d'autant qu'il est très certain qu'à cet âge rien n'aboutit aussi sûrement à fausser et à pervertir les convictions que le sentimentalisme et l'imagination !

Conduisez donc, ô pères faibles à l'excès et qui voulez pourtant que vos enfants aiment et observent les prescriptions du catéchisme, conduisez-les, dis-je, à ces temples profanes où le monde, le démon et la chair se chargeront de leur expliquer un catéchisme fort différent de celui que vous leur enseignez à la maison. On

leur représentera les vœux religieux comme des chaînes tyranniques et odieuses; la robe de bure du religieux et de la religieuse sera considérée comme un costume ignominieux et ridicule; les lois de l'honneur conjugal comme des prescriptions surannées d'un autre âge; la hiérarchie ecclésiastique comme un foyer de corruption et d'ambitions inavouables; les plus belles pages de notre antique histoire comme un souvenir importun et exécrable. On émettra des doutes sur le libre arbitre, la vie future, la spiritualité de l'âme, le dogme de la Providence, l'autorité de l'Église, et on arrivera peut-être à l'horrible négation de toutes ces vérités.

On se permettra des railleries contre la piété, l'intégrité de la foi, la réserve et la modestie. Et parmi tout cela, et autour de tout cela, on respirera une atmosphère ou un milieu ambiant d'indifférence, de scepticisme, ou mieux une incrédulité de bon ton et de bonnes formes, et enfin on verra un public et des acteurs influant mutuellement les uns sur les autres et s'applaudissant mutuellement.

Je suis épouvanté, m'étant trouvé dans une occasion où le devoir m'a mis entre les mains une des pièces les *plus décentes* représentées aujourd'hui sur la scène, je suis épouvanté, dis-je, qu'il y ait quelqu'un qui ose représenter de telles choses au vif

devant des personnes chrétiennes que je vois assister chaque jour à la messe, se confesser et communier la veille ou le jour même de la représentation. L'idée du désordre intellectuel que cela suppose m'épouvante. Je suis effrayé à la pensée de ce que doivent éprouver ces cœurs, et des dangers auxquels ils sont exposés en présence de telles monstruosités; et ma frayeur est beaucoup plus grande si l'on me dit candidement qu'on ne sent rien et qu'on ne court aucun danger en pareil cas. En effet, une telle insensibilité et cette fausse sécurité n'annoncent qu'une chose, ou que la foi chrétienne est complètement morte ou qu'elle est dans un état de complète léthargie. Quel est l'amour du fils qui ne sent rien quand il entend insulter et ridiculiser sa mère? Quel est l'enthousiasme du vrai patriote qui peut entendre outrager sa patrie sans sentir son cœur bondir d'indignation?

Telle est la condition déplorable à laquelle est réduite la foi d'un grand nombre de chrétiens par l'assistance habituelle aux spectacles contemporains.

XXIV

Principaux moyens que doit employer le bon chrétien pour mettre sa foi à l'abri de tout danger.

Pour ne pas donner de trop vastes proportions

à cet opuscule, qui est déjà assez étendu, nous omettrons ici une observation que nous pourrions faire concernant les dangers que fait courir à la foi du chrétien le monde actuel. Toutefois, tous ces dangers, si on les considère attentivement, peuvent se ramener aux quatre chefs que nous venons d'indiquer. Nous ne pouvons cependant terminer notre travail sans parler des moyens que doit mettre en pratique le catholique sincère, pour conserver et s'assurer la possession de ce précieux trésor, que tant d'ennemis conspirent à lui ravir. Il nous semble que telle est la conclusion naturelle et logique de ce petit traité populaire, auquel, plus qu'à tout autre, nous voudrions avoir su donner le caractère pratique et utile que nous souhaitons donner à tous nos travaux de propagande.

Aussi bien, ce qui semble, en premier lieu, plus propre à conserver et à assurer la foi dans nos cœurs, c'est de nous efforcer de la tenir constamment éloignée de ses ennemis naturels dont nous parlions dans les paragraphes précédents. Les premiers moyens que nous recommanderons seront donc une vie pure et honnête, la fréquentation habituelle des personnes chez qui se rencontre cette vertu, objet d'émulation et jamais de scandale, des lectures saines et orthodoxes qui, avant tout, nous instruisent et nous fournissent chaque

jour de nouvelles et solides armes de controverse pour lutter contre nous-mêmes, ainsi que nous avons souvent besoin de le faire, et enfin l'éloignement habituel des places publiques et des spectacles, où règne et commande en souverain l'esprit du siècle avec son atmosphère saturée de scepticisme et d'incrédulité.

Les anciens philosophes disaient que *les contraires se guérissent par les contraires*. Cet axiome, dicté par le bon sens, est ici le premier qu'il faille recommander. Il constitue une certaine hygiène morale en tout semblable à celle qui, à l'aide de prescriptions minutieuses et ennuyeuses, regarde la santé de nos corps. Est-ce que, pour conserver cette dernière, on ne verra pas un grand nombre d'hommes éviter certains vices et désordres contre lesquels la loi de la conscience seule eût été impuissante à les prévenir ? Est-ce que nous ne nous éloignons pas, pour le même motif, du commerce de certaines personnes et de la fréquentation de certains lieux où nous pourrions trouver des germes de contagion ou d'infection ? Si donc on regarde de telles précautions comme fort sages et prudentes parce qu'elles intéressent la santé du corps; si on les recommande d'une façon pressante et si on les observe souvent avec une exactitude scrupuleuse à l'excès, pourquoi semblerait-il ridicule à un chrétien d'en observer

de semblables pour la conservation de sa santé morale, dont la base essentielle et indispensable est la pureté et la force de la croyance surnaturelle ? Ne pas en juger de la sorte serait donner moins d'importance à ce qui touche à la vie supérieure de l'âme et à son éternité heureuse ou malheureuse, qu'aux dangers d'un catarrhe ou d'une phthisie pulmonaire.

Craignons moins ce qui ne peut affecter que les organes du corps et hâter d'un petit nombre d'années seulement son inévitable destruction, que les maladies de l'âme, qui se sent frappée et comme mortellement atteinte dans ses organes les plus essentiels, lorsqu'elle manque de l'air uniquement respirable pour elle, c'est-à-dire de la vérité révélée, ou quand on lui donne cet air indispensable vicié et corrompu par les miasmes impurs de l'hérésie, qui frappent d'une mort éternelle, alors qu'elle demandait à être vivifiée par des germes d'immortalité. Aussi bien, jamais nous ne serons trop scrupuleux, ni même, si l'on veut, trop craintifs sous ce rapport. Il est permis, il est même obligatoire de l'être en une affaire qui constitue une question de vie ou de mort, comme celle dont nous nous occupons présentement. Ceux qui naudissent sans cesse la prétendue intransigeance doctrinale du catholicisme et des bons catholiques ; ceux qui trouvent étrange que nous nous

montrions à ce point circonspects et jaloux à l'endroit de cette vertu qui doit être la vertu radicale et fondamentale de tout chrétien, pourront, s'ils le veulent, nous accuser d'être méticuleux à l'excès. Il y a lieu de l'être devant le spectacle de la décadence actuelle de la foi d'un grand nombre, décadence due sans doute, plus qu'à aucune autre cause, aux faux tempéraments de convenance par lesquels il a été en quelque sorte de mode d'atténuer la rigueur de cette hygiène dont nous avons parlé. Il y a là un cas extraordinaire et étonnant, à première vue ! Le citoyen de nos jours est molesté par mille et une tracasseries mesquines, qui dégénèrent parfois en impertinences, de la part d'une police arbitraire, sans aucun respect pour ce qui s'appelle l'inviolabilité du foyer et même pour les droits sacrés de l'individu, droits antérieurs et supérieurs, comme on dit, à toute législation. Le salut public est proclamé loi suprême, et ce principe semble autoriser le pouvoir social à recourir à toute sorte de vexations. Et le citoyen libre de notre époque doit se résigner à cette condition et accepter pour lui et pour les siens toutes ces vexations, depuis la vexation horrible et écœurante par laquelle on arrache le cadavre encore chaud du père ou du frère des bras d'un fils ou d'un frère, jusqu'à celle souverainement burlesque, de la fumigation dans une station de chemin de fer.

Dans l'ordre moral, qui est le plus digne d'estime, même aux yeux de la simple raison humaine, un tel procédé serait qualifié d'épouvantable brutalité et de despotisme inquisitorial. La liberté défend ici ses instincts grossiers : elle reconnaît ainsi que les intérêts de la vie animale l'emportent à ses yeux sur ceux de la vie supérieure qui la distingue de la brute. Il y aurait un très grave abus d'autorité à interdire aux corrupteurs publics de la foi l'exercice de leur droit funeste d'empoisonneurs des âmes. Il devrait pourtant sembler logique, si on leur reconnaît le droit d'empoisonner, qu'on me reconnaisse à moi le droit de n'être pas empoisonné par l'air que mes enfants et moi respirons. Par une autre conséquence logique, il découlerait de là la nécessité de prendre des mesures préventives et répressives contre les corrupteurs de la foi, comme celles qu'avaient prises dans leur législation toutes les anciennes nations chrétiennes. Néanmoins on préfère adopter sur ce point, même au prix d'une contradiction manifeste, le critère de la liberté absolue, sans laisser au citoyen actuel d'autre garantie de préservation que la défense individuelle de sa personne et de celle des siens, selon que Dieu lui inspirera de le faire.

Oh ! si le droit du citoyen moderne est si incontestable et repose sur un fondement si phi-

losophique, que toute personne puisse à son gré réussir dans la tâche infernale de corrompre les croyances qui sont le premier élément de la vie sociale, pourquoi ne regarde-t-on pas comme également indiscutable et appuyé sur un fondement philosophique pareillement solide, le droit d'empoisonner l'air, l'eau, le pain et les autres aliments, et de faire périr ainsi la moitié du genre humain victime de la contagion du choléra ou de la fièvre jaune ?

XXV

De l'exercice pratique et fréquent de l'acte de foi, qui est le meilleur moyen de la conserver et de la raviver.

La sainte vertu de la foi s'affermit et se fortifie dans l'âme, principalement et toujours, moyennant la grâce de Dieu, par un exercice constant et persévérant. Nous oserions presque dire que le chrétien n'a pas besoin d'autre chose pour posséder dans toute sa plénitude cette vie surnaturelle. De là vient que l'Église recommande si fortement et dans certaines occasions prescrit même le fréquent usage de l'acte de foi.

Nous prononçons très souvent ces mots : actes de foi ; peut-être récitons-nous très souvent la for-

mule matérielle de ces actes. Il peut se faire toutefois que nous ne pratiquions pas aussi souvent ce qui en constitue l'essence et le caractère formel. Faire un acte de foi ne signifie pas seulement prononcer des lèvres telle ou telle formule apprise de mémoire, dans laquelle nous disons que nous croyons fermement les vérités révélées par Dieu et enseignées par l'organe de la sainte Église. En cela on ne ferait que réciter l'acte de foi. Le mettre en pratique est autre chose ; et c'est précisément ce que l'Église ordonne, et ce qui obtient le résultat désiré. Pratiquer les actes de foi, c'est mettre en exercice l'acte interne de l'intelligence qui adhère aux vérités révélées, et de la volonté qui désire, se propose et se décide fermement à demeurer dans cette adhésion toute la vie. Pratiquer l'acte de foi, c'est se rendre compte à soi-même de cet acte. C'est là ce qui distingue ces actes que, sans pléonasme, nous pouvons appeler des actes actués, de ce que nous avons coutume d'appeler des actes indélibérés ou inconscients, tels que ceux que dicte ordinairement la routine, qui est le contraire de ce que nous entendons ici par *actuation*.

Cette philosophie n'est pas tellement profonde qu'elle ne puisse être entendue de tous nos lecteurs. Cependant nous allons la rendre encore plus accessible en l'appliquant aux cas pratiques.

Nous savons tous, grâce à Dieu, et tous nous

récitons l'oraison dominicale, vulgairement appelée le *Pater noster*. Il est certain cependant, ceci soit dit sans l'intention d'offenser personne, il est certain que très souvent nos lèvres prononcent les suaves demandes de cette prière, sans que notre intelligence et notre volonté en considèrent aucunement le sens. Cela provient de ce que nous ne nous actuons pas dans cette récitation, qui, partant, constitue un simple acte matériel des lèvres, et non *un acte actué* de l'esprit, comme doit l'être, autant que possible, toute prière. Réciter, par exemple, le *Pater noster* avec cette actuation de notre esprit sur chacune des pensées que renferme cette prière bénie, serait le moyen le plus fréquent et le plus facile de pratiquer le louable exercice de la foi. Il suffit pour cela de considérer que ces paroles exposent clairement le dogme de l'existence de Dieu, fondement de la religion ; le dogme de la Providence, ceux de la fin de l'homme, de la vie future, de la justice divine, du péché et de la rédemption, etc., etc. Tout cela est contenu dans ces paroles très courtes, mais qui offrent un vaste champ à des méditations infinies. Il est naturel, par conséquent, que nous fassions l'exercice constant et le plus utile de notre vie de foi, de réfléchir sur ces paroles au moins avec une attention ordinaire, lorsque nous les prononçons, dussions-nous,

pour cela, les prononcer moins souvent, d'autant qu'en les récitant ainsi moins souvent, l'intention gagnerait en vivacité.

Appliquons ce procédé à toutes les pratiques de la vie chrétienne qui, par un effet de la divine miséricorde, sont encore assez nombreuses parmi les fidèles de notre époque; et l'on verra aussitôt combien il est facile de vivre dans l'exercice de la foi, non seulement dans les cloîtres et les solitudes, mais encore au sein des mille distractions domestiques et au milieu même des embarras et de l'agitation des affaires publiques. C'est pour avoir agi de la sorte que sont devenus saints ceux qui ont obtenu la réputation de sainteté dans l'Église de Dieu, puisqu'il est écrit que « le juste vit de la foi ». C'est par cette même force que sont devenus des héros tous ceux qui, dans l'Église, se sont distingués dans les luttes les plus glorieuses contre leurs ennemis ; car ce n'est pas en vain que le texte sacré porte que « c'est par la foi que les saints ont triomphé des puissances du monde ». C'est d'elle que vient tout secours surnaturel contre les tentations que soutient la modeste mais glorieuse armée des simples fidèles. Ce n'est pas sans motif que l'Apôtre nous enseigne que le premier élément de résistance contre de tels ennemis, c'est la « constance et la force dans la foi ». Tout cela n'aurait aucun

sens, et ne serait que pure illusion, comme l'expérience se chargerait de le démontrer, s'il ne se rapportait pas uniquement à l'exercice de la foi, tel que nous l'avons proposé et recommandé ici, c'est-à-dire, à l'exercice pratique, vivant, actué, mais à cette autre manière d'avoir la foi que nous appelions simplement dans une autre occasion, ne pas perdre la foi, ou, ce qui est la même chose, n'être pas clairement et formellement apostat ou incrédule. Un tel exercice vivant et efficace de la foi est le plus actif et le plus puissant auxiliaire et stimulant de cette même foi. Chaque acte de foi fortifie et corrobore l'acte précédent, et, en même temps, dispose et prépare à des actes postérieurs plus courageux encore. Cet exercice identifie, en quelque sorte, avec notre vie naturelle et humaine elle-même, la vie surnaturelle et divine sur laquelle elle repose. Il est si lumineux pour l'intelligence qu'il semble réussir à lui communiquer une certaine intuition des vérités qu'il lui propose, indépendamment du mérite que nous acquérons par la soumission du jugement. Il est enfin si réconfortant pour la volonté, que celle-ci, sans grand effort, persévère dans cette docilité et cette soumission, et remporte le triomphe le plus difficile sur l'esprit le plus incrédule et le plus orgueilleux.

La grâce de Dieu opère ces merveilles dans

l'homme, relativement à la vertu de foi, par l'exercice constant et continuel de cette vertu. Tout cela nous semble d'une telle importance pratique qu'au lieu de nous résigner à mettre fin à notre travail, nous nous proposons au contraire d'entrer dans de nouveaux développements dans le paragraphe suivant qui sera le dernier du présent opuscule.

XXVI

Moyens les plus usuels et les plus faciles de pratiquer l'acte de foi. — Conclusion.

Toute la vie du chrétien devrait être, s'il était possible, un acte de foi continuel ; et plus la manière de vivre du fidèle croyant se rapproche de cet exercice habituel, plus sera puissante la sève spirituelle de son organisme, et plus, par là même, seront abondants les fruits de la vie éternelle qu'il produira de lui-même, avec le secours de la grâce de Dieu. Mais si cet exercice non interrompu, actuel et actué, de la sainte vertu de foi, n'est pas facile à la généralité des chrétiens, ils peuvent du moins s'y adonner fréquemment en y ramenant les puissances de l'âme un certain nombre de fois par jour, de la même ma-

nière que les forces du corps sont appelées plusieurs fois par jour à s'appliquer, tantôt au travail auquel condamne la profession particulière, tantôt à l'exercice que prescrit l'hygiène de la médecine.

Un tel exercice des puissances de l'âme, relativement à la vertu surnaturelle de la foi, peut se pratiquer de diverses manières. Nous n'en indiquerons ici que quelques-unes.

En premier lieu, il peut se pratiquer par l'offrande, le matin et le soir, des œuvres de la journée, et non seulement des œuvres que chacun de nous doit faire, mais des évènements, heureux ou malheureux, qui peuvent nous arriver. Une telle offrande, qu'elle regarde le jour qui commence et que nous avons devant nous, ou le jour qui vient de finir, est une reconnaissance explicite du dogme de la Providence, entre les mains de laquelle nous nous abandonnons, nous et tout ce qui nous appartient; et elle est en même temps qu'un acte de soumission à la souveraine autorité de Dieu, une protestation de filiale confiance en sa bonté.

L'usage de la méditation quotidienne est un des autres exercices de la foi les plus profitables, pour ne pas dire les plus indispensables, au bon chrétien. Celui qui se contente de pratiquer uniquement les œuvres extérieures de la religion, même avec toutes les conditions prescrites, ne

connaît, on peut le dire, que la surface, l'écorce de la foi. On en pénètre l'essence intime, on en savoure la douceur et la suavité, en faisant des réflexions sérieuses et attentives sur ses dogmes, ses fêtes, ses pratiques et ses cérémonies, en les méditant et les savourant lentement, en s'en nourrissant spirituellement, en les convertissant peu à peu en notre substance, à la manière de ce que produisent dans notre corps les aliments matériels que nous absorbons journellement. Ainsi l'homme surnaturel en vient-il à se faire comme une seconde nature, par laquelle il se dirige, se vivifie, s'anime et réussit à réaliser ainsi, par la vertu de cette seconde vie supérieure, cette parole aussi connue que profonde de l'Apôtre : « Je vis, ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi ».

Comment ne pas mentionner ici, à propos de la vérité qui nous occupe, l'usage fréquent et fervent des sacrements ? Le Christ Notre-Seigneur les a institués afin, par leur moyen et tout particulièrement avec le secours de l'Eucharistie, de rendre intime le contact du fidèle avec sa divine personne, d'une manière directe, comme dans l'auguste mystère de nos autels, ou à l'aide de signes sensibles institués par Lui, comme dans les autres sacrements. Les uns et les autres sont des sources perpétuelles de grâces et, partant,

l'aliment le plus approprié à une vie de foi vigoureuse et robuste.

Nous ne pouvons omettre, après avoir parlé de l'auguste Sacrement de nos autels, la pratique très louable de la visite quotidienne au tabernacle solitaire dans lequel réside nuit et jour, esclave de son amour pour nous, Jésus Eucharistie. Nul chrétien ne devrait négliger cette visite journalière, que l'Église n'impose pas comme une obligation, peut-être parce qu'elle croit que, dans sa ferveur, tout véritable chrétien la regardera comme obligatoire. Toute autre dévotion, bien qu'elle s'adresse aux saints et aux saintes qui sont réellement vivants dans le ciel, n'a cependant dans nos temples et sur nos autels, d'autre stimulant que leurs images ou tout au plus leurs reliques froides et insensibles. Il n'en est point ainsi de Notre-Seigneur, que nous possédons, par un effet de sa grâce et pour notre consolation, vivant et palpitant dans nos sanctuaires, avec des yeux semblables aux nôtres pour nous contempler, avec des oreilles comme les nôtres pour nous entendre, avec un cœur comme le nôtre pour nous aimer jusqu'à désirer de s'entretenir avec nous. Où donc la foi peut-elle mieux s'aviver et rallumer sa flamme languissante que dans cet entretien, cette douce familiarité, cette divine compagnie?

Ce qu'on appelle l'exercice de la présence de Dieu n'est difficile ni à pratiquer ni à renouveler, en quelque lieu et en quelque occasion que l'on se trouve, aussi étrangers et opposés que paraissent les lieux et les occasions à cette œuvre de piété. Voir Dieu partout et trouver en toutes choses matière à le servir, voilà l'idéal de la perfection chrétienne, et partant, de la plus haute vie de foi. Il est bon de noter que, pour cet exercice, nous n'avons besoin d'aucun effort d'imagination ou purement représentatif. Il suffit de nous rappeler ce qu'enseignent de concert la religion et la philosophie sur ce point, à savoir que Dieu est partout, ou mieux que toutes choses sont en Dieu et pénétrées par son essence. Dieu est en effet le centre et l'atmosphère de tout, beaucoup plus que ne l'est pour nous l'air que nous respirons et pour les poissons les eaux de la mer. Penser donc habituellement à Dieu, et vivre habituellement dans la présence de Dieu, et, conséquemment, agir selon ce que nous savons être la volonté de Dieu, telle est la formule complète de cet exercice de la divine présence, si recommandé par tous les saints comme le plus propre à maintenir vivante dans nos cœurs la flamme de la foi.

Mais tout cela, dira quelqu'un, suppose déjà la foi dans le cœur ; en conséquence, vous faites un

cercle vicieux en donnant pour obtenir la foi des règles qui la supposent.

Cette observation serait fondée si nous nous proposions de prescrire ici des moyens ou des recettes pour obtenir la foi. ce qui n'a point été jusqu'ici notre but. Nous nous sommes, pour le moment, uniquement proposé d'indiquer les règles à suivre pour conserver et raviver la foi dans ceux qui heureusement la possèdent déjà. tels que sont, grâce à Dieu, tous nos lecteurs. Il est clair que nous faisons cette supposition. de la façon que les prescriptions dictées par l hygiène ou la médecine pour conserver la vie ou restaurer les forces supposent la vie dans le corps auquel on doit les appliquer, car il serait inutile de les prescrire pour des cadavres. Il arrive dans ce traitement spirituel un phénomène analogue à celui que présente le traitement corporel. On mange pour vivre, et on ne pourrait pas vivre sans prendre la nourriture ordinaire ; mais on ne pourrait pas manger si on ne possédait pas antérieurement la vie que soutient cette même nourriture.

Que chacun de nos frères prenne donc soin de conserver cette vie surnaturelle, autant au moins qu'il s'applique à conserver cette autre vie si fragile et périssable que la mort doit lui ravir. La première ne meurt pas, puisque, commencée dans ce monde sous des voiles et des énigmes, elle doit

se perpétuer dans un autre monde, sans ces voiles et ces énigmes, dans la claire lumière de l'éternité. C'est pour ce motif qu'elle a ici-bas pour ennemis tous ceux qui essaient de détourner l'homme de cette félicité suprême. Aujourd'hui surtout existe la guerre la plus générale et la plus ouverte contre la sainte vertu de la foi ; et partant, c'est elle qui, dans nos âmes, est exposée aux plus grands dangers. Tenons-nous donc continuellement en garde, et n'ayons rien tant à cœur que de conserver avec toute la prudence possible ce précieux trésor. La foi avant tout ! Tel est le titre que nous avons donné à cet opuscule, nous proposant par là d'indiquer le point capital de notre sujet et son urgente nécessité à notre époque. Sauvons avant tout l'intégrité de notre foi, soyons plus ou moins tolérants, plus ou moins transigeants avec tout ce qui ne se rapporte pas à la foi ; mais ne transigeons jamais sur ce qui touche à l'orthodoxie doctrinale, sur ce qui peut diminuer en quoi que ce soit sa pureté et sa vigueur. Comme nos aïeux étaient extrêmement délicats et chatouilleux en ce qui touchait à la pureté du sang, ainsi devons-nous l'être en ce qui concerne la pureté du sang moral qui constitue toute la valeur et la noblesse de notre race de vrais chrétiens. Et comme nos ancêtres tenaient pour la chose la plus horriblement humiliante tout commerce ou

affinité avec quiconque n'aurait pas eu dans ses veines ce même sang pur et noble, ainsi devons-nous éprouver une égale horreur pour toute alliance ou solidarité avec celui qui a des idées ou des attaches tant soit peu suspectes d'hérésie, quelque pure et irréprochable que soit du reste sa conduite. Et alors même que nous ou un ange viendrions annoncer quelque chose d'opposé à la foi, on devrait, selon le conseil de l'Apôtre, sans hésitation et sans faiblesse, crier à l'anathème.

TABLE DES MATIÈRES

LE MAL SOCIAL

PREMIÈRE PARTIE : SES CAUSES

I. — LA JUIVERIE

II. — LE SOCIALISME

III. — L'IGNORANCE

DEUXIÈME PARTIE : SON REMÈDE. LA FOI

Imp. de l'Ouest, A. Nezan, Mayenne.